This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

840.8
A162
1871/72

# RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

# DES JEUX FLORAUX.

1871-1872.

TOULOUSE,

IMPRIMERIE LOUIS ET JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

Rue Saint-Rome, 39.

1872.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

# RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

# DES JEUX FLORAUX.

# RECUEIL

DE

## L'ACADÉMIE

# DES JEUX FLORAUX.

1871-1872.

TOULOUSE

IMPRIMERIE LOUIS & JEAN-MATTHIEU DOULADOURE

Rue Saint-Rome, 39.

1872

840.8
A162
1871/72

# LISTE ACADÉMIQUE.

## Année 1872.

### MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1829. M. DUCOS (Joseph-Antoine-Marie-Florentin), Chevalier de la Légion d'honneur, Docteur en Droit, Avocat, ancien Conseiller de préfecture, Membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Législation, et de la Société Archéologique du Midi de la France; *Maître ès Jeux Floraux, Doyen de l'Académie.*

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (L^s^-Gab^l^-Léonce), Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), Officier de la Légion d'honneur, membre de l'Assemblée nationale; *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. SAUVAGE (François), ancien Doyen de la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Recteur de l'Académie de Toulouse, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Assemblée nationale.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Avocat, ancien Député.

1846. M. LEGAGNEUR (Hubert-Michel-Fortuné), Président de Chambre honoraire à la Cour de Cassation, Commandeur de la Légion d'honneur, ancien Pair de France.

1846. M. RODIÈRE (Aimé), Professeur à l'Ecole de Droit, Chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand.

1847. M. le Marquis DE VILLENEUVE-ARIFAT (Tristan).

1848. M. DE LA JUGIE (François-Firmin).

1849. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Charles-Benjamin-Fernand); *Secrétaire perpétuel.*

1853. M. DE BELCASTEL (Gabriel), membre de l'Assemblée nationale.

1857. M. DELAVIGNE (Ferdinand), Doyen de la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1857. M. l'Abbé DUILHÉ DE ST-PROJET (Marc-Antoine-Marie-François), Docteur en Théologie, Chanoine honoraire.

1858. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Etienne), ancien Représentant.

1859. M. le Marquis D'AYGUESVIVES (Albert), Chevalier de Pie IX.

1859. M. ALBERT (Auguste), Avocat; *Secrétaire des Assemblées.*

1860. Mgr DESPREZ (Julien-Florian-Félix), Archevêque de Toulouse et Narbonne.

1860. M. DEPEYRE (Octave), Avocat, membre de l'Assemblée nationale.

1862. M. BOUTAN (Pierre-Antoine-Firmin), Président de la Société de Saint-Vincent de Paul de Toulouse, Avoué à la Cour d'Appel.

1862. M. SACASE (François), Président de Chambre à la Cour d'Appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Assemblée nationale.

1863. M. HAMEL (Emilien), Professeur à la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1863. M. le Comte D'ADHÉMAR (Victor).

1864. M. JANOT (Achille), Docteur en Médecine, Chevalier de l'Ordre pontifical de St-Grégoire le Grand.

1864. Le R. P. CAUSSETTE, Vicaire général de Mgr l'Archevêque de Toulouse.

1864. M. le Marquis DE LORDAT (Charles).

1865. M. VAISSE-CIBIEL (Emile), Avocat, Membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

1865. M. DE ROCQUEMAUREL (Gaston), Capitaine de vaisseau en retraite, Commandeur de la Légion d'honneur.

1865. M. le Comte DE TOULOUSE-LAUTREC (Raymond-Jean-Bernard).

1865. M. DE RÉMUSAT (Charles), Ministre des affaires étrangères, membre de l'Académie française.

1865. Mgr DE LA BOUILLERIE (François), Évêque de Carcassonne.

1866. M. l'Abbé GOUX (Paul), Docteur en théologie, Docteur ès lettres, Curé de Saint-Sernin.

1866. M. D'HUGUES (Gustave), Professeur à la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1868. M. le Cte DE SAMBUCY-LUZENÇON (Félix).

1868. M. VILLENEUVE (Albert), Conseiller à la Cour d'Appel, chevalier de la Légion d'honneur.

1869. M. BUISSON (Jules), membre de l'Assemblée nationale.

1870. M. CAUSSÉ (Gaspard), Conseiller à la Cour d'Appel, Secrétaire général de la Société d'Agriculture.

1872. Membres élus non encore reçus :

M. l'Abbé Adrien LÉZAT.

M. le Conseiller AUZIES.

M. LE PRÉFET, } *Académiciens-nés.*
M. LE MAIRE, }

## MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie), Membre de l'Académie française.

1833. M. DURANGEL (Nicolas-François), Officier de la Légion d'honneur, à Versailles.

1842. M. DUREAU (Louis), ancien préfet du Loiret, Commandeur de la Légion d'honneur, Grand'-Croix d'Isabelle-la-Catholique.

1843. M. JAFFUS (Firmin), à Carcassonne (Aude).

1846. M. LAPÈNE père (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), Avocat, Chevalier de la Légion d'honneur, à Saint-Gaudens (Haute-Garonne).

1847. M. L'ÉBRALY (Charles-Eugène), Président du Tribunal d'Ussel (Corrèze), Chevalier de la Légion d'honneur.

1851. M. RICHARD-BAUDIN (François), à Baume-les-Dames (Doubs).

1851. M. VIANCIN (Charles-François), à Besançon.

1851. Mme TASTU (Amable), à Paris.

1853. M. BLANCHEMAIN (Prosper), à Paris.

1856. Mme la Marquise DE VILLENEUVE-ARIFAT née DE VILLENEUVE, à Toulouse.

1858. Mme DE St.-GEORGES, à Paris.

1858. Mme Félicie D'AYZAC, Dignitaire honoraire de la Maison de Saint-Denis.

1860. Mgr DUBREUIL, Archevêque d'Avignon.

1861. M. VIOLEAU (Hippolyte), de Morlaix (Finistère).

1865. M. VALERY (Léon), de Cahors (Lot).

1866. M. LIÉGEARD (Stéphen), ancien Député de la Moselle, Chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre pontifical de St-Grégoire-le-Grand, Officier de l'Instruction publique.

# PROGRAMME

## POUR LE CONCOURS DE 1873 (1).

Le 5 mai 1872, l'Académie a célébré, avec la solennité traditionnelle, *la Fête des Fleurs* (2). C'est le nom que l'on donne à la Séance de la Distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Éloge de Clémence Isaure, prononcé par un Membre du Corps des Jeux Floraux. Des Commissaires de l'Académie vont ensuite recevoir avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Église Notre-Dame la Daurade, où fut ensevelie Clémence Isaure. Pendant l'absence des Commissaires, le Secrétaire perpétuel donne lecture de son Rapport sur le Concours. A leur retour, on proclame les vainqueurs; et, s'ils sont présents, l'Académie les invite à lire eux-mêmes leurs ouvrages, puis on leur distribue les Fleurs qu'ils ont obtenues.

### Ouvrages couronnés dans le Concours de 1872 (3).

*Les Zouaves pontificaux à Patay*, Ode, par M. Henri Baju, Avocat à Limoges, a obtenu un Souci réservé.

*A Hippolyte Flandrin*, Ode, par Mlle Marthe Lachèse, à Angers, a obtenu un Œillet.

*Le Mirage*, Poëme, par M. Cyrille Fiston, Contrôleur des postes, au Puy (Haute-Loire), a remporté le Prix.

---

(1) Ce programme est envoyé *gratis* et *franco* à toute personne qui le demande au Secrétaire perpétuel par lettre affranchie.

(2) Cette tradition a été interrompue en 1871. A cause des malheurs publics, l'Académie n'avait pas ouvert son concours, et ne célébra point la Fête. De même elle ne publia pas son Recueil, en sorte que le présent volume, de 1872, porte les deux millésimes 1871-1872, et fait suite immédiate au volume de 1870.

(3) Les ouvrages couronnés, et plusieurs autres qui ont obtenu une mention particulière, sont imprimés dans le Recueil que l'Académie publie tous les ans. Les personnes étrangères à la ville de Toulouse qui voudront recevoir *franco* le volume de 1872, devront joindre à leur demande, adressée à MM. Louis et Jean-Matthieu Douladoure, imprimeurs de l'Académie, rue Saint-Rome, 39, un mandat de 4 francs sur la poste. On peut aussi se procurer, par le même moyen, quelques exemplaires des Recueils publiés depuis l'année 1807.

L'Académie avait reçu, pour le concours de 1872 : 121 Odes, 66 Poëmes, 32 Épîtres, 4 Discours en vers, 4 Eglogues, 32 Idylles, 79 Elégies, 17 Ballades, 53 Fables, 39 Sonnets et 19 Hymnes à la Vierge, 142 pièces diverses, en tout 608 ouvrages en vers; et 9 Discours en prose.

*Le Virtuose*, Epître, par M. Adrien LALA, Employé des ponts et chaussées à Nice, a obtenu un Souci réservé.

*A celui qu'on outrage*, Poëme, par Mlle Natalie BLANCHET, de St-Gengoux-le-Royal (Saône-et-Loire), a obtenu un Œillet.

*Dans les champs*, Eglogue, par M. ANGELLIER, professeur au Lycée Descartes à Paris, a remporté le Prix.

*Mélodie nocturne*, Elégie, par M. Cyrille FISTON, au Puy, a obtenu un Souci réservé.

*Sur la Mer*, Pièce, par M. l'Abbé Maximilien NICOL, à Ste-Anne-d'Auray, a obtenu un Œillet.

*Eloge de Lamartine*, Discours en prose, par M. Jules DAVID, à Langrune (Calvados), a obtenu une violette.

*Eloge de Lamartine*, Discours en prose, par M. Louis NOEL, Avocat à Toulouse, a obtenu un Souci.

L'Académie dispose, tous les ans, de six Fleurs comme Prix de l'année, savoir : l'Amarante, la Violette, le Souci, la Primevère, le Lis, l'Églantine (1).

Les Odes seules concourent pour l'Amarante d'or.

La Violette d'argent est destinée à un Poëme, à une Epître, ou à un Discours en vers, qui n'excèdent pas cent cinquante à deux cents vers.

Le Souci d'argent est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

La Primevère d'argent est le prix affecté à la Fable ou à l'Apologue.

Les sujets des ouvrages appartenant aux genres indiqués dans la nomenclature précédente sont laissés au choix des auteurs. L'Académie accepte d'ailleurs toutes pièces de vers que ne qualifierait pas cette énumération, en se réservant le droit de les faire concourir avec l'un des genres particulièrement désignés.

Le Lis d'argent est réservé à un Sonnet ou à un Hymne *en l'honneur de la Vierge*.

L'Eglantine d'or est le Prix du Discours en prose, dont le Programme indique toujours le sujet. L'Académie désire que l'étendue de cet ouvrage ne dépasse pas soixante pages d'impression, avec les caractères de son Recueil.

L'Académie a déjà proposé, pour le Discours en prose de 1873, la question suivante : *Comment le Théâtre contemporain a-t-il conçu et représenté les principaux types de la Comédie classique?*

Elle propose, pour le Concours de 1874 : *l'Éloge de Villemain.*

Outre les Fleurs qui viennent d'être désignées, l'Académie peut en accorder une septième, l'Œillet, comme Prix d'encouragement applicable à tous les genres (2).

Le Concours sera ouvert, en 1873, pour tous les ouvrages, poésie ou prose, du 1er au 28 février, terme de rigueur.

---

(1) L'Amarante vaut 400 fr.; la Violette 250 fr.; le Souci 200 fr.; la Primevère 100 fr.; le Lis 60 fr.; l'Eglantine 450 fr.

(2) L'Œillet vaut 60 francs.

Les auteurs feront déposer, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES (1) de chaque ouvrage, *au Secrétariat de l'Académie des Jeux Floraux, au Capitole, à Toulouse.* Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen qui se fait à la fois séparément dans trois bureaux. *On ne doit pas y joindre de billet, cacheté ou non, contenant le nom de l'auteur;* ce nom sera demandé à la personne qui aura remis les copies, quand l'ouvrage aura mérité d'être couronné ou imprimé au Recueil, ou quand le résultat d'un premier examen présentera des chances possibles de mention au Rapport. Chaque exemplaire doit porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe qui sera inscrite sur le registre du Concours, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement à l'Académie, soit par la poste, soit par toute autre voie que celle qui vient d'être indiquée, ne seront pas admis.

Un auteur peut, dans le même Concours, présenter plusieurs ouvrages, soit du même genre, soit de genres différents, et obtenir plusieurs prix.

Les fonctionnaires publics, les membres du Clergé, de l'Université et du Barreau, les notaires, les négociants et les libraires résidant à Toulouse ont l'obligeance de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues ou correspondants des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais. Les membres de l'Académie ne peuvent être désignés comme correspondants des auteurs.

Les pièces de vers affectant la forme dramatique ne sont pas admises au Concours.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du Concours. L'Académie exclut aussi la satire, les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations, ceux qui seraient écrits en style marotique ou qui affecteraient les formes du genre burlesque, ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies, ceux qui auraient été précédemment publiés, et ceux dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif, ou pour lesquels ils solliciteraient ou feraient solliciter. Enfin, le

---

(1) Il est à désirer, dans l'intérêt des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles.* Des caractères trop petits ou mal formés, une encre trop blanche, un papier trop transparent, sont des causes d'exclusion. Chaque feuille ou cahier séparé ne doit contenir qu'une *seule* copie d'un *seul* ouvrage, et doit être à peu près du même format que le présent Programme plié ou déployé. Il est utile que chaque pièce de vers porte, avec le titre qui la distingue, la désignation de l'un des genres admis au concours (Ode, Poëme, Epître, Discours en vers, Elégie, Idylle, Eglogue, Ballade, Fable, Hymne ou Sonnet en l'honneur de la Vierge).

Les ouvrages seront reçus tous les jours, les Dimanches exceptés, de neuf à onze heures du matin, du 1er au 28 février.

Prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Les auteurs des pièces couronnées ou imprimées dans le Recueil ne peuvent faire à leurs ouvrages des corrections ou des changements, autres que ceux qui leur seront indiqués au nom de l'Académie.

En accordant une distinction à un ouvrage, elle se réserve toujours le droit d'en modifier le titre et de déterminer le genre dans lequel il doit concourir. L'auteur qui s'y refuserait renoncerait à tous ses avantages. Il en serait de même s'il ne voulait point faire les suppressions ou corrections jugées indispensables.

L'Académie a droit de faire imprimer dans son Recueil, en totalité ou en partie, chacune des pièces présentées au Concours, dont une copie doit rester dans ses archives. Un auteur, s'il n'obtient pas de prix, peut seulement demander que son nom ne soit pas publié.

Après l'adjudication des Prix, l'avis en sera donné aux lauréats assez tôt pour qu'ils puissent venir recevoir le Prix qui leur est destiné, et lire eux-mêmes leur ouvrage. Ceux qui ne viendront pas devront envoyer, à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages couronnés dont le Prix sera réclamé en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme Prix de l'année, soit comme Prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre.

Celui qui aura obtenu comme Prix d'année ou comme Prix réservés du genre, trois Fleurs, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner, avec les Mainteneurs, *aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.*

Les mêmes droits sont acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines.

---

(1) On donne le nom de *Prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des Concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le Prix du genre, a été mise en réserve pour les Concours suivants, où elle vient accroître le nombre des six Fleurs que distribue annuellement l'Académie. Un ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le Prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, la Fleur *réservée* de son genre, ou même la Fleur réservée d'un genre différent, pourvu que celle-ci soit d'une valeur moindre.

# RECUEIL DE 1871-1872.

## Première Partie.

# OUVRAGES COURONNÉS

OU

DISTINGUÉS DANS LE CONCOURS DE 1872.

AU GÉNÉRAL DE CHARETTE.

# LES ZOUAVES PONTIFICAUX A PATAY.

ODE

Qui a obtenu un Souci réservé;

Par M. H. BAJU, Avocat, à Limoges (Hte-Vienne).

*Quomodo ceciderunt fortes?..*

## I.

Ils ont dit : « Dieu le veut! la France nous appelle...
Fils des croisés, glanons une gloire immortelle.
C'est l'heure des combats.....
Grondons comme les flots que l'orage déchaîne.....
La foudre du Seigneur dans la sanglante plaine
Volera sur nos pas.....

Enivrons-nous encor d'une sainte espérance...
A nous l'insigne honneur, d'être en ce jour, ô France,
Ton glorieux soutien.
Que de joie et d'amour chaque front s'illumine...
Nous serons des héros, car dans notre poitrine
Bat le cœur d'un chrétien!

O vous qui nous aimez, vous nos pieuses mères,
Bannissez de vos cœurs les angoisses amères;
Etouffez vos soupirs.....
Loin de vous les chagrins, les stériles alarmes,
Mères, ne pleurez plus...oh ! cachez-nous vos larmes,
Nous serons des martyrs !... »

## II.

Déjà tombe la nuit : sur le champ de bataille
L'airain vomit toujours la terrible mitraille ;
Sur nos jeunes soldats plane le désespoir...
Vainement entraînés, ils reviennent sans cesse...
Plus ardent l'ennemi victorieux les presse...
Et le jour va finir... et déjà c'est le soir !...

C'est le soir... et l'on fuit ! O ma patrie ! ô France !
Où sont tes jours passés ? N'est-il plus d'espérance ?
N'est-il plus de grands cœurs d'où viendra le secours?
Quels sont-ils ces enfants dont le regard flambloie?...
Voilà tes chevaliers ! C'est Dieu qui les envoie...
O noble bataillon, c'est le moment : accours !...

« Accours, dit de Sonis, phalange magnanime...
Il faut gravir là-bas cette sanglante cime...
Jusqu'ici tout effort hélas ! reste impuissant.
La France était tombée en de sombres abîmes ;
Il lui faut un sang pur pour effacer ses crimes.
Enfants du Christ, versez votre généreux sang?... »

A ces mots, au milieu d'un solennel silence,
L'étendard dans les airs noblement se balance,
Ombrageant de ses plis les soldats à genoux.
Sous la main qui bénit, chacun prie et s'incline...
Et Charette, montrant la fatale colline :
« Nous sommes tous Bretons ! le Ciel est avec nous! »

## III

Des nuages de poudre
D'où s'élance la foudre
S'élèvent aussitôt.
Le bataillon s'agite...
Accourt... se précipite...
Monte toujours plus haut...

Qui tombe ? C'est Charette !...
La phalange s'arrête...
Hésite... mais soudain,
Au cri : vive la France !
Plus terrible s'élance...
Tout cède à son entrain...

Voyez-le s'avancer le bataillon sublime !...
L'airain avec fureur mugit et le décime,
Il poursuit son rapide essor...
L'ennemi, frémissant de cet excès d'audace,
S'acharne : vains efforts ; car le bataillon passe...
Il passe... et monte... monte encor !...

Il monte et va heurter la vivante muraille
D'où s'échappe brûlant le torrent de mitraille
Qui sème en ses rangs le trépas.
Il monte... et d'espérance on tressaille... on admire...
Le flot qui bat le roc impuissant se retire ;
Mais lui ne se retire pas.

C'est la lave qui passe,
L'ouragan dans l'espace,
C'est la vague en courroux...
L'air agité frissonne,
L'airain sans cesse tonne,
Et redouble ses coups.

L'ennemi s'épouvante
Et sa masse mouvante
Recule avec terreur...
Serait-ce la victoire?...
C'est bien plus, c'est la gloire...
Ils ont sauvé l'honneur !...

## IV.

.....
.....
Oh! ne les comptez pas hélas! ceux qui survivent !
Les yeux voilés de pleurs, tristement ils arrivent
Disant : « Où sont nos compagnons ? »
Où sont vos compagnons ? Ils sont sur la colline.
Le vainqueur en passant se découvre et s'incline,
Ils dorment leur sommeil... prions !...

Prions... c'est le Seigneur qui console les mères...
Qu'il apaise en leurs cœurs tant de douleurs amères...
Prions... que Dieu dans sa bonté,
Se laisse enfin toucher de pitié pour la France...
Qu'il lui rende sa foi, sa gloire et sa vaillance,
Sa splendeur et sa liberté !

Prions... ils sont tombés à l'aube de la vie.
Tout charmait ici-bas leur jeunesse ravie.
L'amitié, le talent, la fortune, l'honneur...
Prions... mais à leurs pieds montera la prière
Car si leurs corps là-bas gisent dans la poussière,
Leurs âmes sont déjà dans les bras du Seigneur...

# A HIPPOLYTE FLANDRIN.

ODE

Qui a obtenu un Œillet;

Par Mlle Marthe LACHÈZE, à Angers
(Maine-et-Loire).

*Beati omnes qui timent Dominum.*

Comme le feu lointain qui paraît et s'efface,
Jetant au sein des nuits sa lumineuse trace
Dans un brillant rayon,
Hélas ! il a passé ! mais il laisse à la terre,
Dans un chaste reflet d'éclatante lumière,
Ses œuvres et son nom.

Rome ! tu le reçus, jeune et plein d'espérance,
Quand il venait à toi demander la science
De son grand avenir;
Et puis, comme l'ami rappelant ceux qu'il aime,
Il te fallut encore et son regard suprême
Et son dernier soupir.

O Flandrin ! sur ces bords qui gardent ta mémoire,
Comment donc t'apparut la véritable gloire ?
Quand, sortant d'ici-bas,
S'envola loin de nous ton âme fugitive,
Quel cortége béni sur l'éternelle rive
Accompagnait tes pas ?

Ces docteurs, ces martyrs, ces vierges angéliques
Qui, sur les murs noircis des vieilles basiliques
Se pressant à ta voix,
Venaient de l'art chrétien nous parler le langage,
Et reflétaient le ciel dans leur divine image
Qui naissait sous tes doigts,

Ne les as-tu pas vus, à ton heure dernière,
Penchés avec amour, descendus sur la terre
Vers ton lit de douleur,
Eblouissant tes yeux par des flots de lumière,
Et te tendant les bras, comme on appelle un frère,
A l'éternel bonheur !

Ils te disaient : « O toi, pour qui ce voile austère
» Qui nous cache aux regards des enfants de la terre
» S'est comme déchiré,
» Toi qui nous fis si beaux, si chastes, si célestes,
» Si brûlants d'idéal jusqu'en ces faibles restes
» D'un corps transfiguré,

« Regarde! nous voici, berçant ton agonie,
» Et t'apportant déjà de la gloire infinie
» Le sceau mystérieux;
» Viens, remonte avec nous dans la cité des anges,
» Quand, pour te recevoir, nous ouvrons nos phalanges,
» Prends ton vol vers les cieux ! »

Ils ont ainsi parlé. . . . ton âme a dû les suivre;
Pour le chrétien, mourir c'est commencer à vivre,
Ton jour était venu;
La terre n'avait pu qu'exalter ton génie,
Il fallait que du ciel la justice infinie
Couronnât ta vertu.

Et, tandis qu'au milieu des splendeurs éternelles
Tu recevais sitôt ces palmes immortelles,
Que portent les élus,
Un cri retentissait dans la France attristée :
» Ah ! l'art chrétien gémit ! sa gloire est emportée !
» Flandrin n'existe plus ! »

Et tous, autour de toi, s'assemblaient en silence :
Et puis les uns jetaient dans des flots d'éloquence
Leur parole de feu,
D'autres de leurs accords apportaient l'harmonie,
Pour adresser ensemble à ta cendre bénie
Un solennel adieu.

Tu voyais s'incliner sur ta froide poussière
Ceux qui t'avaient suivi dans ta noble carrière ;
Et ta patrie en deuil
Dans un marbre inspiré cherchait ta douce image,
Et t'offrait pour jamais, comme un dernier hommage,
Son maternel orgueil.

Pourquoi donc, aujourd'hui, viens-je ajouter encore
A l'hymne universel d'un peuple qui t'honore,
O Raphaël chrétien !
Moi dont la faible voix, pareille au vent qui passe,
De ses humbles accents frappe à peine l'espace
Qu'il n'en reste plus rien ?

Ah ! c'est que, dans mon cœur, la foi demeure ardente,
Et je salue, en toi, de cette foi vivante
Le soutien glorieux :
Puis, jeune fille, à toi, peintre de l'innocence,
Je dois l'hommage pur d'une reconnaissance
Qui te suit jusqu'aux cieux.

C'est qu'au foyer paisible où souvent nous convie
Une sainte amitié, prélude, en cette vie,
Des tendresses du ciel,
Dans des épanchements pleins de douloureux charmes,
Sur ton cher souvenir j'ai vu couler les larmes
De l'amour fraternel.

C'est qu'enfin dans cet art, ta couronne suprême,
Conduite par celui qui fut l'autre toi-même,
J'ai grandi sous ses yeux ;
Tel un astre éclatant dont la lumière pure
Entraîne en gravitant jusqu'à l'étoile obscure
Cachée au fond des cieux.

Et, quand s'en vont mes chants vers ta funèbre couche,
Ah ! que du moins le vœu qui tombe de ma bouche
Du ciel soit entendu !
Que l'art, cet art béni, vainqueur de la matière,
Ne soit pas à jamais, dans l'ombre et le mystère,
Avec toi descendu !

Puissent longtemps encor naître de tes exemples
Des générations qui, cherchant dans nos temples
Les grandes vérités,
Trouveront comme toi cette splendeur divine
Qui saisit le génie et soudain l'illumine
D'ineffables clartés !

D'artistes, ô Flandrin ! qu'une race nombreuse,
A la chaste pensée, à l'âme généreuse,
Soit ta postérité !
Vers l'idéal si pur que tu voulus traduire,
Qu'ils marchent sur tes pas, tu sauras les conduire
A l'immortalité !

# LA GUERRE.

## ODE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. CHAPELON.

*Caïn, qu'as-tu fait de ton frère!*
LA BIBLE

Il est des conquêtes dont on se plaît à suivre les développements dans l'histoire de l'humanité: elles s'accomplissent sans faire couler une larme, ni répandre une goutte de sang.
XAVIER MARMIER
Discours à l'Académie française.

### I.

C'est une Parque échevelée
Couverte de sanglants lambeaux,
Qui d'avance dans la mêlée
Marque les fronts pour les tombeaux;
C'est la farouche pourvoyeuse,
L'insatiable moissonneuse
Qui va, glanant les bataillons;
C'est le spectre effroyable et sombre,
Qu'éveille sinistre dans l'ombre
La voix lugubre des canons.

Hydre implacable et dévorante,
Elle entasse les ossements;
Dans sa gueule toujours béante
La terre jette ses enfants :
Dans ses insondables abîmes
Elle engloutit tant de victimes,
Depuis que l'homme est sous le ciel,
Que ces matériaux funèbres
Doivent former dans les ténèbres,
Une monstrueuse Babel ! !

Jamais sa faim n'est assouvie;
Elle plane sur les humains,
Et veut qu'on livre à son envie
Les cadavres à pleines mains;
Lorsque l'humanité lassée,
Morne, sanglante, harassée,
Expirante, — s'arrête enfin,
Elle, — hurlante, furieuse,
Accourt alors; et dit, hideuse :
Donnez-moi des hommes,..... j'ai faim ! !

II.

Elle aime le choc des mêlées
Le fer frappant contre le fer,
Les multitudes affolées,
La moisson de sang et de chair,

L'horrible course fantastique,
Où la cavale frénétique,
Emporte, pendant à son flanc,
Un corps où l'on distingue à peine,
Un crâne ruisselant qui traîne
Sa chevelure dans le sang.

Elle aime les grêles cymbales,
Les clairons aigus, les tambours,
Le sifflement perçant des balles,
Les boulets rapides et lourds;
Elle aime à voir l'obus qui passe
Sinistre étoile dans l'espace,
Les rivages ensanglantés,
L'incendie ardent qui s'allume,
Le fort démantelé qui fume,
Les champs immenses dévastés.

Elle aime à voir surgir sans trève
Les plaintes des petits enfants,
Les cris des blessés qu'on achève,
Les sanglots, les gémissements,
Les cris de mort, les cris de rage,
Les sourdes rumeurs du carnage,
Les flots de malédictions,
Que les épouses et les mères
Jettent aux princes sanguinaires
Pour qui se *tuent* les nations!!

Elle aime à voir dans la bataille
Tomber les fronts les plus joyeux,
Elle désigne à la mitraille
Les plus jeunes, les plus heureux! —
O familles infortunées!
Il vous a fallu vingt années
Pour faire un homme d'un enfant;
Le voilà grand, beau, plein de joie....
C'est bien!..... La guerre attend sa proie.....
A la victoire il faut du sang!

Debout au seuil de ta chaumière
Pourquoi consulter l'horizon?
Pour toujours, hélas! pauvre mère,
Ton fils a quitté la maison;
Loin de toi, seul, il agonise;
La cloche de la vieille église
Ne gémira pas à sa mort,....
Tu chercherais en vain sa tombe,
Nul ne sait où ton fils succombe,
Nul de peut dire où ton fils dort?

## III.

O vous, — noirs suppôts de la guerre,
Monstres, objets de ses amours,
Votre puissance sur la terre,
Y sera maudite, — toujours;

O vous! dont le fatal génie,
Est couronné d'ignominie;
Vous, les vainqueurs, vous, les bourreaux,
Votre auréole aventureuse,
C'est l'immortalité honteuse
Des épouvantables fléaux! !

Ces Tamerlan, que l'on acclame,
Tous ces illustres égorgeurs,
Ont rendu leur triomphe infâme
Par d'insatiables fureurs;
Point d'hymnes pour ces mauvais anges!
Ne profanons pas nos louanges,
Les chants divins s'arrêtent là!
Flétrissons toute gloire immonde,
Chantons les bienfaiteurs du monde,
Socrate, et non pas Attila!!

Dieu toujours réprouva la guerre;
Non, non, — il ne nous créa pas
Pour attiser sur cette terre
La lutte atroce des combats;
La guerre fut toujours un crime!
Celui qui frappe et qui décime,
Tout conquérant qui dit : tuez,
Tout homme qui vit pour détruire,
Oh! ceux-là, Dieu doit les maudire;....
Lui qui nous dit : — Multipliez!!

---

# A L'AUVERGNE.

## ODE

Présentée au Concours;

Par M. Sabin ARESSY, principal du Collége, à Thiers (Puy-de-Dôme).

Parlons de nos vieilles gloires, pour nous consoler de nos désastres présents et préparer à la revanche les nouvelles générations!

Une province, pour ne parler que des morts, dont le sang a donné Turenne à l'armée, l'Hospital à la magistrature, et Pascal aux sciences et aux lettres, a prouvé qu'elle a une vertu supérieure.

Chateaubriand.

Il est de bon goût, parmi ceux qui ne connaissent ni notre histoire, ni notre population, ni notre sol, de railler l'Auvergne et les Auvergnats. Qu'est-ce à dire? Feront-ils que nous ne soyons plus les fils des Arvernes?

Soanen.

Que d'autres, oublieux des souvenirs de gloire
Qui se pressent autour de tes clans ignorés,
Passent, indifférents, auprès de ton histoire;
Que d'autres, dont la lyre a des chants inspirés,
Poëtes glorieux, raillent l'humble poëte
D'avoir, de tes exploits déliant le faisceau,
Réveillé dans ses vers la majesté muette
Des doux lieux où fut son berceau:

Moi, je t'admire encore, ô pays des Arvernes!
J'aime tes monts debout sur les volcans éteints,
Fiers géants de granit qui, du haut des cavernes,
Semblent autour de toi veiller à tes destins;
J'aime tes bords fleuris, fleuves aux fraîches ondes,
Et tes mâles enfants — nobles cœurs — qu'à la fois
Le sol et l'industrie, aux mamelles fécondes,
Nourrissent à l'ombre des bois.

Va! tu peux, sans rougir, dérouler les annales
Que traça sur le sol le fer de nos aïeux!..
Quand, poussant devant lui ses hordes triomphales,
César, dans le lointain, apparut à leurs yeux,
«Aux armes!» criaient-ils,.. et l'écho des montagnes
Répandit en tous lieux cet appel aux combats;
« Aux armes! » et tes fils, inondant les campagnes,
Couraient au-devant du trépas!

Flots irrités de peuple! Océan de vengeances,
Où le vaincu fut grand à l'égal du vainqueur!..
On dit qu'en les voyant sous l'éclat de leurs lances,
La menace à la bouche et la colère au cœur,
L'ombre de la patrie, aux ravageurs des Gaules,
Malgré leurs chants de guerre et leurs bruyants défis,
Osa jeter enfin ces terribles paroles:
« Aviez-vous compté sans mes fils? »

Et, comme en un festin s'élançant aux batailles,
Pareils au tourbillon, tu les vis accourir
A l'appel du héros qui, du haut des murailles,
Disait, dans Gergovie : « Il faut vaincre ou mourir ! »
Et la terre s'ébranle au rude choc des armes,
Et César cherche en vain son astre pâlissant,
Et le légionnaire, en ce jour plein d'alarmes,
Pleure ses lauriers teints de sang....

Mais la moisson humaine en vain couvre la terre ;
En vain, par la fortune à leur tour écrasés,
Les Gaulois, défiant les destins de la guerre,
Passent, le glaive en main, dans leurs champs embrasés !
Aux sinistres lueurs de leurs cités en flammes,
Dans Alise... ils tombaient ! — Des pleurs ! non ! des lauriers,
Amour du sol natal, instinct des grandes âmes,
Quand pour toi, mouraient nos guerriers !

Nobles fils de l'Ar-vrenn (1), le trépas vous honore !
La patrie avec vous descendit au tombeau...
Broyés, mais non vaincus, menaçant Rome encore,
Vous vous rouliez mourants dans les plis du drapeau !
Et la postérité, juste et reconnaissante,
Malgré tant de revers acclamant vos succès,
Dans Vercingétorix a, de sa voix puissante,
Salué le premier Français.

(1) *Ar-vrenn*, terre du *Brenn* ou chef, Arvernia, Arvernie, Auvergne.

Tout se tait maintenant à l'ombre de tes chênes;
O mère des héros, veuve de tes enfants,
Tu t'endors, en pleurant, sous le poids de tes chaînes,
Et livres tes trésors aux vainqueurs triomphants.
Mais le joug ne va pas à ton front, Arvernie !
La haine gronde et monte en ton cœur irrité,
Et parfois on entend, écho de ton génie,
Surgir un cri de liberté !

Que leur demandais-tu ?—Tes mœurs, tes lois antiques,
Tes prêtres, tes forêts, les tombeaux des aïeux,
L'idiome et les noms de tes cités celtiques,
Et, près des dieux de Rome, un culte pour tes dieux !
A ta voix, les Césars tremblent, ô fière esclave,
Et pour cacher tes fers et calmer tes défis,
Prodigues de leurs dons, jettent le laticlave
Sur les épaules de tes fils (1).

Relève ton front libre et monte au rang suprême;
Esclave — tu deviens l'épouse des Césars!
Ils t'apportent en dons, ainsi qu'un diadème,
Avec le marbre et l'or, la science et les arts.
L'Augustale cité de splendeurs étincelle,
— Capitole, palais, théâtres, panthéons; —
Et l'on crut voir soudain une Rome nouvelle
S'élever au pied de tes monts !

(1) Sénat à Augusto, Nemetum, — Clermont, cité Augustale.

Mais tandis que l'Empire, ivre de sa puissance,
Avec lui t'endormait au sein des voluptés,
Dieu, de tant de vaincus préparant la vengeance,
Fit descendre du Nord les peuples indomptés.
Ecdidius (1) en vain rassemble tes milices,
Opposant leur audace au flot envahisseur...
Du moins, quand Rome tombe au milieu des délices,
Tes fils meurent au champ d'honneur !

*
* *

Ainsi, quand l'aquilon, soulevant les orages,
A jonché le ciel d'ombre et le sol de débris,
Le soleil tout à coup sort du sein des nuages,
La fleur s'épanouit sur les rameaux flétris : —
Ainsi, quand la tourmente a replié son aile,
Un astre radieux, Ar-vrenn, brille sur toi ;
Les combats sont passés, mais une ère plus belle
S'ouvre aux conquêtes de la Foi !

Saints apôtres, semeurs des paroles divines,
Qu'Austremoine (2) guidait à travers tes sillons;

(1) A cette époque des invasions des *Visigoths* et des *Franks*, *Ecdidius*, chef des milices de l'Arvernie, fut presque un autre Vercingétorix. Ecdidius était fils de l'Arverne *Avitus*, proclamé empereur d'Occident à Toulouse, en l'an 455.

(2) *Austremoine* (IIIe siècle) jette en Auvergne les premières semences de la Foi, dont les persécutions arrêtèrent longtemps l'épanouissement : mais, dans la seconde moitié du Ve siècle, quel essor merveilleux !

Blanches fleurs des martyrs, comme au vent des collines,
Tombés aux jours sanglants des persécutions ;
Dieu seul avait gardé leurs noms et leur mémoire !
Mais leur verbe, en ton sein trois siècles abrité,
Germe enfin, et fait naître, ô Christ, gerbes de gloire,
Les fruits de ta fécondité !

Sidoine (1) doux pasteur, harmonieux Virgile,
Chantait ta foi, ton sol, en ses vers les plus beaux :
Dans l'Histoire des Franks annonçant l'Evangile,
Grégoire (2) inaugurait déjà les temps nouveaux...
Et partout, dans ta plaine, et sur les hautes cimes,
Aux lieux où le Druide ensanglanta l'autel,
Des phalanges des saints les cantiques sublimes
Célébraient le Christ immortel !

Dans tes cloîtres pieux, abris divins des âmes,
Voilà ces défricheurs de l'esprit et du sol ;
Colombes du Seigneur — voilà ces saintes femmes
Qui, loin des bruits du monde, ont reposé leur vol !
Et quand les fils d'Allah (3) désolent tes rivages,
Athlètes désarmés... et fermes, tu les vois
Opposer la prière à leurs sanglants outrages,
A leurs cimeterres la croix.

(1) Le poëte latin *Sidoine Apollinaire*, évêque de Clermont.

(2) Histoire ecclésiastique des Franks, de *Grégoire de Tours*, originaire de Clermont.

(3) Les Sarrasins d'Abdérame ( *Arabes et Berbères* ).

Arme-toi, Dieu le veut ! toi qu'un passé de gloire
Pour toute noble cause a dès longtemps sacré ! —
Et du sein de tes monts, ce cri de la victoire
Répondit à la voix de l'Ermite inspiré (1).
Dieu le veut ! — Et l'Europe à ton appel se lève ;
La croix sur la poitrine et leur arme à la main,
Guerriers et pèlerins, portant bourdon ou glaive,
Te suivent aux bords du Jourdain.

. . . . . .

Pourquoi, si tu vainquis des ennemis sans nombre,
Laisses-tu maintenant, lasse de tant d'exploits,
Gardés par leurs remparts, les suzerains, dans l'ombre,
Ecraser tes enfants sous leurs iniques lois?
Mais, ainsi que l'aurore après la nuit profonde,
Tu revois dans ton ciel tes premières amours :
Aube aux rayons bénis, la liberté féconde
Rouvre enfin pour toi ses grands-jours (2) !

Resplendis, puisque Dieu pour nous te fit si belle,
O terre où la nature unit, en ses faveurs,
Ainsi qu'en la nuée où l'éclair étincelle,
Ses plus calmes beautés, ses plus sombres horreurs!

(1) La première croisade, prêchée à Clermont.

(2) Les *Grands-Jours d'Auvergne* mirent fin à la tyrannie de la constitution seigneuriale.

Vois de tes pics neigeux briller les émeraudes ;
Dans tes vertes forêts courent de doux frissons,
Et ton fertile lac (1) sous des brises plus chaudes
Fait flotter l'onde des moissons !

Les troupeaux sur tes monts broutent les pâturages,
La verdure des blés inonde tes guérets ;
Sur tes bords, le zéphyr, l'onde aux riants mirages,
Ont des gémissements plus doux et plus discrets.
La vigne à tes coteaux pend ses grappes vermeilles,
Sous l'azur de ton ciel plus pur que le cristal...
Et l'étranger ravi contemple ces merveilles,
Oublieux du pays natal !

Que de fois j'évoquai le radieux cortége
Où je vois se presser tous ces morts immortels,
Bardes, pontifes, rois, dont l'ombre te protége,
Guerriers dans les combats, saints au pied des autels :
Gerbert (2), dans la nuit sombre allumé comme un phare,
Sous la tiare sainte apparaît devant moi ;
Au fanatisme ardent que la fureur égare,
L'Hospital oppose sa foi ;

(1) Ce grand lac aujourd'hui comblé est la *Limagne*, du grec λιμὴν (ou mieux λίμνη, lac, étang, marais), —Limane et Limania, comme écrit Grégoire de Tours.

(2) Moine auvergnat, qui fut pape sous le nom de *Sylvestre II*.

Port-Royal (1) vit d'Arnauld l'existence bénie;
Jeune encore, Pascal à son siècle étonné
Dans ses pensers profonds révéla son génie,
Et Domat à nos lois par le ciel fut donné (2);
Polignac venge Dieu des beaux vers de Lucrèce (3),
Aux lieux où Massillon un jour ferma les yeux;
Et Turenne et Desaix, fils dignes de la Grèce,
Aux combats guident nos aïeux.

Delille, amant des bois, des champs et des vallées,
De ses airs les plus doux réveillant les échos,
Célébra les jardins et les fleurs étoilées;
Thomas (4) chanta la gloire et loua les héros...
Oh! que ne puis-je, Auvergne, en mes strophes moi-même,
Inscrire en lettres d'or tous ceux que nous aimons!
Mais toute autre à son front ferait un diadème
Des épaves de tes grands noms!

Pays de la valeur, foyer de la science,
Ton génie, à travers les temps qui ne sont plus,
Ainsi que sur la Gaule a plané sur la France :
Parmi nous n'a-t-il pas ses glorieux élus? —

(1) La famille des *Arnauld*, *de Port-Royal*, est originaire de l'Auvergne, aussi bien que celle de *Turenne* (*Henri de la Tour d'Auvergne*).

(2) Ouvrit et présida les Conseils des *Grands-Jours*.

(3) *Polignac* a écrit en vers latins le poëme de l'*Anti-Lucrèce*.

(4) Auteur des *Eloges*.

Quand le siècle, oublieux des luttes de notre âge,
Evoquera des ans le calme souvenir,
Va ! plus d'un de tes fils aura droit à sa page
Dans l'histoire de l'avenir :

Nourris dès maintenant de nos saintes colères,
Ils se lèveront tous pour venger nos affronts;
Pour eux reverdiront les lauriers séculaires
Dont nos mâles aïeux couronnèrent leurs fronts.
Et la France peut-être, au jour des représailles,
Rappelant aux combats ses enfants aguerris,
Verra — mais plus heureux — surgir de tes entrailles
Un autre Vercingétorix !

# VELLÉDA

## AUX PRÊTRESSES DE L'ILE DE SEIN,

### AVANT DE MONTER SUR LE BUCHER.

### ODE

Présentée au Concours;

Par M. du LAURIER de la BERRE, à Rennes
(Ile-et-Vilaine.)

« Son sable pâle est fait des ossements broyés,
» Et les bruits de ses bords sont les cris des noyés. »
BRIZEUX.

I.

Sur la Plage des Morts, dans l'île solitaire (1),
— Où la vague en courroux mugit incéssamment, —
Dominant la falaise, aux confins de la terre,
S'étale un noir Dolmen, comme un géant de pierre
Qui sommeille éternellement.

Il dort enseveli dans son armure immense...
Quels bras l'ont soulevé ? quelle foi ? quel amour ?
Quel peuple?... Nul ne sait... Tout garde le silence.
Nul n'a compté les ans de sa longue existence :
Un siècle pour lui n'est qu'un jour !...

(1) La Baie des Trépassés et l'Ile de Sein.

... La nuit tombe lugubre, — et soudain les prêtresses
Sortent de ce tombeau — fantômes enivrés
De la funèbre ardeur des torches vengeresses,
De verveine et de gui... Les pâles prophétesses
S'avancent à pas mesurés.

— O fière Velléda, chante une hymne sauvage;
Que ton luth irrité, s'animant sous tes mains,
Rallume de tes sœurs la haine et le courage...
Chante un bardit de guerre, invoque le carnage...
— « Mort aux Romains! mort aux Romains! »

L'orage répondait de sa voix foudroyante,
Par des flèches de flamme illuminant les mers.
Debout sur le rocher, méprisant la tourmente,
Velléda contemplait la plaine étincelante
Et modulait ces chants amers :

## II.

« Les cieux s'ouvrent pour nous... Déjà l'heure est sonnée
Qui nous prépare le bonheur...
La vierge sera couronnée ;
L'île maudite abandonnée :
A nous la Gaule, à nous l'honneur !

Plus de bûchers en feu, d'Eubages en démence ;
Plus de victimes ni d'autels...
Plus de fureurs, plus de vengeance!
De Rome adorez la puissance ;
Saluez ses dieux immortels !...

Eh quoi! vous frémissez!— De nobles mains romaines
Vous couvriront de pourpre et d'or.
Courtisanes, mais souveraines,
L'ivresse voilera vos chaînes...
De choisir il est temps encor... —

L'heure est proche, mes sœurs : au sommet de la grève,
— Présage d'un moment fatal ! —
J'ai vu passer comme en un rêve,
Comme l'éclair jaillit du glaive,
De la mort passer le signal !

Oui, j'ai vu dans la nuit d'épouvantables flammes
Paraître au-dessus de la mer...
J'ai vu des prêtres et des femmes,
Traînés par des tigres infâmes :
J'entendais le fracas du fer !...

Je voyais des cités, des forêts embrasées,
Nos temples profanés par l'impie étranger,
Sous ses pieds nos harpes brisées,
Nos urnes saintes renversées;
Et je mourais pour les venger !...

Du sang !... Il faut du sang pour enivrer les braves !...
— A le verser que tardez-vous,
Légions de tyrans, d'esclaves ?
Voici nos mains pour vos entraves,
Et nos poitrines pour vos coups !

Envahissez ces lieux... ah ! nos pierres fumantes
Contre vous se soulèveront...
Prêtres, vestales palpitantes,
Devins et victimes sanglantes,
— Hydres vengeurs — se dresseront !

Sortez de vos tombeaux, vieux héros de la Gaule !
Spectres, tressaillez à mes cris !
Voici l'aigle du Capitole...
Levez-vous, acclamez l'idole ;
Lève-toi, Vercingétorix ! —

Salut, noble Néron ! salut, grande Agrippine !
Je veux proclamer vos vertus,
Chanter votre gloire divine,
L'innocence de Messaline,
La fidélité de Brutus ! !

Magnanime empereur, viens, Velléda t'appelle...
Viens, accours à mes cris, César !
A toi ce fer — palme immortelle —
Que sur ton front il étincelle...
Je veux m'atteler à ton char...

Oui... de ton char brûlant nous serons les cavales ;
Nous baiserons tes pieds divins...
— Gaulois, ouvrez vos capitales ;
Pour lui de vos urnes fatales
Faites couler des flots de vins !

Que le ciel à son tour déchaîne ses tempêtes !
Puisse la foudre en rugissant,
— Comme pour s'unir à nos fêtes —
Des tyrans couronner les têtes.
Versez, versez des flots de sang !...

A toi, Néron, à toi les Dires vengeresses,
Et leurs serpents et leur fureur ;
A toi d'impudiques déesses :
Que leurs délires, leurs caresses
T'enivrent de joie et d'horreur !

Achève, frappe encor... que ton bras fratricide
Des forfaits poursuive le cours,
Et que bientôt, monstre perfide,
Ta main, oui ta main parricide,
Elle-même tranche tes jours !...

Mais déjà dans les cieux pénètre ma prière :
— Du saint amour sublime effort ! —
A nous l'éternelle lumière !
Rome, nous bravons ta colère !
A toi la honte... à nous la mort ! »

## III.

— Sybilles; répétez la sentence suprême ;
Attisez le bûcher de vos pieuses mains...
Le ciel s'ouvre... ceignez le brûlant diadême,
Mystérieux échos, redites l'anathème :
«Mort aux Romains! mort aux Romains! »

Toi, fière Velléda, déchire ta poitrine,
En donnant le signal et le dernier adieu!...
Brise, brise à tes pieds ta harpe sybilline ;
Répands le Gui sacré sur la flamme divine,
Et, radieuse, marche à ta tombe de feu !...

.....

Et dans l'île funèbre, à jamais désolée,
— Où la vague en corroux mugit incessamment —
Dort le sombre Dolmen, comme un noir mausolée.
Aucun signe, aucun bruit sous la voûte étoilée...
Si ce n'est près du Cap, un long gémissement...

# EN BRETAGNE.

ODE

Présentée au Concours;

Par M. l'Abbé Maximilien NICOL, professeur au Séminaire de Ste-Anne d'Auray (Morbihan).

*Potius mori quàm fœdari.*

I.

Landes que les ajoncs émaillent de fleurs d'or,
Océan dont le flot se soulève et s'endort,
Roulant ses plaintes éternelles,
Radieuse campagne où la moisson jaunit,
Lac d'azur entouré de rochers de granit,
Où les courlis baignent leurs ailes;

Oh! oui, j'aime, le soir, vos suaves tableaux!
J'aspire les senteurs, j'entends l'hymne des flots,
Le calme de la nuit m'enchante.
Un souffle plus puissant vient dilater mon cœur;
Et j'écoute, les yeux humides de bonheur,
La voix de la terre qui chante.

Oui, j'aime ces parfums, ces bruits harmonieux;
Mais ce qui vient ravir mon cœur silencieux
Plongé dans l'extase du rêve,
Ce n'est pas la campagne où l'ombre éteint le bruit,
Ce n'est pas l'Océan qui s'endort dans la nuit,
Ni le silence de la grève.

## II.

Avez-vous parcouru le pays des Bretons,
Leurs bruyères sans fin, leurs agrestes vallons
Que dominent les grandes pierres?
Avez-vous contemplé sur le bord des chemins,
Les enfants, les vieillards, graves, joignant les mains,
Prosternés devant les calvaires?

Le dolmen nous redit : « Vos pères étaient grands!
Aussi, pour abriter les restes des géants,
Il fallait une grande tombe. »
Et la Croix : « J'ai refait de la tombe un berceau;
J'ai promis l'avenir à ce peuple nouveau,
Pendant que tout chancelle et tombe. »

Aussi, j'aime à m'asseoir sur le sombre côteau,
D'où mon œil aperçoit, protégeant le hameau,
Le vieux clocher de mon église;
Tandis qu'au loin, perdus dans le vallon brumeux,
Les dolmens qu'éleva la main de nos aieux
Dressent leur silhouette grise.

Quand je suis seul, au sein du calme solennel,
Leurs voix, comme un écho de la terre et du ciel,
Parlent à mon âme rêveuse;
Et, remplissant mon cœur de bonheur et d'effroi,
Les gloires du passé se lèvent devant moi
De leur tombe silencieuse.

Salut au barde, errant à l'ombre des grands bois !
Les cordes de sa lyre ont frémi sous ses doigts ;
Il chante les éclairs du glaive ;
Et les guerriers, ravis par ses hymnes vainqueurs,
Frappent leurs boucliers, en poussant des clameurs
Que redit l'écho de la grève.

Silence ! une autre voix a retenti soudain.
Courbe-toi, fier Breton, c'est l'envoyé divin ;
Reçois l'eau sainte du baptême,
La croix ennoblira tes lauriers triomphants :
Ils sont beaux, mais le Christ au front de tes enfants
Pose un plus riche diadème.

Et maintenant, allez, apôtres des Bretons !
Le souffle du très-haut féconde les sillons
Où germera votre parole.
La nuit a disparu : c'est l'aube, c'est le jour :
Versez dans tous les cœurs la lumière, l'amour,
Et l'espérance qui console.

Les bardes ne sont plus : chantez élus de Dieu ;
Leurs hymnes inspirés fleuriront au saint lieu,
Le cloître abritera leur gloire ;
Venez, héros Bretons, soldats de l'éternel,
Aiguiser votre glaive aux marches de l'autel :
C'est Dieu qui donne la victoire.

Comme ils sont beaux à voir, ces moines, ces héros,
Marchant au nom du Ciel à leurs rudes travaux,
Debout sur leur pesante armure !
Comme ils sont beaux à voir, quand ils font retentir
Le cri qu'ils jetteront aux flots de l'avenir :
« Plutôt la mort qu'une souillure !

## III.

Oui, le trépas est beau quand on garde l'honneur !
Ces lointains souvenirs ont consolé mon cœur
Dans tes revers, ô ma patrie.
Regarde : tes Bretons savent vaincre ou mourir,
Car les fils des héros n'ont pu voir sans frémir
Leur mère sanglante et meurtrie.

Le talon du vainqueur a broyé tes guerriers :
Sois fière ! ton cyprès vaut mieux que ses lauriers ;
Le Seigneur a compté tes larmes.
Celui qui tient le sort des peuples dans sa main ,
O France des Bretons, t'accordera demain
La gloire promise à tes armes.

Tant que tu nous verras, Chrétiens comme autrefois,
Conserver nos dolmens et vénérer la croix
Qui protége notre campagne ;
Tant que nous garderons la foi des anciens jours,
Heureuse ou dans le deuil, tu peux compter toujours
Sur les enfants de la Bretagne.

# SÆCLA.

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Charles LOMON, de Toulouse.

Tombent, sèchent, ainsi que des feuillages morts,
Et s'en vont, la douleur, le péché, le remords,
La perversité lamentable,
Tout l'ancien joug de ruse et de crime forgé...
V. H.

Quand dans l'éternité, gouffre où le temps s'efface,
Ce siècle aura cessé de tomber lentement;
Quand un siècle nouveau viendra prendre sa place,
Car après toute fin vient un commencement,
Nos fils verront jaillir une lueur soudaine,
Flamboyante et sublime, énorme et surhumaine,
Dissipant toute erreur et tout aveuglement.

Alors, debout peuples! L'idée
Doit régner seule désormais.
L'humanité, par Dieu guidée,
Ne se retournera jamais.

C'est notre heure; à chacun sa tâche;
Marchons en avant sans relâche;
Honte au paresseux, honte au lâche
Qui veut s'arrêter en chemin;
A ceux dont l'aveugle prunelle,
Niant la lumière éternelle,
Reste close, quand de son aile
L'effleure un messager divin!

Et le siècle nouveau, se penchant sur l'histoire,
Verra s'enfuir, fatal et sombre tourbillon,
Tous les crimes anciens : le meurtre et la victoire,
Le couperet sanglant, la loi du talion;
Et dans l'ombre, écrasés sous l'horreur et la haine,
Dogues affreux chargés d'une effroyable chaîne,
Les conquérants saisis par l'expiation.

Saluons l'aube fraternelle,
L'aube de douceur et de paix.
Cette lumière apporte en elle
Tout le calme des bois épais,
Toutes les splendeurs de l'aurore,
Tous les rayons d'un météore,
Tous les feux dont le ciel se dore
Et s'empourpre quand vient le soir,
Tout le vertige des abîmes,
Tous les rêves des lieux sublimes,
Toute la pureté des cimes,
Toute la grandeur du devoir.

Il est passé le temps où, dans les grandes plaines,
Les peuples ennemis se choquaient, furieux.
On ne se battra plus, car on n'a plus de haines,
Le front rouge a cessé d'être un front glorieux.
On n'a plus de soldats, on ne veut plus de guerre.
L'homme, lavant le sang qui le souillait naguère,
Devient beau, devenant bon, pensif, sérieux.

On déteste le fer qui tue,
On aime le fer qui produit.
Le métal fait vivre, charrue,
Ce que, glaive, il avait détruit.
Plus de moissons vertes coupées,
De familles soudain frappées,
La rouille a mordu les épées,
Le canon ne tonnera plus;
Loin de nous la soif de vengeance !
La force suit l'intelligence ;
Plus de crimes, plus d'indigence;
Le droit a remplacé l'abus.

Nous avons vu passer les machines puissantes,
Nous avons vu bondir les colosses de fer,
Nous avons entendu les chaudières géantes
Mêler leur râle énorme aux souffles de la mer,
Nous avons vu se tordre en formes merveilleuses
Le fer, le cuivre, et l'or, et, sous nos mains fièvreuses,
Le métal a pris vie et l'acier s'est fait chair.

Aujourd'hui, l'homme dans la nue
Plane, tranquille souverain.
Une force, hier inconnue,
Fait battre son aile d'airain.
L'homme régnait à la surface,
Le gouffre aujourd'hui lui fait place.
Sa forte main laisse une trace
Dans l'abîme et sur le sommet;
Dans l'air, sous les vagues profondes,
Maître des vents, maître des ondes,
L'homme, contemplateur des mondes,
Voit la nature et la soumet.

L'homme a douté de Dieu, vivant dans la souffrance;
L'amour succombe et meurt sous le doigt de la faim.
Celui dont le travail est dur, sans espérance,
Et qui voit son outil se briser dans sa main,
Lorsque le travail manque et que les enfants pleurent,
Jette vers Dieu ce cri, le cri de ceux qui meurent :
—S'il est vrai que tu sois, donne-nous donc du pain!

Courage! courage! courage!
Le malheur n'est pas éternel;
Le soleil brille après l'orage,
Après la pluie on voit le ciel.
Courage; enfants de la misère!
N'ayez ni haine ni colère,

Votre malheur est éphémère,
Votre avenir est radieux.
Ah ! lorsque vos mains sont meurtries
Et vos espérances flétries,
Espérez ces autres patries
Qui roulent là haut, dans les cieux.

Mais à l'heure bénie où paraît la lumière,
L'être se manifeste en un rayonnement,
Le blasphème se change en ardente prière,
Une effluve d'amour emplit le firmament.
Les races, franchissant les antiques barrières,
Font vers le même but converger leurs carrières
Et fécondent le monde en leur embrassement.

Accourez donc, races lointaines,
Peuples anciens, peuples nouveaux;
Londres, Paris, New-York, Athènes,
Entr'aidez-vous dans vos travaux.
Peuples, fondez votre alliance !
Unis dans la même croyance,
Instruits dans la même science,
Incapables de vous haïr,
Unissez-vous, immense foule,
Formez la terre à votre moule,
Et sur le vieux monde qui croule
Fondez celui de l'avenir.

L'esprit humain, courbé sous une loi brutale,
Prisonnier de l'erreur, captif du préjugé,
Semblait devoir tourner dans l'orbite fatale
Sans que jamais son sort pût se trouver changé,
La cage était étroite et la chaîne pesante;
Heurtant les durs barreaux de son aile impuissante,
L'esclave retombait, morne et découragé.

Voici qu'une main formidable
Et douce a brisé ces liens.
Le ciel n'est plus inabordable,
Infini, tu nous appartiens!
A nous l'espace où, sans limite,
La vie étincelle et palpite,
Où la nébuleuse gravite,
Où, suivant des orbes divers,
Roulent, prodigues d'harmonie,
Les mondes, pléïade infinie,
Globes pesés par le génie,
Lyre immense de l'univers.

Et vous, révélateurs, vous qui dans les ténèbres
Apportiez la parole et le souffle de Dieu,
Vos noms sont tous mêlés de souvenirs funèbres;
Car de vous voir souffrir on se faisait un jeu,
Votre mort pour la foule était comme une orgie;
La trace de vos pas fut doublement rougie!
Rougie avec le sang, rougie avec le feu.

Ils venaient, pèlerins augustes,
Le front rayonnant de clartés.
Ils apportaient la paix aux justes
Et l'espoir aux déshérités.
Mais l'heure n'était pas venue ;
La vérité, splendide et nue,
Ne pouvait pas être connue
Par des peuples encore enfants.
Cette aube toujours près d'éclore
Contre la nuit luttait encore,
L'ombre sur toute cette aurore
Jetait ses brouillards étouffants.

Mais vous brillez pour nous, purs et divins visages,
Resplendissants de gloire et d'immortalité.
Notre esprit, pénétrant la profondeur des âges,
Vous contemple ébloui, rêveurs de vérité.
Plus mûr, il a compris vos paroles austères,
Vous êtes à jamais, ô songeurs solitaires,
Les grands législateurs de notre humanité.

Oui, la route par vous tracée,
La postérité la suivra.
Conduite par votre pensée,
Vers le bien elle marchera.
Allons, frères, elle commence
L'ère d'amour et de clémence,

Bâtissons l'édifice immense,
Travaillons au progrès divin.
Pour nous, pour nos fils, pour le monde,
Poursuivons notre œuvre féconde;
Que sur le roc elle se fonde,
Et qu'elle grandisse sans fin.

Sans fin, car le progrès, céleste en son essence,
Est émanant de l'Etre, éternel comme lui.
Qui donc oserait dire à la toute-puissance :
Tu n'iras pas plus loin, toute ta flamme a lui.
Non. L'homme avancera toujours, sans fin, sans cesse.
L'enfance poursuivra l'œuvre de la vieillesse,
Comme le flot remplace un flot évanoui,

Et l'homme agrandissant sa sphère,
Elargissant son horizon,
Verra s'enfuir toute chimère
Au souffle pur de la raison.
Poursuis donc ta marche sans trève;
Poursuis la route qui t'élève
D'âge en âge et de rêve en rêve,
Homme, voyageur du destin:
Va! que la lumière se fasse;
Il est temps de prendre ta place,
Il est temps que la nuit s'efface
Devant les rayons du matin.

# A LA FRANCE.

## ODE

Présentée au Concours;

Par M. MAURY, Secrétaire perpétuel de l'Académie,
à Clermont-Ferrand.

*Delicta (non) immeritus lues.*
HOR.

*Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.*
VIRG.

Est-ce un rêve ? j'ai vu, fantômes héroïques,
Surgir les ombres des aïeux
Qui, des champs de Poitiers aux champs catalauniques,
Disaient, des larmes dans les yeux :

« Jadis la barbarie, inondant nos rivages,
Comme un océan y roula,
Elle allait sous nos cieux promenant ses ravages,
Vos pères l'arrêtèrent là ;

Aujourd'hui, plus féroce, un autre Attila mène
De plus nombreux envahisseurs,
Le vieux Rhin effrayé par l'avalanche humaine
Se courbe sous les oppresseurs.

Toute la Germanie accourt, se rue et tombe
Sur la Gaule pour l'étouffer,
La terre tremble au loin sous la sanglante trombe,
Ouragan d'hommes et de fer.

Les voilà, les voilà débordant sur vos plaines,
Ces hordes, voraces corbeaux,
Qui fouillent vos cités d'affreux carnages pleines,
Et vos champs couverts de tombeaux !

Pourriez-vous délaisser, indignes de vos pères,
Aux fils des vaincus d'Iéna,
Aux vandales nouveaux sortis de leurs repaires
Le beau sol que Dieu vous donna ?

Honte à qui tend les mains à de lâches entraves
Et sous le joug courbe le front !
Gloire aux héros ! honneur aux dignes fils des braves
Préférant la mort à l'affront !

Debout ! que le vieillard jette le cri d'alarmes
Et l'appel de tous entendu !
Et que le nouveau-né sourie et joue aux armes,
A la mamelle suspendu !

Que Dieu change en soldat chaque grain de poussière
Dont il a formé nos sillons !
Et que, chaque soldat frappant du pied la terre,
Il en sorte des bataillons !

Oh ! si vous ne saviez mourir pour vous défendre,
Mourir, s'il faut, jusqu'au dernier,
Vous verriez, indignés, vingt siècles de leur cendre
Se lever pour vous renier.

Toi, noble enfant des monts dont jamais pied d'esclave
Ne foula les gazons fleuris,
Debout sur leurs sommets encor brûlants de lave,
Apparais, Vercingétorix !

Martel qui de l'Islam brisa le cimeterre !
Prenez vos houlettes de feu,
Bergère d'Orléans, Bergère de Nanterre,
Et chassez le fléau de Dieu !

Le fléau ! ! mais c'est Dieu lui-même qui l'envoie
Aux peuples qui l'ont irrité.
Malheur au peuple impie, ingrat que de sa voie
Égara la prospérité !

Aveuglé par l'éclat de la foudre qui tonne,
Il ne sait voir que le hasard,
Quand le décret arrive où jouait Babylone,
Cyrus où riait Balthazar.

Et toi, des temps nouveaux brillante souveraine,
France infidèle à tes destins,
N'as-tu pas profané ta couronne de reine
Dans l'ivresse des longs festins?

Railleuse et reniant tes croyances antiques,
Et les vertus de tes aïeux,
Jusque sur les autels portant des mains sceptiques,
Qu'as-tu respecté sous les cieux?

Superbe, Dieu te livre à des vainqueurs sans gloire,
Barbares qui, dans leur stupeur,
Effrayés de t'avoir vaincue et n'osant croire
Aux victoires dont ils ont peur,

D'épais cercles de bronze étreignent tes murailles,
Et, dans leurs calculs inhumains,
Attendent que, la faim te tordant les entrailles,
Les armes te tombent des mains.

Quand tes geoliers, (faut-il qu'à ce point tu descendes!)
Ricanent en t'applaudissant,
Faut-il que par tes mains toi-même tu répandes
Ce qu'il te reste encor de sang !

Eh quoi, des scélérats de leur triomphe impie
Souillant nos palais indignés,
Et dans les noirs cachots où le crime s'expie
De saints vieillards assassinés !

Cachez-moi ces torrents de pétrole et de soufre
Où s'effondrent nos monuments,
Fournaise où la cité qui s'embrase et s'engouffre
Eclate en tourbillons fumants !

Dans un ciel tout rougi des sillons de la bombe
L'éclair monte, la nuit descend.
La nue, ardent chaos, s'illumine et retombe
Sur un chaos incandescent.

Temples, dômes, palais, tours, colonnes croulantes,
Panthéon des arts si vanté,
Paris s'abîme en feu dans ses fanges sanglantes
Aux yeux du monde épouvanté

Qui recule d'horreur, quand le Teuton farouche, —
Outrage plus hideux encor, —
Sur les flancs entr'ouverts de la France se couche
Et s'enivre de sang et d'or.

D'or!! Ah! vienne Annibal jurant de le reprendre,
Alcide du monde vengé
Qui, le pied sur le monstre, un jour lui fera rendre
Le trop-plein dont il s'est gorgé!

Qu'il sorte ce vengeur tout armé des ruines,
Des haines d'un peuple éperdu!
O Dieu fais qu'au sillon des colères divines
Tout germe ne soit pas perdu?

Quand l'arbre foudroyé tombe, si tu l'arroses,
La racine encor refleurit,
L'églantier émondé se couronne de roses
Dès que le printemps lui sourit.

Oui, Seigneur, que la France à tes lois trop rebelle
A toi sache enfin recourir!
Car tu l'aimes encor cette France si belle
Tu ne peux la laisser périr.

Rends à son front pâli le rayon qui féconde !
Rends-lui son épée et sa foi !
Et, fière de porter ta croix, phare du monde,
Elle marchera devant toi. »

Les fantômes ainsi disaient, mornes et sombres,
Quand soudain brille dans leurs yeux
Un rayon d'espérance ; et les illustres ombres
S'effacent en montrant les cieux.

# LE MIRAGE.

## POËME

Qui a remporté le Prix;

Par M. Cyrille FISTON, contrôleur des Postes, au Puy (Haute-Loire).

> Défie-toi des choses qui sont loin de ta main ; — celles-là seules sont vraies que ton ombre, à midi, peut couvrir.
>
> Proverbe arabe.

Le soleil était dur, et le simoun soufflait.
Le désert devant nous, vaste, se déroulait
Comme une mer, aride, immense, infranchissable,
Avec ses flots mouvants et ses vagues de sable.
—Le soleil était dur, —on ne se parlait pas;
Les chevaux fatigués ralentissaient leur pas,
Le sol brûlant semblait constellé d'étincelles.
Depuis l'aube, inquiets et penchés sur nos selles,
Dans les steppes sans fin du morne Sahara
Nous marchions... Et déjà le col Alkantara
Bien loin derrière nous, aux confins de la plaine,
S'effaçait vaguement dans la brume incertaine

Où Biskra déployait, comme un large éventail,
Son minaret aigu, son caravansérail,
Et ses blanches maisons, et son fort qui se cache
Sous l'ombre des palmiers qui lui font un panache.
Le mont Aurès, gardien sinistre du désert,
Montrait à l'horizon son front, toujours couvert
Des neiges que le temps à ses sommets entasse.
—Nul chemin, nul sentier, car l'escadron qui passe
Ne laisse aucune trace en cette immensité. —
Le sable, en tourbillons par le vent emporté,
Ne conservait pas même, après notre passage,
L'empreinte fugitive où blanchit le sillage
Quand le navire glisse à la cime des flots. —
Bercés par la chanson sonore des grelots
Que les mulets du train agitaient en cadence,
Les cavaliers marchaient côte à côte, en silence,
Cachant leurs fronts hâlés sous leurs longs burnous blancs
Lorsqu'un cri tout à coup s'éleva dans les rangs :

Comme un décor nouveau que l'on change au théâtre,
Nous vîmes devant nous, à l'horizon grisâtre,
S'entr'ouvrir, déchiré par le souffle du vent,
Le sable, lourd rideau qui marchait en avant
De la colonne; —alors, dans les plis de la brume
Que le simoun roulait en blancs flocons d'écume,
Sous les nuages d'or qu'empourprait le soleil,
Nous apparut soudain un spectacle pareil
A ceux qu'aux jours bénis de notre douce enfance
Nous offraient les vallons de notre chère France;

Un grand lac aux flots bleus qui baignait des coteaux
Où les prés s'étendaient comme de verts manteaux;
Au delà, des forêts dont le feuillage sombre
Prolongeait sur les champs de grandes lignes d'ombre,
Et semblait se pencher sur le lac pour mieux voir
Le flot qui se gonflait sous la brise du soir.
—Nous marchions, et plus loin une blanche chaumière
Semblait ouvrir pour nous sa porte hospitalière :
Et toujours des vergers, des prés, de fraîches eaux
Courant sur les galets au milieu des roseaux,
Des champs où l'on voyait, parmi les moissons blondes,
Les épis s'incliner au vent comme des ondes.
—Nous marchions, et toujours, de nos vœux poursuivi,
L'horizon reculait devant notre œil ravi.
« Oh ! disions-nous, bientôt le terme de la course !
Oh ! bientôt nous pourrons enfin dans cette source
Plonger nos fronts brûlés par les feux du soleil,
Bientôt sous ces grands bois nous aurons le sommeil,
Et l'ombre et le repos, la nuit et les doux rêves,
Pendant que nos chevaux s'en iront sur ces grèves,
Sur ces bords de fraîcheur et de calme couverts,
Paître l'herbe odorante et les grands alfas verts;
Bientôt s'arrêteront nos troupes haletantes,
Et nous pourrons, ce soir, planter là-bas nos tentes.»
— Alors un vieux spahi, qui semblait endormi
Dans son burnous, me dit, se tournant à demi :
« Sidi, Dieu seul est grand, l'espérance est mensonge!
Ces champs et ces coteaux, qu'on voit comme en un songe
Dérouler devant nous leurs mirages trompeurs,

Ces bois se balançant sous les blanches vapeurs
Que la brise du soir élève sur la plaine,
S'effaceront bientôt sous l'implacable haleine
Du simoun, et forêts et prés verts et gazon,
Quand le soleil fuira par delà l'horizon,
S'en iront avec lui se perdre dans l'espace,
Et s'évanouiront sans plus laisser de trace
Que les rêves de gloire et les rêves d'amour
Qui berçaient nos vingt ans, et s'enfuirent un jour. »

# A CELUI QU'ON OUTRAGE.

POËME

Qui a obtenu un Œillet;

Par Mlle Natalie BLANCHET, de St-Gengoux-le-Royal (Saône-et-Loire).

Anathème au cœur bas que la honte retient!
Anathème, anathème à qui croit et renie,
A qui, traîné devant la haine ou l'ironie,
Ne criera pas : « je suis chrétien ! »

E. TURQUETY.

Fendez-vous, ô rochers! grondez, fougueux orages !
Foudre, déchire encor les voiles du saint-lieu !
O foi des anciens jours, sors de la nuit des âges,
Et de nos cœurs éteints viens rallumer le feu !
Sublime vérité que nulle ombre n'altère,
Voix des cieux, voix des mers, voix de toute la terre,
Confessez hautement le nom de votre Dieu !

Car les hommes ont dit : « l'autel tombe en ruine ;
» La raison a scellé Jésus dans le tombeau;
» La poussière des temps a terni sa doctrine,
» Et les clartés du siècle ont pâli son flambeau.
» O Christ, les fiers accents de la parole humaine
» Vont étouffer ta voix trop longtemps souveraine,
» Et la nuit couvrira ta tombe et ton berçeau. »

Grand Dieu, n'entends-tu pas ce monstrueux blasphème ?
Ton trône est-il désert et Jésus oublié ?
Qu'attends-tu pour lancer la foudre et l'anathème,
Et briser le genou qui jamais n'a plié ?...
Ouvre les cieux, descends, qu'à ta voix immortelle
Le rocher du désert d'épouvante chancelle...
Venge enfin, Dieu puissant, ton Christ humilié !

De ton peuple toujours, quoi! tu subis l'insulte !
O Jésus, ton calvaire est encor vacillant ;
Pour renverser ta croix, pour ébranler ton culte,
La foule a de ses clous percé ton corps sanglant ;
Drapé dans son orgueil le scribe te bafoue,
Plus d'un Judas te livre en te baisant la joue,
Et tes lâches amis s'éloignent en tremblant.

O passants, froids témoins de ce cruel mystère,
Arrêtez-vous ! le Christ tend les bras au pécheur...
Comtemplez ses tourments, sa divine misère :
Dans ce martyr sublime, adorez le Sauveur !
Ciel, pleurez votre Dieu ! pleure ton roi, nature !
Et ranime à sa vue, ingrate créature,
Cette force d'aimer dont la source est au cœur.

Ils s'éloignent, saisis d'une ivresse fatale,
Et le Christ reste seul sur sa croix étendu...
Tout-à-coup, dominant leur clameur infernale,
Un long cri d'abandon dans l'air s'est répandu...
A ta plainte, ô mon Dieu, l'astre du jour s'arrête,
La terre, du remords sent la terreur secrète ;...
Mais ceux pour qui tu meurs ne t'ont point entendu !

Oh ! je partagerai ta veille solitaire,
Puisque ton peuple ingrat t'abreuve de douleurs !
Je préfère au Thabor ton auguste Calvaire ;
Ta couronne d'épine aux couronnes de fleurs !
Laisse-moi réchauffer tes pieds sous mon haleine,
Maître, mon cœur sera l'urne de Madeleine,
Il répandra sur toi le baume de ses pleurs !

Viens donc,amour sacré, toi qui soutiens les mondes,
Triomphe encore au prix de ce sang précieux !
Ouvre ce cœur divin, ces blessures fécondes,
Que la terre s'abreuve à la source des Cieux !
Dans mon âme enivrée, amour, mets ton empreinte;
Souffrir pour toi, mourir sous ta céleste étreinte,
Est-il rien de plus doux et de plus glorieux !...

Sois béni, Dieu sauveur, pour cette mort infâme
Qui nous donna la vie et l'immortalité !
Pour ce sang, flot divin, qui jaillit de ton âme
Et du vieux monde impur lava l'iniquité !
La bonté, c'est ta force, et l'amour ton génie,...
Maître adoré, pardonne au cœur qui te renie
Et régénère encor la pauvre humanité !

Sauve-nous, sauve-nous, par ton doux sacrifice;
Toute grandeur, ô Christ, a germé dans ton sang !
Quand il n'apaise plus l'éternelle justice,
Nous voyons se lever le règne menaçant
De l'égoïsme honteux, des passions serviles;
Le sang humain rougit le pavé de nos villes
Et l'ange de la paix s'envole en gémissant.

Espérez-vous, un jour, insulteurs pleins de rage,
Soulever contre Dieu le monde criminel ?
Féconder l'avenir dans le sang et l'outrage,
Et briser sur nos cœurs les pierres de l'autel ?
Ingrats, qui blasphémez l'amour qui vous fait vivre !
Insensés, que l'orgueil de ses vapeurs enivre !
L'homme n'efface pas le nom de l'Eternel !

Réunissez vos bras, creusez un sombre abîme ;
Frappez, la tâche est longue et le travail est lent ;
Brisez l'autel, jetez au gouffre la victime ;
La foi seule soutient le monde vacillant.
Votre haine est habile et vos efforts sans trève,
Travailleurs de la nuit, que votre œuvre s'achève...
La liberté sans Dieu n'est qu'un rêve sanglant.

Mais le Christ ne meurt pas : éternelle victoire !
Son étoile ouvre au monde un lumineux chemin ;
Les siècles écoulés rayonnent de sa gloire ;
Les peuples tour à tour ont grandi sous sa main.
Tout chancelle, tout tombe au souffle des orages...
Sa croix reste debout sur les débris des âges ;
Son sang palpite encore au cœur du genre humain.

Il vit dans notre amour, dans vos haines farouches,
Dans ce souffle chrétien plus puissant que vos voix...
Dans ces milliers de cœurs, dans ces milliers de bouches,
Qui viennent chaque jour se coller à sa croix !
Monde impie, ouvre encore un sanglant colisée :
Vois, les martyrs sont prêts, leur foule méprisée
Se livre à tes fureurs en s'écriant : « Je crois ! »

Maître, c'est toi qui viens avec ta croix chérie,
De l'âme qui s'en va céleste conquérant,
Sécher ses derniers pleurs, lui montrer la patrie,
Dans les cieux entr'ouverts guider son souffle errant.
O Christ, c'est dans ton cœur qu'une auguste victime
Puisait, hier encor, cette force sublime
De bénir ses bourreaux, comme son Dieu mourant.

C'est par toi que les fils du cloître solitaire
Goûtent ce vaste amour, séraphique oraison,
Qui fait bondir leurs cœurs sous les clous de la haire.
O bon Pasteur, c'est toi qui cours à la prison
Où gît le condamné le blasphème à la bouche;
C'est ta main qui fait fuir le désespoir farouche
Et donne aux yeux flétris un céleste horizon.

C'est toi qui les conduis, ces généreux apôtres,
Ces amants de la croix et de l'humanité,
Qui vont verser au loin, pour le salut des autres,
Leur sang germe de paix et de fraternité?
C'est toi qui fais tomber la chaîne des esclaves
Et ta croix en tout lieu, récompense des braves,
Est un signe d'honneur et de fidélité.

Qui dira tes bienfaits sur le champ de bataille,
Dans ses lugubres nuits, dans ses jours pleins d'horreur?...
La croix rouge affrontait la sanglante mitraille,
Vous couvrait, ô blessés, de son bras protecteur!
Et celui qui venait, comme un ami suprême,
Panser vos corps brisés, c'était le Christ lui-même,
De tous les dévoûments sublime inspirateur!

O Christ! ô Rédempteur! ô Tout-puissant! ô Père!
Dieu du Ciel, roi des rois, maître des nations,
Toi par qui tout respire et par qui tout espère,
Le front couvert de cendre, ah! nous te supplions!
Vois la France, elle lutte au bord d'un sombre abîme,
Et l'enfer satisfait ouvre pour sa victime
Le sépulcre blanchi des générations...

Grâce, grâce, Seigneur! car la France est chrétienne:
En vain ses ennemis la condamnent entr'eux;
O mon Christ bien-aimé, sa cause c'est la tienne;
On sait mourir pour toi sur ce sol généreux!
Au poste de l'honneur la France est la première;
Elle est pour l'univers la source de lumière,
Et tend sa main loyale à tous les malheureux.

Reviens donc, ô Jésus, à ce peuple qui t'aime,
Reviens, fidèle ami, divin réparateur!
Nos martyrs ont scellé notre union suprême;
Rends à son bras la force, à son front la grandeur!
La France a racheté ses fautes par ses larmes;
On peut vaincre ses fils, on peut briser ses armes,
Mais on ne pourra point t'arracher de son cœur!

Pour nous qu'il a frappés dans sa sainte justice,
A la patrie, à Dieu, donnons-nous sans retour!
Embrassons pour jamais la loi du sacrifice;
Faisons monter aux Cieux, dans un élan d'amour,
Cette ardente prière : « O Christ, sauve la France!»
Et toi, ma mère en deuil, tressaille d'espérance;
Par sa croix adorable, oui, tu vaincras un jour!

# LE SACRILÉGE

(ÉPISODE DE L'INSURRECTION POLONAISE DE 1863).

POËME

Présenté au Concours;

Par M. Ernest PERRASSIER, Capitaine d'état-major, à Toulouse.

*Reddite ei secundum opus suum; juxta omnia quæ fecit facite illi, quia contrà Dominum erecta est.*
JÉRÉMIE, ch. L; ℣. 29.

## I.

Non loin des bords glacés de la Vistule antique
Est un temple écroulé, monument teutonique
Où des anciens Komturs le pouvoir révéré
Par le chrême et l'encens fut longtemps consacré.
Là, parmi les débris des sombres colonnades,
Des chapiteaux massifs et des lourdes arcades,
Dans un jour que tamise un reste de vitraux,
On sent ce froid aigu qui monte des tombeaux;
Le pied heurte en passant quelque dalle brisée
Où d'un illustre mort l'image fut creusée...
Puis des marbres gravés de signes incertains,
Vestiges effacés de ces âges lontains.

Que de faits oubliés dans ce temple superbe,
De secrets douloureux ensevelis sous l'herbe,
Que dérobe à jamais la poudre des tombeaux,
Et dont l'histoire à peine a sauvé des lambeaux !
Que ne puis-je, écartant le voile qui les couvre,
Montrer tout un passé dans un caveau que j'ouvre !
Que ne puis-je, animant ces marbres mutilés,
Faire parler ici les siècles écoulés !..
Mais non... Laissons dormir dans leur couche de pierre
Des chevaliers teutons la vaillante poussière :
Le temps, de leurs exploits a terni les couleurs,
Et près de nous il est d'héroïques douleurs.

## II.

Au pied d'un mur rongé par le temps et le lierre,
Débris qui chaque jour s'écroule pierre à pierre,
D'un étroit souterrain le regard indécis
A peine à distinguer les cintres obscurcis.
La ronce aux mille bras, sur les blocs gigantesques
Déployant à l'entour ses noires arabesques,
Sur la porte a tendu comme un épais rideau
Qui peut même d'un pas supporter le fardeau.
Des degrés vermoulus, disjoints, couverts de mousse,
Et que fait chanceler la plus faible secousse,

Pénètrent, sous le pied s'écroulant quelquefois,
Dans un long corridor aux humides parois :
C'est par là qu'on atteint la crypte souterraine,
Du temple ruiné sombre contemporaine ;
Mais qui seule, du temps déjouant les efforts,
A conservé debout ses énormes supports.

## III.

Une lampe de cuivre, à la voûte fixée,
Eclairait faiblement cette enceinte glacée,
Et permettait de voir tout un peuple muet
Qui tombait à genoux sur la dalle, et priait.
Sur un débris d'autel, un saint missionnaire,
Un prêtre aux cheveux blancs, vieillard octogénaire,
Célébrait du Très-Haut les mystères sacrés ;
Ses bras, par la torture autrefois déchirés
Et par l'âge affaiblis, ne pouvaient qu'avec peine
Déplacer du missel le pupitre d'ébène.
Femmes, enfants, vieillards, dans l'ombre agenouillés,
Elevaient vers le ciel leurs yeux de pleurs mouillés,
Attendant que sa main avec le pain mystique
A chacun vînt offrir comme un saint viatique ;
Car peut-être les voix qui priaient en ce lieu
Bientôt devaient s'éteindre en un suprême adieu.

## IV.

Tels, les premiers chrétiens au fond des catacombes
S'assemblaient pour prier la nuit parmi les tombes,
Quand les sanglants édits de leurs persécuteurs
Proscrivaient du vrai Dieu ces zélés serviteurs.
Réunis le matin dans le saint sacrifice,
Ils se quittaient souvent pour marcher au supplice,
Et, comme le Sauveur expirant sur la croix,
Priaient pour leurs bourreaux d'une sincère voix.
Tels, les infortunés réunis à cette heure,
Empruntant de la mort la lugubre demeure,
Demandaient un asile à ce lieu dévasté
Pour fuir des assassins la sombre cruauté,
Et pouvoir du Seigneur invoquer la justice
En offrant de leurs vœux le pieux sacrifice.

Le feu de l'incendie a dévoré leurs toits.
Dépouillés, poursuivis, errants au fond des bois,
Sans abri, sans autel, dans cette froide enceinte
Ils sont venus chercher la communion sainte;
Et, tandis que le prêtre au pied de l'Eternel
Dépose le tribut de l'hymne solennel,
Ces martyrs inconnus, ces proscrits sans défense
Pour leurs persécuteurs implorent sa clémence.

## V.

Les Russes ! — A ce cri qui retentit soudain
Comme un appel de mort au fond du souterrain,
La foule tout à coup se dresse palpitante.
Immobile, chacun, dans une horrible attente,
Sur la porte fixant un œil épouvanté
Qui semble de la nuit percer l'obscurité,
Croit distinguer déjà la vision fatale...

Les Russes ! — On entend résonner sur la dalle
De leurs pas menaçants le choc précipité :
On voit briller déjà la lugubre clarté
Des torches que leur main brandit dans les ténèbres,
Et la voûte frémit de leurs clameurs funèbres.

Ils sont là !.. Sur le seuil un moment arrêtés,
Leurs avides regards plongent de tous côtés,
Contemplant tour à tour et comptant chaque proie.
Par un rictus sanglant ils expriment leur joie,
Et, prêts à s'élancer, ces tigres furieux
Savourent lentement ce plaisir odieux.
La foule à leur aspect recule épouvantée ;
Jusqu'au pied de l'autel, en désordre, heurtée,
Elle arrive et se presse, et comme un flot vivant
Monte, et sur les degrés roule en se soulevant,
Tandis que, le front calme et d'une voix tranquille,
Le saint prêtre commence à lire l'évangile.

A ces accents pieux, les bourreaux étonnés
Hésitent...Mais soudain, par leurs chefs entraînés,
Et poussant à la fois une clameur de rage
Comme pour réchauffer leur ignoble courage,
Ainsi que des vautours, sur ce peuple tremblant,
Dans un élan terrible, ils fondent en hurlant...

## VI.

Qui dira les secrets de cette nuit affreuse ?
Qui peindra cette lutte horrible, ténébreuse,
Ce lâche assassinat d'un peuple désarmé
Dans un cercle de fer tout à coup renfermé ?..
Des vieillards, accablés par l'âge et la souffrance,
Qui naguère en Dieu seul mettaient leur espérance,
A cette heure implorant leurs bourreaux affolés,
Lèvent un bras débile et tombent immolés.
Des enfants écrasés, des femmes expirantes ;
Du sang, partout du sang, et des voix déchirantes
Dont les cris, se mêlant aux cris des égorgeurs,
Dans un suprême appel demandent des vengeurs...
A peindre tant d'horreurs la plume se refuse ;
Elle en retrace à peine une image confuse,
Et les yeux, éblouis d'un vertige sanglant,
Sur ce tableau hideux ne s'ouvrent qu'en tremblant.

Le prêtre, de l'autel, voit cet affreux spectacle.
De sa tremblante main ouvrant le tabernacle,
Il y prend et présente à ce peuple éperdu
L'hostie où Dieu lui-même est déjà descendu.
— « Mes frères, voici Dieu ; voici le pain céleste...
» Martyrs, je vous bénis ; de ce Dieu que j'atteste
» Recevez le pardon suprême que ma voix
» Vous annonce... »

Soudain, l'hostie entre ses doigts
Se brise sous le choc d'une balle homicide
Qui va frapper au front le lévite intrépide :
Il tombe, et dans le sang l'emblême mutilé
Sous un pied sacrilége est à l'instant foulé.

. . . . . .

## VII.

Il n'en resta pas un pour dire leur histoire...
Chantez donc, maintenant, chantez votre victoire,
Et, pour récompenser les glorieux vainqueurs,
Que tous vos proconsuls soient des triomphateurs !
Ils ont bien mérité la faveur singulière
Qu'on réservait jadis à la vertu guerrière,
Et vous pouvez semer des fleurs devant leurs pas.
Ceux que vous immolez ne protesteront pas.

. . . . . .

Vos victimes sont là, sous vos yeux, pantelantes ;
Ornez votre Kremlin de leurs têtes sanglantes ;
D'un si noble trophée il doit être envieux,
Et son front séculaire en sera glorieux.

Et toi, que tout ce peuple en expirant implore,
Europe, lève-toi s'il en est temps encore :
Aux chrétiens du Liban tu prêtas des soutiens ;
Ceux qu'on égorge ici sont aussi des chrétiens.

A MON AMI ALPHONSE H***

# LE VIRTUOSE.

ÉPITRE

Qui a obtenu un Souci réservé;

Par M. ADRIEN LALA, employé des Ponts et Chaussées, à Nice.

Si belle avec un cœur d'acier.
*Les Orientales.* — VICTOR HUGO.

Tandis qu'assis au coin du feu,
Captif au salon solitaire,
Vous regardez dans le ciel bleu,
Loucher un soleil d'Angleterre;
Alors que poussant ses clameurs,
Le vent du nord frappe de l'aile,
A votre vitre tout en pleurs
Où le givre fait sa dentelle;
Tamisé par les arbres verts,
Un chaud rayon dore la page
Où je vous crayonne ces vers,
Assis à deux pas du rivage.

Les brises semblent échanger,
Dans l'air, des paroles secrètes,
Il neige des fleurs d'oranger
Sur les tapis de violettes.
A l'horizon fuit un vapeur,
Coursier à la noire crinière,
Et, comme ce soldat vainqueur
Qui meurt en plantant sa bannière,
Le flot, se brisant sur le bord,
Monte en gerbe de perles fines,
Jusqu'aux pieds de Nice, qui dort
Sur son vert chevet de collines!

Ami je viens vous raconter
Une histoire de virtuose.
Vous allez me faire observer
Que j'aurais pu l'écrire en prose;
Et vous aurez raison. Ma foi!
J'y pense quand la chose est faite.
C'est d'un bon augure pour moi :
On dit : distrait comme un poëte!
En dépit de ce pronostic,
Mon ami vous êtes le maître,
Puisque vous êtes mon public,
De vous endormir sur ma lettre.
Oh! je ne vous en voudrai pas!
Et, s'il faut en dire la cause,
Je vais la confesser tout bas;

Je n'ai qu'à gagner à la chose !
En mon talent de narrateur
Je manque un peu de confiance ;
Et suis semblable à ce plaideur,
Qui, mal servi par l'éloquence,
Trouve le moyen sans pareil
De calmer un juge sévère,
En le plongeant dans un sommeil
Qui les tire tous deux d'affaire.
Vous savez (depuis Petit Jean
C'est une vérité notoire,)
Qu'endormir est un argument.
Mais revenons à notre histoire.

Blanche guirlande de palais,
Se mirant dans le flot bleuâtre,
La promenade des Anglais
Est un vrai décor de théâtre :
Une longue scène exhibant
Le personnel le plus illustre,
Sous un éclairage éclatant !
Le bon Dieu s'est chargé du lustre.
C'est là, mon cher ami, c'est là
Que je m'arrêtais tout-à-l'heure,
Près d'une élégante villa.
Figurez-vous une demeure
Où, tandis que sur les balcons
Luisent les tentures de soie,

Le caprier met ses festons
Dans les portes à claire-voie;
Où, pendant que, sur le satin,
La blancheur mâte des guipures,
Derrière les glaces sans tain,
Éclate au sein des ciselures;
Le palmier, ce fils du désert,
Trompé par un soleil magique,
Croit dresser son pavillon vert
Dans quelque oasis de l'Afrique!
C'est un défi que jette à l'art
La nature luxuriante.
Je flânais donc là, par hasard,
Lorsqu'une voix triste et touchante,
Plainte suave allant aux cieux!
Partit d'un massif de verdure,
Et, dans les airs silencieux,
Monta, mélancolique et pure....
C'était ce morceau déchirant,
Moitié sanglot, moitié prière,
Ce chant d'adieux qu'Edgard mourant
Soupire dans un cimetière.
J'avais entendu bien des fois,
Rendre cette sublime scène;
Mais, quand retentit cette voix,
Plus belle qu'une voix humaine,
Je crus que j'allais voir, rêveur
Sous son auréole immortelle,
Passer l'Ange de la douleur,

Voilant sa harpe de son aile!
En effet j'aperçus soudain,
Sous les branches d'un laurier-rose,
Mon ange un violon en main !...
C'était un pauvre virtuose !...
Un des réfractaires de l'art,
Pour qui la misère a des charmes;
De longs cheveux noirs, un regard
Plein d'éclairs fiévreux et de larmes;
Un grand front; des traits anguleux;
Véritable profil dantesque,
Reposant sur un corps osseux
Que drape un haillon pittoresque.
Tel est le portrait ressemblant
De l'habile violoniste,
Dont le merveilleux instrument
Parlait une langue si triste.

Je suivais d'un œil attentif,
L'archet ému du pauvre maître,
Quand retentit un bruit furtif,
A dix pas, près d'une fenêtre;
Vers le hardi profanateur
Je me tournai, plein de menace,
Et j'aperçus dans la splendeur
De son printemps et de sa grâce,
Une jeune fille, écartant
De son adorable figure,

A l'aide d'une main d'enfant,
La plus divine chevelure;
Les plus soyeuses boucles d'or,
Que, dans ces extases d'artiste
Où l'idéal prend son essor,
Puisse rêver un coloriste!

Tout en regardant voltiger
Ces cheveux sur ce cou de neige,
Je me surprenais à songer
Aux blondes Vierges de Corrége!
C'était bien ce charme inouï,
Cette élégance dans la pose,
Et ce sourire épanoui
Qui caresse leur lèvre rose!
Puis dans mon esprit, j'égrenais
Ce collier où chaque poëte
A mis sa perle, et je prenais
Après Béatrix, Juliette;
Après Mignon, Graziella;
Chacune d'elles, chose étrange,
Sur le balcon de la villa,
Semblait s'incarner dans cet ange!

Par moments elle consultait
Un livre, et soudain sérieuse,
Sur la page elle s'accoudait,
Dans une attitude rêveuse.

Initiait-elle son cœur
A ce prestigieux mystère
De l'amour ? à quelque âme sœur
Demandait-elle la lumière ?
Est-ce Ophélia, se penchant
Sur les nénuphars de la rive,
Est-ce Marguerite chantant
Près du rouet, triste et pensive,
Qu'elle questionnait tout bas ?...

Son air fini, le virtuose
Vers le balcon porta ses pas,
Et vint ramener à la prose
La jeune fille ; il lui tendit
Sa sébile..... Le pauvre diable
S'arrêta bientôt interdit !
Car sur le visage adorable
De la rêveuse, il vit soudain
Se répandre cet air sévère,
Cet air de superbe dédain,
Qui froisse plus que la colère.
Puis il la vit presqu'aussitôt,
Plus froide qu'un glacier des pôles,
Se retirer sans dire un mot,
Mais non sans hausser les épaules !

Blessé par ce trait inhumain,
Contre tant de mépris sans armes ;

Après avoir porté la main
A ses yeux, pour sécher deux larmes ;
Dans sa misère triste et beau,
Digne dans sa douleur muette,
L'artiste remit son chapeau,
Et s'éloigna, baissant la tête!

Pour moi, furieux de l'accueil
Fait à l'infortuné bohême,
Je quittai promptement ce seuil,
Et je me posai ce problème :
Si cette femme ou cette enfant
N'a pas trouvé, pensée amère,
Un sourire pour le talent,
Une obole pour la misère,
C'est qu'elle est bien pauvre de cœur !

S'il en est ainsi, qui fait naître
Ce doux regard plein de langueur
Qui la rend si belle?.... Peut-être
Un de ces merveilleux oisifs
Qui, dans leur superbe ignorance,
A rendre des chevaux poussifs
Limitent l'humaine science ?
Peut-être, ô désillusion !
Peut-être un vélocipédiste
Tournant sa roue, autre Ixion ?...

La chose me parut si triste
Que je m'en tins-là !... Quant aux vers
Dont j'ai brodé cette bluette,
Vous allez, critique pervers,
Me les envoyer à la tête !
Soyez heureux ! mon châtiment
Est en eux et me sert d'excuse ;
Car, en lisant ce monument
Fruit de ma déplorable muse,
Je fais, je ne puis le nier,
Absolument la même mine
Que doit faire un noir charbonnier
Qui met sa main sur une hermine !

# A MONSIEUR & MADAME LOUIS FAURE.

## ÉPITRE

Présentée au Concours;

Par Mme Amélie PERNOD, de Lyon.

*Sol lucet omnibus.*

Souvent mon souvenir auprès de vous m'entraîne :
Alors je vois passer quelque tranquille scène
Qui rayonne soudain dans mon obscure nuit.
Au sein de l'amitié mon cœur s'épanouit ;
Nous reprenons vingt fois de chères causeries,
J'écoute en souriant vos fines railleries,
Je me surprends parfois à lutter avec vous,
Je me fâche, le rire éteint mon beau courroux,
Et, passant tour à tour du plaisant au sévère,
Des peuples nous sondons les vices, la misère,
Nous répandons sur tous la sublime clarté
Qui jaillit de ces mots : « Travail et liberté. »
De l'album entr'ouvert les pages délaissées
Détournent nos esprits de ces mâles pensées ;
Les guirlandes de fleurs attirent nos regards.
La Flore du Jura, que nos gais montagnards

Recueillent sur les monts ou dans le ravin sombre,
Nous livre en un instant tous ses trésors sans nombre.
Ces tableaux animés ont pour nous une voix,
La pervenche d'azur nous fait rêver des bois,
La fleur d'or du genêt de parfums nous enivre,
La rose de Noël frissonne sous le givre...
Quelle empreinte ont gardé ces mornes défilés?
Le loup y rôde en paix : en ces lieux désolés
Nul ne viendra traquer le renard ou l'hermine,
C'est l'hiver, le torrent gronde dans la ravine,
Le loup peut à loisir parcourir nos forêts ;
De ces festins sanglants qui saura les secrets ?..
Je tremble, et vous riez? tournons vite la page,
Du radieux printemps évoquons le mirage,
Je veux ses visions et ses hymnes joyeux,
Ses présents les plus chers, le pur éclat des cieux!

Au gré de nos désirs nous voyageons encore,
Nous allons épier le réveil de l'aurore,
Nous suivons dans les prés la troupe des faucheurs;
La fraise qui rougit sous le troëne en fleurs
Nous a fait délaisser le râteau qui nous pèse.
Oh! qu'il fait bon s'asseoir à l'ombre du mélèze,
Que j'aime ses rameaux si touffus et légers!
Mais le temps est rapide, et l'ombre des vergers
S'allongeant par degrés déjà nous environne,
Un seul nuage d'or dans le ciel bleu rayonne,
L'ombre marche à grands pas... c'est le soir, tout se tait!
Le contour de nos monts s'efface et disparaît.

Quelle étrange clameur du bois sombre s'élève?
Non, ce n'est pas le bruit de l'onde sur la grève,
Ni la voix de l'écho, ni les soupirs du vent!
Là-bas, sous les sapins, brille un foyer mouvant :
Shakspeare, à ton appel, tes rondes de sorcières,
Tes follets, tes démons, ont foulé nos bruyères!
Mais quels accords soudain ont calmé ma terreur?
J'entends passer dans l'air des chants pleins de douceur...
Sur le moëlleux gazon, dans la nuit, qui sommeille?
Le chœur aérien qui vibre à notre oreille
A murmuré ton nom, blanche Titania.
Sous l'éventail léger des bosquets d'acacia,
La lune fait briller l'or de ta chevelure,
Et chaque écho redit l'harmonieux murmure
Qui près de toi s'élève, expire tour à tour,
Et te berce, et répond à tes rêves d'amour!

Dors et rêve au bonheur! dors en paix jeune reine,
Dors, et que les rayons de cette nuit sereine
Forment une auréole autour de ton front pur.
Dans un demi-sommeil ferme tes yeux d'azur,
Et, sur ce lit de fleurs dors, mais écoute encore
Les voix qui chanteront pour toi jusqu'à l'aurore;
Que sur toi ces bosquets inclinent leurs rameaux,
Dors, dors, et vois passer les songes les plus beaux!
Entends les pas furtifs du cortége des fées
Semant autour de toi les gracieux trophées
Ravis aux ailes d'or des frêles papillons,
Aux roses des jardins, aux bluets des sillons.

Mais quoi ! divine enfant, ton image s'efface
Et l'invisible chœur s'éloigne dans l'espace ?
Mon regard cherche en vain ta suave beauté;
Adieu donc, le jour naît, l'allouette a chanté,
Adieu, Titania, nous voulons voir Vérone,
Ensemble, nous voulons suspendre une couronne
Et répandre des pleurs sur le double tombeau
Où l'amour et la vie ont éteint leur flambeau.

Italie, Italie, ô pays où l'on aime,
Ton nom seul est pour nous comme un vivant poëme !

Déjà notre pensée en son rapide essor
D'une autre poésie évoque le trésor;
Le Vatican, Florence, et Venise, et la Grèce,
Tous ces temples de l'art nous livrent leur richesse ;
Puis, nous nous enivrons de chants harmonieux,
Pergolèse, Mozart, nous font rêver des cieux;
Les plaintes de Schubert de la patrie absente;
Field parle à nos cœurs, sa note caressante
Nous rend les songes d'or et les chers souvenirs !
Ainsi je m'abandonne en mes rares loisirs
A ce charme puissant qui près de vous m'attire,
Mais la réalité m'éveille et je soupire...

Vous n'avez pas besoin d'oubli ni de pitié,
Vous n'avez pas besoin d'inutile amitié,

Moi qui n'ai qu'un bonheur, qu'un asile, le rêve,
Sur mes jours assombris quand l'orage fait trève,
Qu'en mon œil noir scintille une douce lueur,
Que je puis un instant laisser battre mon cœur,
Oh! comme je voudrais éterniser cette heure!
Vain désir! le rayon fugitif qui m'effleure,
Trop tôt évanoui se dérobe à mes yeux:
Le rêve ouvre son aile et s'enfuit vers les cieux!

# LE CLOAREC OU LE SOLDAT-SÉMINARISTE

## A L'ARMÉE DE LA LOIRE.

### ÉPITRE

Présentée au Concours;

Par M. H. GALLEAU, de Candé (Maine-et-Loire).

*Pro aris et focis!...*

Au camp, devant Orléans, novembre 1870.

A vous, mes chers parents, cette première épître :
Mon sac pour escabeau, mes genoux pour pupitre,
Là, parmi les caissons, entouré de soldats,
Francs-tireurs et moblots, ne me voyez-vous pas ?
Votre cœur, j'en suis sûr, nuit et jour m'accompagne!
Et moi, je songe à vous !... aux amis de Bretagne,
Qui, le soir, en commun disent, près du foyer,
Trois pater pour celui qui s'en va guerroyer !
Mais c'est peu d'y penser, il faut encore écrire ;
Ce qui me passe au cœur, j'ai besoin de le dire.
Mon encrier de corne, avec son long étui,
Son rouleau de papier, quel trésor! aujourd'hui.
Au lieu d'un bec de fer, ma main tient, avec joie,
— Devine, toi, grand'mère? — une plume... de l'oie

Rôtie en mon honneur, la veille du départ,
Et que, pour vous écrire, exprès, je mis à part.
C'était la plus jolie, et tout promet en elle
De mériter ce nom : — porte bonne-nouvelle !
Avant d'aller plus loin, un mot de la santé :
De la mienne un prélat serait trop enchanté !
J'en ai pour quatre, au moins, et pourrais en revendre.
Mais la vôtre, là bas?... qu'il me tarde d'apprendre
Si les petits vont bien ! si tout marche à souhait !
Si, malgré les jours noirs, la Brunette a du lait !
Les chants de la veillée... et si ma pauvre mère
Du départ de son gars sent moins la peine amère !
Parlez-moi du pays ; et surtout, parlez-moi
De vous, de vous encore... et bannissez l'effroi !
Non, non, ne craignez rien, le bon Dieu me protége.
Sous l'âpreté des vents, j'ai dormi sur la neige.
Le lit certe était blanc ! — moins chaud que molleton ;
Mais si j'étais douillet, serais-je un bas-breton ?
Pourtant, en plein hiver, de coucher sur la dure,
C'en est trop, paraît-il, pour certaine nature :
A preuve que Daniel, Loïc de Trémaras
Ne pouvaient remuer ni les pieds, ni les bras !
Ils ne pouvaient pas même entr'ouvrir leurs paupières,
Et demeuraient au sol, collés comme des pierres.
A les frotter tous deux j'ai dégourdi mes doigts ;
Mais trois fois mis sur pieds, ils sont tombés trois fois.
A la fin, grâce au ciel ! la chaleur est venue.
— « Pour couche, vous aurez parfois la terre nue!
» Il vous faudra braver la froidure et la faim !

» Consultez votre force et Dieu, jusqu'à demain.
» La guerre d'aujourd'hui veut plus que des novices!
» Soyez prêts, mes enfants, à tous les sacrifices !
» Il faut des cœurs trempés et des membres de fer,
» Et ne compter pour rien ce qu'on aura souffert !
» Eh ! qui donc, frémissant d'une sainte colère,
» Laisserait outrager, sans défendre sa mère ? »

Lorsque de Saint-Brieuc notre digne prélat
Fit appel à nos cœurs, du métier de soldat
Il ne fardait pas trop le dur apprentissage ;
Mais pas un ne sentit défaillir son courage.
Tous, nous sommes partis ! et ceux qui tomberont
Au sein du paradis martyrs s'éveilleront !
A ceux qui reverront les landes de Bretagne
Dieu réserve le prix de leur rude campagne :
L'estime des anciens ! — et, conquis vaillamment
L'amour des nobles cœurs, fruit d'or du dévoûment!
Sous l'œil de Jeanne d'Arc, ange de délivrance,
Nous aussi, nous aurons combattu pour la France!

Victoire ! j'ai tiré mon épingle du jeu,
Et reçu, comme on dit, le baptême du feu !
Orléans est à nous ! et, vous pouvez m'en croire,
Ce grand jour comptera dans ma petite histoire !
C'était chaud !...Terr i benn !...(1) ah ! certes l'ennemi
Doit savoir qu'un breton ne fait rien à demi !

(1) Terr i benn ! « casse lui la tête ! » cri de guerre des anciens Bretons.

— « Pauvre cher Cloarec, soldat séminariste !
» Lui, batailler à mort ! dites-vous, que c'est triste !»
Par Sainte-Anne d'Auray ! cela triste ! eh bien ! non ;
J'ai pris goût tout de suite à la voix du canon !
Quand on entend crier : — «En avant !...pas de charge!»
Quand les troupes soudain se répandent au large ;
Quand les rauques accents des tambours, des clairons,
Nous passent dans les chairs comme des éperons ;
Qu'un rang tombe fauché, le second le remplace...
On fait, sans le savoir, des prodiges d'audace !
On va, l'on va toujours !... c'est affreux et c'est beau!
A travers la fumée on cherche le drapeau !
Tout ce bruit de combat, tous ces éclats de foudre,
D'un saint feraient un diable enivré par la poudre...
Et puis, c'est bon, allez ! à l'examen du soir,
De se dire : — «en breton, j'ai rempli mon devoir!»
Prouvant que la soutane, ainsi que la capote,
Sent battre un cœur viril, un cœur de patriote !
Paladine, un vieux brave, en passant devant nous,
A dit : — « Bien ! mes enfants ! je suis content de vous!»
Et d'un commun transport d'amour et d'espérance,
Nous avons tous jeté ce cri : — « vive la France ! »

La patrie a bien fait, à l'heure du danger,
D'appeler tous ses fils pour chasser l'étranger !
Car il ne s'agit plus d'une vaine parade ;
Non, c'est le grand combat, c'est la grande croisade !
Laboureur et bourgeois, artisan ou rentier,
Pour tout homme de cœur, il n'est plus qu'un métier,

Il n'est qu'une carrière aujourd'hui; c'est la lice,
Où se fait du fusil le sanglant exercice.
Quand la France envahie a besoin de soutien,
Honte à qui ne fait pas œuvre de citoyen !
Malheur! malheur au peuple, efféminé, débile,
Hardi dans la licence, à la lutte inhabile!
Les Français, dieu merci! sont toujours les Français!
Vaillants dans les revers!... et, malgré tant d'excès,
Le Dieu qui nous punit, le Dieu de la justice,
Malgré tout, ne veut pas que la France périsse!
Priez et bon espoir! — le salut n'est pas loin!
Mais du secours d'en haut nous avons grand besoin!
S'il est permis d'aimer avec idolâtrie,
N'est-ce pas, dites-moi, le sol de la patrie,
Ses autels et son Dieu, ses foyers, son berceau,
La tombe des aïeux! l'église du hameau!
Et défendre ces biens de toute indigne atteinte,
Est-il devoir plus grand? est-il guerre plus sainte?

N'ont-ils donc rien au cœur, ces farouches Teutons,
Rien de ce que Dieu met dans l'âme des bretons?
Ils ne respectent rien! ni les champs, ni les villes!
Des cruautés sans nom — cruautés inutiles! —
Signalent leur passage!... et, dans tous leurs exploits,
On retrouve toujours... les Teutons d'autrefois!
Ah! préserve le ciel notre vieille Armorique
De ces débordements de race germanique!
Pourtant — le croirez-vous? — de ces rudes soldats
Combien en ont assez du sang et des combats!

« Quel découragement écrit sur leurs visages !
» Me disait le cousin, Conan des bas-rivages.
» Eux aussi, de la guerre ils sentent les malheurs !
» Au pays, comme nous, ils ont laissé leurs cœurs,
» Ces pères, ces époux !... et, maudissant les armes,
» Songeant à la famille, ils dévorent leurs larmes...
» Qu'importe à leur bonheur ce qu'ils vont conquérir
» Quand la misère étreint ceux qu'ils doivent nourrir! »

Maudit soit à jamais celui qui sur la terre
Déchaîne ce fléau que l'on nomme la guerre !
La guerre ! c'est du sang et des torrents de pleurs !
C'est pour l'humanité la source des douleurs !
L'horrible chose ! hélas ! que la guerre !...eh ! que dis-je ?
Voilà que mon parler de nouveau vous afflige !...
Pardon, mes chers parents ! oubliez mes discours ;
A ces tristes pensers donnons un autre cours.
La paix, fille du ciel, va bientôt reparaître.
Il n'est plus loin le jour où Jésus voulut naître,
Où de célestes chœurs, invisibles aux yeux,
Chantaient :— « Paix sur la terre et gloire dans les cieux ! »
Eh bien ! vers ce temps-là, nous nous verrons, j'espère
Quel bonheur ! un beau jour de surprendre mon père !
De presser sur mon cœur, d'entourer de mes bras
Ma bonne et tendre mère, en disant : — « C'est ton gas
» C'est lui, ton Cloarec, soldat-séminariste,
» Le ciel nous réunit !... mère, ne sois plus triste ! »
Tel qu'un chêne encor vert, malgré le poids des ans,
Quel plaisir à revoir l'aïeul aux cheveux blancs !

A retrouver grandis, Mériadec, Yvonne,
Mutine quelquefois, toujours ma sœur mignonne !
Nous chanterons Noël, nous ferons, tous joyeux,
Ces réveillons si doux au retour des saints lieux !
Le dirai-je tout bas ? loin de vous, je regrette
Et le pichet de cidre et la chaude galette !
Par ici j'ai trouvé parfois la soupe aux choux,
Mais qu'est-ce ? comparée à celle de chez nous !...
Adieu, mes chers parents, et tous, croyez de même
Au tendre attachement de Guislain qui vous aime !

POST-SCRIPTUM.

Dimanche après la messe, allez, où va mon cœur,
Porter mes compliments au vénéré Recteur !

# DANS LES CHAMPS.

## ÉGLOGUE

Qui a remporté le Prix;

Par M. ANGELLIER, professeur au Lycée Descartes, à Paris.

Depuis j'y pense toujours.
V. HUGO: *Contemplations*.

C'était un jour d'été, je revenais le soir ;
L'ombre faisait trembler le sommet des collines,
Les oiseaux s'endormaient dans les buissons d'épines,
Et les troupeaux lassés allaient à l'abreuvoir.

Sur le même chemin, une fille joyeuse,
Une fille des champs avançait à grands pas,
Jetant au vent du soir une chanson rieuse,
Qu'en la berçant jadis on lui disait tout bas.

Elle s'en retournait, après un jour de peine,
En portant sur la tête une botte de foin,
Et je lui demandai d'une voix incertaine
« Si de ce pas léger, elle s'en allait loin. »

Nous fîmes en causant ensemble un bout de route,
Quelquefois éloignés, nous rapprochant parfois
Quand les buissons sur nous se rejoignaient en voûte,
Ou lorsque les sentiers devenaient plus étroits.

Elle me raconta qu'elle allait au village
Qui se cachait là-bas, tout au loin dans les champs,
Qu'elle arrivait ainsi de faucher au pacage,
Et que, vienne l'automne, elle aurait dix-huit ans.

Nous marchâmes longtemps, pendant peut-être une heure
Je laissai son babil doucement m'enchanter,
Et ce fut seulement en voyant sa demeure
Qu'il me vint à l'esprit qu'il la fallait quitter.

Nous nous tenions debout à côté de la haie,
Sans savoir que nous dire et sans nous regarder :
Autour de nous les blés cessaient de s'agiter,
Les oiseaux se taisaient dans la verte futaie.

« Adieu, dit-elle enfin, en me tendant la main,
Voici qu'il se fait tard, il faut gagner la ville :
Pour arriver plus tôt, prenez par ce chemin,
On vous attend sans doute, et l'on n'est pas tranquille. »

Quand je me retournai pour la revoir encor,
Elle était à la place où je l'avais laissée,
Debout près de la haie, un ciel de pourpre et d'or
Dessinait les contours de sa taille élancée ;

Et j'osai de la main envoyer un baiser.
Elle me répondit par un signe de tête ;
Puis, effarée ainsi qu'une biche inquiète,
Disparut en courant et sans se retourner.

Depuis, les jours d'été, quand je reviens le soir,
Quand l'ombre fait trembler le sommet des collines,
Lorsque l'oiseau s'endort dans les buissons d'épines,
Que les troupeaux lassés s'en vont à l'abreuvoir,

Sur mon chemin, je songe à la fille joyeuse,
A la fille des champs qui marchait à grands pas,
Jetant au vent du soir une chanson rieuse
Qu'en la berçant jadis on lui disait tout bas.

# MÉLODIE NOCTURNE.

ÉLÉGIE

Qui a obtenu un Souci réservé ;

Par M. Cyrille FISTON.

*Remember !*

La nuit monte, sereine ; une étoile dorée
Tremble seule au zénith de la voûte azurée,
Là-bas, à l'occident, les nuages, rougis
Par les derniers rayons du soleil qui s'incline,
Descendent lentement derrière la colline;
Chante, chante en mon cœur, ô folle du logis ! —

Les soirs d'été sont beaux, les nuits d'été sont blondes,
Le vent passe attiédi dans les forêts profondes,
Le ruisseau familier bruit comme autrefois ;
On entend des échos les voix mystérieuses
Se répondre, et parler tout bas dans les yeuses.
Que disent les échos dans l'ombre des grands bois ?

Les soirs d'été sont pleins de longs et doux murmures :
Que dit le rossignol dans les vertes ramures ? —
L'angelus se balance aux arceaux du beffroi,
La vaste mer s'argente aux rayons de la lune.
Que dit la grande voix qui pleure sur la dune,
Que répète la vague ? — Elle dit : « Souviens toi ! »

Le flot retentissant vient mourir sur la grève. —
«Souviens toi du printemps qui passa comme un rêve!»
Chante, chante en mon cœur, ô voix des anciens jours!
Elle dit : « Souviens toi ! rappelle toi, poëte,
Les sentiers qui cachaient sous leur ombre discrète
Vos doux baisers craintifs et vos jeunes amours ! »

La barque du pêcheur sur la vague se penche. —
Elle avait dix-sept ans, elle était frêle et blanche,
Ses yeux bleus étaient pleins d'ineffable douceur;
— O printemps envolés, ô bonheur éphémère ! —
Et les petits enfants l'aimaient comme une mère ;
Et les pauvres l'aimaient comme on aime une sœur.

Le flot roule et s'étend comme un manteau de moire.
— Elle chantait souvent sur le clavier d'ivoire
Quand la douleur courbait son front chargé d'ennuis;
Son chant était si pur, sa voix était si tendre
Que le passant rêveur s'arrêtait pour entendre
S'envoler ses accords dans le calme des nuits.

Les bruyères en fleur frissonnent sur la lande. —
Elle aimait ces refrains que, dans la verte Irlande,
Répètent les pibrochs des enfants d'Ossian,
Doux poëmes d'amour, de vagues rêveries,
Pleins du reflet des bois, des lacs et des prairies
Qui couvrent les sommets du sombre Lothian.

C'est toi qui consolais, Harmonie, Harmônie,
Les longues nuits d'automne, où la pâle insomnie
Venait s'asseoir, dans l'ombre, auprès de son chevet.
C'est toi dont l'aile d'or caressait son front d'ange,
Toi qui faisais vibrer en une note étrange
Le chant qui dans son cœur en sanglots s'achevait!

Le rocher tremble au loin sous la mer qui se brise,
Le goëland plaintif ouvre son aile grise.
Où vont les goëlands par l'Océan bercés ?
Sur le haut promontoire où la vague s'apaise
Leurs nids sont abrités aux plis de la falaise.
—Chante, chante en mon cœur, ô voix des jours passés ! —

Le goëland plaintif s'enfuit à tire-d'aile ;
Il va trouver là-bas sa compagne fidèle
Qui l'attend, inquiète, au creux du rocher noir :
N'aurons-nous pas un jour, pour reposer nos têtes,
Un nid calme à l'abri des vents et des tempêtes
Où l'épouse aux doux yeux nous attendra le soir ?...

Malheur à qui vieillit sous un toit solitaire ! —
Hélas ! elle est partie, et la froide Angleterre,
L'Angleterre au ciel gris, nous l'a reprise un jour !
Et le vent sur les flots, la mouette au rivage,
L'écho dans les grands bois, la vague sur la plage
Pleurent, en attendant l'heure de son retour.

Tu ne reviendras plus ! — Nous n'irons plus ensemble
Rêver près des ruisseaux où le saule et le tremble
Secouaient sur nos fronts leurs longs rameaux en pleurs,
Nous n'irons plus, à l'heure où la lune se lève,
Cueillir le genêt d'or qui fleurit sur la grève !....
Car ces jours ont passé comme passent les fleurs.

Car ces jours ont passé comme passent les roses,
Ne laissant à mon cœur que les regrets moroses
Et les pâles espoirs d'un douteux avenir.... —
Les soirs d'été sont beaux, les nuits d'été sont blondes,
Le vent passe attiédi dans les forêts profondes ;
Chante, chante en mon cœur, ô voix du souvenir !

# A UN POÈTE.

## ÉLÉGIE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. l'Abbé Maximilien NICOL, à Ste-Anne-d'Auray.

*Sursùm corda!*

### I.

Parmi les blés jaunis promenant sa faucille,
Le moissonneur poursuit son pénible labeur, —
Vois : la terre est le champ du père de famille ;
Dieu sème et fait mûrir, l'homme est le moissonneur.

Pauvre ami, pourquoi donc t'affaisser sur la route,
Comme un épi tombé sous un souffle orageux?
Quand ton cœur attristé se désespère et doute,
N'est-il donc plus de voix qui lui parle des cieux ?

Lorsque tu désertas nos forêts et nos grèves,
Un avenir splendide à tes regards s'ouvrait;
La gloire qui te fuit souriait à tes rêves;
Le ciel était d'azur et ton âme chantait.

Gloire, ciel, avenir, tout semblait dire : Espère !
Mais la foule passait, poursuivant le bonheur,
Sans donner un regard au chanteur solitaire,
Sans jeter un sourire au poëte rêveur.

La tristesse a fané ton âme jeune encore,
L'épine sur ton front s'entrelace au laurier ;
Hélas ! pourquoi n'es-tu qu'un instrument sonore,
Qui chante ou qui gémit et ne sait pas prier ?

Tu le vois : ce n'est pas aux fleuves de la terre
Qu'on doit puiser l'espoir et l'oubli des douleurs ;
Ils ne peuvent donner une eau qui désaltère :
Leurs flots ne sont-ils pas amers comme des pleurs ?

Oui, le monde insensé dont la voix te réclame
Combattra contre toi si tu chantes pour lui ;
Ce fragile roseau ne peut porter ton âme :
Il faut à ta faiblesse un plus solide appui.

Quels trésors offrait-il à ton âme inquiète ?
Des rêves d'avenir envolés ou déçus.....
Avare moissonneur, il t'attire, et te jette,
Pour assouvir ta faim, quelques épis perdus.

## II.

Quand sur ton cœur brisé s'étend un voile sombre,
N'as-tu pas devant toi, pour t'apprendre à souffrir,
Deux sommets lumineux qui rayonnent dans l'ombre :
La croix dans le passé, le ciel dans l'avenir?

Crois-moi : laisse le monde et ses clartés obscures,
Pour revenir au Dieu qui bénit ton berceau ;
Ouvre ton aile et monte à des sphères plus pures ;
Jeune aiglon, prends ton vol vers un soleil plus beau.

Plonge dans ce lointain où l'infini commence.
Là s'ouvre à nos regards un plus vaste horizon :
Ici c'est la douleur ; là bas c'est l'espérance ;
Ici c'est le désert ; là-bas c'est la moisson.

Quand un reflet pâli de tes jours d'innocence
Passe, ainsi qu'un éclair, devant tes yeux mouillés,
Tu voudrais, simple et pur comme dans ton enfance,
Recueillir de nouveau ces beaux jours effeuillés.

Hé bien ! lève ton front incliné vers la terre,
Ouvre ton cœur au ciel, ton âme au repentir ;
Redis le nom divin que t'apprenait ta mère,
Baise la croix sanglante où Dieu voulut mourir.

Alors, passé, bonheur, souvenirs pleins de charme,
Doux comme les parfums qu'on respire au saint lieu,
Tu retrouveras tout dans la première larme
Que versera ton cœur en s'écriant : Mon Dieu !...

# STELLA.

## ÉLÉGIE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. Georges BOUTELLEAU, à Barbezieux (Charente).

*Date lilia.*

C'était, il m'en souvient, par une nuit d'automne,
Le vent laissait tomber son aile qui frissonne,
Comme si les parfums des cèdres odorants
Fatiguaient de son vol les caprices errants.
Le ciel était rempli d'étoiles vagabondes
Qui, dénouant dans l'air leurs chevelures blondes,
Éclairaient le gazon d'une molle clarté.

Notre fenêtre ouverte, ainsi qu'aux soirs d'été,
Laissait voir du couchant l'ombre mélancolique;
Le spectre frémissant de quelque chêne antique
Berçait dans ses rameaux les secrets d'autrefois.

Muets étaient les champs, muets étaient les bois,
Pas un mot ne flottait sur les plis de sa lèvre;
Le silence endormait dans mon cœur toute fièvre.

Pâle, ainsi qu'un rayon sur un lac argenté,
Son œil réfléchissait du ciel la pureté.
Elle avait dans ses traits des grâces ingénues;
Ses cheveux, qui flottaient sur ses épaules nues,
Semblaient une auréole autour de sa beauté,
Ou sur son col si blanc un voile d'or jeté.

Nous n'avions pour témoins dans cette nuit sereine
Que les nids éveillés et l'étoile lointaine.
Nous ne nous parlions pas; ce calme, cette nuit,
La cloche qui tintait à l'horizon minuit,
Les parfums affaiblis qui mouraient sous les branches,
L'azur profond du ciel moiré de lueurs blanches,
Tant de mélancolie et tant de volupté
A nos cœurs de vingt ans parlaient d'éternité!

La lune tout à coup inonda de lumière
Son corps qui s'inclinait comme dans la prière;
On eût dit un manteau royal tissé de feux,
Qui des mains d'un archange était tombé des cieux.

Sa beauté me parut plus lumineuse encore;
Comme on voit au soleil se colorer l'aurore,
Sa chair devint plus rose, et son œil moins rêveur
Parut de l'infini sonder la profondeur.

Avec ces traits si purs, cette blanche tunique
Dont les contours semblaient d'une statue antique,
On eût dit qnelque chaste et blonde vision
Descendue à mes pieds dans l'éclat d'un rayon.

Je ne sais quelle force en son âme enivrée
Souleva ces élans de douleur inspirée;
Comme Mignon pleurant le pays désiré,
Au ciel elle exhala son chant désespéré.

Où donc est la forêt fraîche et mystérieuse
Où l'air, laissant flotter sa note harmonieuse,
Caresse en murmurant chaque arbre et chaque nid,
Comme sa voix berçait mon amour dans la nuit?

Tantôt c'était le cri de l'humble tourterelle
Qui, voyant s'échapper les plumes de son aile,
Soupire avant sa mort un adieu languissant;
Tantôt, comme un sanglot de la vague éplorée,
Sa plainte grandissait plus triste et plus sacrée,
Empruntant des accents que l'humaine douleur
Laisse comme un stylet retomber sur le cœur.

J'ignore si les sons, que sa lèvre brûlante
Comme un défi jetait à la brise indolente,

Par quelque main un jour avaient été notés;
Mais qui leur donnait donc ces transports enchantés?
Qui changeait leur musique en suave harmonie?
Où l'art seul se trouvait, qui mettait le génie?
A ce bruit qui voltige autour de l'instrument,
Qui donnait une langue au divin bégaiement?

C'était elle, inspirée et puissante interprète,
Fille de la douleur, amante du poëte,
Qui, faisant sous sa main saigner son propre cœur,
Créait, dans son délire, après le créateur.

C'est qu'il faut que toute œuvre ici bas ait son prêtre
Plein du verbe tombé des lèvres de son maître,
Pour que, traversant tout ainsi qu'un trait de feu,
En défiant l'espace, elle aille jusqu'à Dieu.

Elle chantait toujours, et sa voix inspirée,
Trouvant dans son extase une force ignorée,
Sur l'aile de l'amour vers les splendeurs du ciel
Montait comme un cantique au langage immortel.

Après avoir atteint la plus céleste cime,
Succombant tout à coup sous son effort sublime,
Pareil à l'instrument qu'à trop pressé la main,
Elle sentit son cœur se briser dans son sein.

Ne trouvant plus de mots pour sa plainte infinie,
Comme dernier adieu d'un douloureux génie,
Elle laissa couler ses larmes comme un flot,
Et son âme monta vers Dieu dans un sanglot.

Adieu, ma chaste amie! adieu, mon immortelle!
Quelle vierge sera plus touchante ou plus belle?
L'amour de l'idéal avait saisi ton cœur,
Tu mourus l'œil fixé sur un rêve trompeur.

Depuis que cette nuit t'a prise dans son voile,
Comme un brouillard qui sert de linceul à l'étoile,
Quand j'entends une voix dont l'accent désolé
Semble des hauts sommets quelque souffle exilé;
Même dans les plaisirs d'une bruyante fête,
Pour te pleurer encor je détourne la tête.

# UN NID SUR UNE TOMBE.

## ÉLÉGIE

Présentée au Concours;

Par M. Hippolyte MAQUAN, de Lorgues (Var).

*Quis det mihi pennas columbæ*
*et volabo et requiescam.*

I

Dans les cyprès du cimetière
Un rossignol a fait son nid;
Son chant s'unit à ma prière
Et mon cœur brisé le bénit!

Plus doux dans ce morne silence,
Dans cette ombre plus radieux,
Ce chant d'amour vers Dieu s'élance,
Et mes regards cherchent les cieux.

Les cieux dont ma fille, sans doute
Lasse des sentiers d'ici-bas,
D'un coup d'aile a repris la route
Nous quittant dès ses premiers pas.

Ah! pourquoi nous l'avoir montrée
Cette âme aux rayons éclatants,
Dieu juste, et l'avoir retirée
A notre amour avant le temps ?

## II

Qu'il était doux de voir son esprit, avant l'âge,
Eclore! la pensée éclairer son visage,
Et briller dans ses yeux son âme et sa raison !
On eût dit une fleur, précoce et matinale,
Livrant de ses parfums la primeur virginale
Aux vents trop froids encor, bien avant la saison.

Que réservait l'orage à cette fleur charmante?
Le monde, si fatal à l'âme trop aimante,
Qu'aurait-il fait plus tard de ce cœur tout amour?
Que peut envier l'ange au destin de la femme?
L'étoile au feu follet que la tombe réclame,
La rosée à l'ardeur dévorante du jour?

Dieu le sait!... cette enfant n'était pas de ce monde.
De son âme on lisait l'émotion profonde
Dans son regard, reflet d'un foyer plein d'ardeur.
Ses blonds cheveux bouclés, auréole angélique,
Prêtaient à son front pur un attrait séraphique,
A son sourire un charme idéal et rêveur.

Ses petits bras avaient de si douces étreintes,
Que les cœurs les plus froids cédaient à leurs atteintes;
Seule, elle se plaisait dans son isolement.
Et pourtant, du foyer petite fée et reine,
Sa gaité, chaque soir, expansive et sereine,
Emportait nos ennuis dans son rayonnement!

Quand un mal sans pitié la cloua sur sa couche,
Pas une plainte, hélas! ne sortit de sa bouche,
De sa bouche pâlie et souriante encor.
Dans un dernier baiser — des amours éternelles
Puisant la sainte ivresse aux lèvres maternelles —
Vers le ciel entrevu son âme prit l'essor.

En voyant tant d'amour, de joie et d'espérance,
D'angélique bonté, d'innocente souffrance,
S'engloutir en un jour dans l'ombre du tombeau,
Qui donc oserait dire à cette pauvre mère
Que son enfant n'est plus que poussière et chimère,
Que ce petit cercueil n'est pas un vrai berceau ?

## III

O doux nid perdu dans les branches,
O chant matinal du printemps,
Vous qu'elle aimait, lis et pervenches,
Dans les fleurs oiseaux palpitants,

Fraîche et renaissante verdure,
Réveil fécond de la nature,
Essor de l'amour immortel
Qui même au fond du cercueil plonge,
Non, vous n'êtes pas un mensonge,
Mais un pressentiment du ciel !

Chante encore, tendre oiseau, chante!
Plains notre amour et nos douleurs;
Sois l'écho de sa voix touchante !
Mêle tes soupirs à nos pleurs!
Bien loin des foules insensées,
Oh! rends le calme à nos pensées,
A nos cœurs un peu de repos :
Berce nos souvenirs fidèles,
Tout en réchauffant sous tes ailes
Tes chers petits à peine éclos.

Quand le monde se renouvelle
Dans sa splendeur et sa beauté ;
Quand la nature nous révèle
De Dieu l'ineffable bonté ;
Se pourrait-il que, de cette âme
Pleine d'une si pure flamme,
Illuminant un front si beau ;
De tant d'amour, de tant de grâce
Il ne nous restât plus de trace,
Rien... qu'un lit vide et ce tombeau !

Rien que ce cercueil dans la terre
Où se dissout ce corps charmant;
Rien !... que cette nuit solitaire,
Et muette éternellement !...
Et cependant, au-dessus d'elle
La vie éclate ; et l'hirondelle
Peut, du sommet des vieilles tours,
Dans l'azur aux splendeurs divines
S'élancer, et sur nos ruines
Bâtir le nid des ses amours.

## IV.

Dieu nous tromper ainsi !...non, non, c'est impossible;
Je sens au fond du cœur un instinct invincible,
Un instinct qui proteste et me dit d'espérer.
Rien ne s'anéantit ici-bas, mais tout change;
Ma fille disparue est maintenant un ange ;
C'est sur nous seulement, mère, qu'il faut pleurer !

Le bonheur n'est pas fait pour habiter ce monde,
L'amour n'est qu'un éclair dans notre nuit profonde,
Dieu nous attend ailleurs;
Et, de peur d'aveugler notre faible paupière,
Il garde à ses élus l'éternelle lumière
En des mondes meilleurs.

Heureux les voyageurs arrivés dès l'aurore,
Qui de l'exil humain ne connaissent encore
Que l'ombreuse oasis aux verdoyants gazons !
Qu'ils reposent en paix dans l'herbe et la rosée !
Ils n'ont pas entrevu de la plaine embrasée,
De l'immense désert les mornes horizons.

V.

Mais autour de ce berceau vide
Combien d'autres immenses deuils !
Grand Dieu ! quelle moisson livide
De morts, de martyrs sans cercueils !
De la France, hélas ! envahie,
Surprise, écrasée et trahie,
Tombent les derniers défenseurs...
Guidez au ciel ces morts sublimes,
Ames d'enfants, douces victimes,
Beaux anges, martyrs précurseurs !

Ton deuil, ô ma pauvre Marie,
Présage d'un deuil plus fatal,
Des désastres de la patrie
N'a-t-il pas été le signal ?
Toi morte à peine, hélas ! ta mère
Par la plus infernale guerre

A vu ses frères emportés;
L'un pris loin de nous par l'orage,
Et l'autre, à la fleur de son âge,
Tombé martyr à nos côtés.

O grande famille, ô Patrie !
Ne serais-tu plus qu'un vain nom ?
La France, broyée et meurtrie,
Croule-t-elle au bruit du canon ?
Le sang versé pour la défendre
Serait-il comme de la cendre
Jetée au vent ? et ce drapeau,
Pour qui l'on meurt, un vain emblême
Qui mène un peuple morne et blême
A l'abattoir comme un troupeau ?

Oh ! non, non ! l'âme de la France
Grandit toujours dans les revers.
Et le jour de sa délivrance
Est un bienfait pour l'univers.
Des nations mère sublime,
Sa témérité magnanime
Peut tout braver impunément.
Plus la nuit sur elle est profonde,
Plus elle répand sur le monde
L'éclat de son rayonnement !

Sur les tombes et les ruines
Nous voyons, à travers nos pleurs,
Reverdir les moissons divines,
Les nids se cacher sous les fleurs.
Ainsi naît de chaque souffrance
Une prière, une espérance ;
L'aube blanchit le ciel obscur.
Ainsi de la mort naît la vie,
Ainsi la tempête est suivie
D'un jour plus clément et plus pur.

## VI.

Chante, ô nid que le vent balance
Sur les branches de l'arbrisseau !
Chante l'éternelle espérance
Sur la tombe, immortel berceau !

Descends du ciel fraîche rosée
Qui ranimes les fleurs, — la foi,
Qui relève l'âme brisée,
Est bien plus féconde que toi !

Dans l'azur déployez vos ailes,
Et prenez un plus large essor,
Montez vers le ciel, hirondelles !
L'amour bien plus haut monte encor !

Pars du sommet de la montagne,
Vautour qui braves le condor,
L'âme de la France, Allemagne,
Par-dessus les monts plane encor!

## VII.

Sur la tombe une mère prie,
Son enfant lui répond tout bas;
Le soldat meurt pour sa Patrie
Car il sait qu'Elle ne meurt pas!

Dans les cyprès du cimetière
Un rossignol a fait son nid;
Son chant s'unit à ma prière
Et mon cœur brisé le bénit!

# MÉDITATION

## DU DERNIER JOUR DE L'ANNÉE (*);

### ÉLÉGIE

Présentée au Concours;

Par M. Sabin ARESSY.

*Sursum corda!*

## I.

*Tristis est anima mea!*

Quelques heures encore! et de l'an qui s'achève,
Comme des visions qui troublent notre rêve,
Il ne nous restera qu'un sombre souvenir.
Recueille-toi, mon âme, au milieu des ruines,
Le Temps, grand justicier des volontés divines,
Des leçons du présent éclaire l'avenir!

A la destruction Dieu voua la matière;
Les peuples et les jours, comme au vent la poussière,
Disparaissent sous l'œil de son éternité.
Mais la Foi vers les cieux m'emporte d'un coup d'aile:
L'âme, du moins, quand tout dépérit autour d'elle,
Garde, malgré la mort, son immortalité.

(*) 1871.

* * *

L'homme ne vit qu'un jour sur des siècles sans nombre.
Il fuit comme l'éclair, disparaît comme une ombre,
Ou comme le sillon que trace le vaisseau ;
Et de la mort, hélas ! en naissant, tributaire,
Il succombe et s'en va, n'emportant pour suaire
Que les langes de son berceau !

J'ai vu l'adolescent, rayonnant de jeunesse,
Presser avec amour la coupe enchanteresse
Qu'un rêve de bonheur emplissait, le matin :
— La joie est, comme nous, ici-bas, fugitive ; —
On entendit des pleurs ,... et le soir, un convive
Eut sa place vide au festin !

Mais non ! je ne veux pas errer parmi les tombes ;
O mon âme, sortons du sein des catacombes !
Dans ce séjour des morts, je verrais, confondus,
Le vieillard et l'enfant, l'homme à la fleur de l'âge,
Tombé comme la feuille au souffle de l'orage,
Et les amis que j'ai perdus !

Eh ! que sont mes douleurs près des lugubres scènes
Que les peuples un jour ,—hécatombes humaines,—
Tracent avec leur sang sur le sol plein d'effroi ?
Fratricides fureurs !.. eh ! quoi, dans sa justice ,
Dieu permet-il qu'ainsi l'humanité périsse ?
O mort cruelle, réponds-moi !

## II.

*Et per peccatum mors.*

« L'homme avait du Très-Haut allumé la colère.
— « O mort, sois mon vengeur! je te livre la terre! »
Il souffla dans mon sein l'épouvante et la guerre,
Et me plaça, pour sceptre, une faux dans les mains.
Le cortége des maux marche devant ma face;
Et le mortel, tremblant, prie et demande grâce,
Sur mon pâle coursier, quand, rapide, je passe
Dans le royaume des humains.

» Que de peuples tombés sous mon bras redoutable!
Que de débris de trône engloutis sous le sable!
Penchez-vous sur le monde; écoutez, écoutez!
Vous n'entendrez partout qu'un soupir, qu'une plainte:
C'est la mort qui moissonne, et, de sa rude étreinte,
Ecrase tout à vos côtés!

» Ce qu'il me faut, à moi!.. les discordes civiles,
L'usurpateur chassant les rois de leurs asiles,
La vérité, l'erreur, luttant au sein des villes,
Les tyrans enchaînant au joug les nations;
Frappez, ô rois! — Fidèle au Dieu qui me dirige,
Je souffle dans leur âme un esprit de vertige,
Et j'emporte avec moi, sans laisser de vestige,
Les flots des générations.

» O vous, qui gouvernez des peuples, un empire,
Qui vous parez des noms que l'univers admire,
Qui possédez un trône, un sceptre pour jouets,
Pensez-vous que la Mort respecte un diadème?
Non ! je suis ici-bas le niveleur suprême,
Les rois sont mes premiers sujets.

» Glorieux conquérants, ivres de folle gloire,
Dans leurs songes des nuits ils rêvaient la victoire,
Au prix du sang humain vendaient la liberté,
Dressaient des monuments pour conter leurs batailles :
Insensés ! j'étais là... Leurs tours et leurs murailles
N'étaient que des tombeaux à l'immortalité !

» Il fut grand, celui-là ! « Viens!» lui dis-je. Et son âme
Frémissait de terreur, quand l'effort de ma rame
Emportait loin du bord le funèbre vaisseau ;
Et moi, de tout secret dévoilant le mystère,
Je lui montrais, au loin, la plage solitaire
Où j'avais creusé son tombeau !

. . . . . .

» Oui, la Mort vous surveille, ô mortels, à toute heure!
Elle habite avec vous dans la même demeure.
Quand tu pars, voyageur, elle suit ton chemin !
Rien ne peut me lasser : je suis là quand tu veilles,
Et pendant que, la nuit, tranquille, tu sommeilles,
Je suis là jusqu'au lendemain !

» Serviteur de la Mort, géant que rien n'arrête,
Le Temps, comme un pasteur dont l'homme est la conquête,
Rassemble des humains les troupeaux dispersés ;
Et, poussant devant lui ces hordes de victimes,
Il court les engloutir dans ces profonds abîmes
Qui ne disent jamais assez !

» Et vous, fléaux de Dieu, prêtez-moi votre rage !
Quittez vos sombres bords, préparez mon passage,
Du sud à l'aquilon promenez vos terreurs;
Sévissez à la fois sur la terre et sur l'onde,
Détruisez, renversez, et faites voir au monde
Tout ce que peuvent vos fureurs !

» Et soudain sous leurs coups, tout frémit, roule et tombe :
C'est aux champs des combats un peuple qui succombe ;
C'est la discorde armée au sein d'une cité ;
La famine en tous lieux sème ses funérailles,
Et la peste à son tour répand dans nos murailles
Les germes de mortalité.

» Du monde tu portais en vain le diadème,
O nation! quand vient pour toi l'heure suprême,
Incline devant Dieu ton front humilié.
En vain tu te roidis contre la main du Maître ;
Toi qui, dans tes splendeurs, le renias peut-être,
Dieu, par moi, te punit de l'avoir oublié ! »

## III.

*Mori lucrum!*

Ainsi, lorsque la Mort parcourant sa carrière,
Foule d'un pied égal dans la même poussière
Les générations de peuples et de rois,
Mon cœur est inondé d'une vague tristesse,
Je ne sais plus aimer ce que la mort nous laisse,
Je me souviens toujours des choses d'autrefois.

Et, dans mon âme en deuil recueillant mes pensées,
Devant tous ces débris de gloires éclipsées
Que le fleuve des ans emporte dans son cours,
Je songe, en frémissant, à cette heure suprême
Où le juge des cieux m'appellera moi-même,
Je songe au dernier de mes jours!

. . . . . .

Le Temps n'est plus! — Voici la dernière victime!
La Mort victorieuse a refermé l'abîme
Où dorment les humains, le silence et la nuit;
Dieu limite l'essor des sphères éternelles,
Et la Mort, déployant les ombres de ses ailes,
Plane sur le monde détruit!

Mais que disais-je? O Christ, qui règnes dans la gloire,
N'as-tu pas sur la Mort remporté la victoire,
Quand tu mourus pour nous ? ô Dieu terrible et fort,
Ne l'entouras-tu pas d'une invincible entrave?
Ne dis-tu pas : « O mort, tu seras mon esclave,
Et mon trépas sera ta mort (1) ? »

Dilatez-vous, mon cœur, tressaillez d'espérance !
La mort, c'est le sommeil de notre délivrance,
La tombe est le berceau de l'immortalité.
La mort, c'est le moment où notre âme ravie
Echappe, radieuse, aux douleurs de la vie,
Et s'envole à l'éternité !

Sainte Sion, séjour de paix et de lumière,
Ton souvenir de pleurs mouillera ma paupière
Jusqu'au jour où la terre entendra mon adieu,
Jusqu'au jour de bonheur où, libre de mes chaînes,
Je prendrai mon essor vers les célestes plaines
Pour rentrer dans le sein de Dieu !

Tu peux jeter aux vents les débris des royaumes,
Anéantir, ô Temps, les dépouilles des hommes,
Faire, autour de nos cœurs, des deuils monter le flot;
Mais tu ne prendras pas la vie à l'âme humaine :
Ses désirs infinis ont le ciel pour domaine
Et l'immortalité pour lot.

(1) Et ero mors tua, ô mors!

# COURSE FANTASTIQUE.

## BALLADE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. Gabriel CHAPELON-GRASSET,
de Toulouse.

Et comme l'hippogriffe en une heure volant
De la Norwége à la Nubie.

GAUTIER.

Oyez..... c'est son cheval qui passe.
Son cheval? — non — c'est l'ouragan.

Vieille ballade.

En avant — allons! ventre à terre,
Mon cheval, double ton effort;
Allons! — penché sur ta crinière,
J'aspire l'air avec transport!

Vive la course ardente, folle,
Au milieu des airs et des vents,
Le galop effréné, qui vole
Comme un escadron d'ouragans,
Comme une avalanche qui tombe
Des rochers, et dans le vallon
Vient s'abattre comme une trombe, —
Une tempête, — un tourbillon!

Me ruer comme le tonnerre,
Et bondir parmi les éclairs
Que fait rejaillir de la pierre
Le dur marteau des quatre fers;
Sentir collé sur mon visage
Le voile subtil de l'éther,
Et siffler un souffle sauvage
Dans mes cheveux épars dans l'air !

En avant — allons ! ventre à terre,
Mon cheval double ton effort;
Allons ! — Penché sur ta crinière,
J'aspire l'air avec transport !

Oh ! poursuivre l'autan farouche
Dans cet élan vertigineux,
Le cheval l'écume à la bouche,
Le corps fumant, les flancs poudreux;
Voir la sueur fine, perlée,
Sur son col aux crins éperdus,
Sa longue queue échevelée,
Ses jarrets sans cesse tendus.

Passer à travers les campagnes,
Les forêts sombres, les halliers;
S'engouffrer au cœur des montagnes,
Franchir les ravins par milliers,

Pousser sa course furibonde,
Sans prendre halte ni relais,
Et traverser ainsi le monde
Sans vouloir s'arrêter jamais !!

En avant — allons ! ventre à terre
Mon cheval, double ton effort;
Allons! — Penché sur ta crinière,
J'aspire l'air avec transport !

Et toujours; — les arbres défilent
Dans une brume où tout se fond;
Les clochers aigus y profilent
Leurs silhouettes dans le fond;
On dirait que tout, quand je passe,
Se courbe aux pieds de mon cheval,
Que sous lui la terre s'efface,
Et que nous volons sans rival !

Oh ! délire de la vitesse !
Frémissant et fou tour-à-tour,
Je m'abandonne à ton ivresse,
Je m'abreuve de ton amour;
Et passant comme la tourmente,
Emporté d'un vol furieux,
Le vertige sans cesse augmente,
Et je crois m'élever aux cieux !

En avant — allons ! Ventre à terre,
Mon cheval, double ton effort,
Allons ! Penché sur ta crinière,
J'aspire l'air avec transport !

# LE PAGE ET L'ÉCHO.

BALLADE

Présentée au Concours;

Par M. L. FOUQUET fils, notaire à Blot-l'Église, canton de Menat (Puy-de-Dôme).

» Connais-tu le spectre moqueur qui
» rit quand je ris, qui chante quand je
» chante, et ne répond à mon appel
» qu'en le répétant ? »

Un page à l'œil noir
Appelait un soir
Sa belle.
Nul ne l'écoutait,
La dame restait
Rebelle.
« Minuit sonne, accours! »
— « Cours! »
Répétait l'écho, dont la voix lointaine
Allait en riant des monts à la plaine.

Près du vieux château
Qui sur le coteau
S'élève,
Le page s'assit.

Le doute obscurcit
Son rêve :
« L'heure fuit, hélas ! »
— « Las ! »
Répétait l'écho, dont la voix lointaine
Allait en riant des monts à la plaine.

La lune sans bruit,
Argente la nuit
Blafarde,
La dame à son tour
Du haut de la tour
Regarde...—
» M'a-t-elle compris ? »
— « Pris ! »
Répétait l'écho, dont la voix lointaine
Allait en riant des monts à la plaine.

— « Dame, si tu veux
Répondre à mes vœux.
Je jure
De n'aimer que toi,
Sache que ma foi
Est sûre;
Crois que mon serment... »
— « Ment ! »
Répétait l'écho, dont la voix lointaine
Allait en riant des monts à la plaine.

« — Tu ne réponds pas !...
Eteins, ô trépas,
Ma flamme !
Vois luire ce fer !
Je laisse à l'enfer
Mon âme.
Déjà ses rumeurs...»
«—Meurs ! »
Répétait l'écho, dont la voix lointaine
Allait en riant des monts à la plaine.

La belle, d'abord,
Se mit sans remord
A rire ! —
Désespoir d'amant
Est grave, et comment
L'écrire ?
« Eh quoi ! je survis !...»
« — Vis ! »
Répétait l'écho, dont la voix lointaine
Allait en riant des monts à la plaine.

« — Puisque s'est enfui
L'espoir qui m'a lui
Naguère,
Courons aux combats,

La mort est là-bas,
En guerre!
Mourons aux remparts...»
« — Pars ! »
Répétait l'écho, dont la voix lointaine
Allait en riant des monts à la plaine.

Mais on s'attendrit,
La belle entr'ouvrit
La porte. —
Où va son appel ?
Un zéphir cruel
L'emporte !
« — Redis-moi ton nom ...»
— « Non ! »
Répétait l'écho, dont la voix lointaine
Allait en riant des monts à la plaine!

# LES FILEUSES.

## BALLADE

Présentée au Concours;

Par M. BLANCHAUD, à Mounismes, par le Dorat (Haute-Vienne).

Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière,
Qui dit tout bas : travaille ! Oh ! crois-la !
V. Hugo.

Le vent de la nuit, qui chemine,
Doux zéphir ou rude aquilon,
Rugit en haut de la colline,
Et soupire dans le vallon.
Le chêne antique au bois s'étonne ;
« Combien là-haut sont-ils perchés ?»
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

A l'heure ou la lampe bleuâtre,
O mes filles, vous réunit
Toutes joyeuses, près de l'âtre,
Comme des oiseaux dans un nid;
Quand le chat noir se pelotonne,
Les yeux à la flamme attachés,
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

La maison est un sanctuaire
Où n'entre jamais le malheur,
Quand le travail et la prière
Ont fait deux parts de notre cœur.
Par le travail, Dieu nous pardonne,
O mes filles, bien des péchés!
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Le feu revêt sa robe claire
Et la séve bout dans le bois,
Le foyer, tout à coup, s'éclaire
Au bruit des rires et des voix;
Les grillons, au cri monotone,
S'éveillent aux fentes nichés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Les yeux lourds de vos jeunes frères
Déjà se ferment à demi;
Avant d'achever ses prières,
Le tout petit s'est endormi.
Vous saurez l'histoire d'Yvone,
Puisque les enfants sont couchés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Yvone était du bourg d'Ars-Taines,
Qui, caché sous les bouleaux blancs,
Voit se doubler, dans les fontaines,
Ses peupliers hauts et tremblants,
Qui dressent leur verte colonne,
Du fond bleu-d'azur détachés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Elle avait dix-huit ans à peine;
Tout riait à ses doux espoirs;
Elle avait de fins cils d'ébène,
Un teint de neige et des yeux noirs.
Des yeux où la candeur rayonne,
Pleins d'éclairs s'ils étaient fâchés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Au bal elle était la plus belle,
Quand, posant sur ses blonds cheveux
La coiffe de mince dentelle,
Elle se mêlait à nos jeux,
Et se tressait une couronne
De bleuets aux champs arrachés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Mais elle était des nonchalantes
Qui vont rêver aux bords des eaux,
Dont les aiguilles sont si lentes,
Dont le fil s'embrouille aux fuseaux;
Oublieuse de la madone
Devant les miroirs accrochés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Un beau seigneur du voisinage
Sans pitié, sans foi, sans honneur,
Hélas! lui tint un doux langage;
Elle y laissa prendre son cœur.
Quand un riche dit : je l'ordonne,
Les lis blancs sont bientôt fauchés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Elle quitta l'humble village.
A Paris, après bien des jours,
On la vit, en bel équipage,
Dans l'or, la soie, et le velours.
Les harnais, dont la boucle sonne,
Sous des roses étaient cachés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

On nous raconta des merveilles
De son palais, de ses plaisirs;
Elle eut des fêtes sans pareilles;
Elle épuisa tous ses désirs.
Comme un essaim qui tourbillonne,
Tous ses rêves étaient lâchés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Ce bonheur s'enfuit comme une ombre.
Cent fois plus pauvre qu'autrefois,
Je la trouvai, pensive et sombre,
Un soir assise au bord du bois,
Où les échos, dont la voix tonne,
Se taisent aux bruits rapprochés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Hélas! les amants sont volages;
Fragile est le nœud des amours.
Soyez belles, mais soyez sages,
Enfants, et gardez-vous toujours
Des noces où ne carillonne
Cloche de bourgs ni d'évêchés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

Aujourd'hui de seuil en chaumières,
Souvent lasse d'un long chemin,
Il lui faut, fière entre les fières,
Honteusement tendre la main.
Hélas! depuis, jamais personne
N'a vu ses yeux de pleurs séchés.
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

La maison est un sanctuaire
Où n'entre jamais le malheur,
Quand le travail et la prière
Ont fait deux parts de notre cœur.
Par le travail, Dieu nous pardonne,
O mes filles, bien des péchés!
Sur votre rouet qui bourdonne,
Que vos fronts purs restent penchés.

# LES ONGLES DU LION.

FABLE

Qui a concouru pour le Prix ;

Par M. DELPHIS DE LA COUR, de Loches
(Indre-et-Loire).

Désarmer le lion !

Le roi des animaux, par maître Aliboron
Sa trompette ordinaire, au besoin son clairon,
Convoqua ses sujets un beau jour dans son antre,
De l'éléphant au moucheron,
Ceux qui vont sur les pieds ou marchent sur le ventre.
Ils assistèrent tous à la réunion,
Groupés à droite, à gauche, ou bien au centre,
Par le hasard, — ou leur opinion.
Les lions n'étant pas orateurs de nature,
Le nôtre avait écrit son discours d'ouverture ;
Il est au Moniteur. Ce discours le voici :
« Mes chers concitoyens, on m'a craint jusqu'ici ;
» L'amour de mes sujets est une douce amorce ;
» J'étais roi par le droit, je régnais par la force,

» J'avais tort; désormais je veux
» Qu'on m'aime et non pas qu'on me craigne;
» Qu'on soit libre enfin sous mon règne,
» Tel est le premier de mes vœux.
» J'ai les ongles peut-être un peu longs de naissance,
» J'en fais sincèrement l'aveu,
» Je sais que je leur dois ma force, ma puissance;
» Vous plairait-il de les rogner un peu?
» Faites, et croyez-en ma parole loyale,
» Ne craignez rien de ma griffe royale.
» Cette permission devient pour vous un droit.
» Vous, renard, approchez : qui dit fin dit adroit. »
« — Sire, fit le renard, ô monarque sublime,
» Excusez-moi ; je suis un bien sot animal;
» Je sens grincer mes dents au premier coup de lime,
» Au second je me trouve mal. »
« Singe, c'est donc à vous...» Comme la gent féline,
La race des lions à la traîtrise encline
Devient à son gré pateline;
Le roi des animaux fit griffe de velours.
« —Sire ! soyez pour vous plus juste en vos discours, »
Fit le singe, « et pourquoi demander mon secours?
» Vos ongles sont trop longs? L'usage les émousse,
» Ils sont à fleur de chair et la pointe en est mousse;
» S'ils avaient un défaut, c'est qu'ils seraient trop courts, »
S'écria le flatteur, cette race est ancienne.
Sur la patte royale il promena la sienne :
« O lion des lions régnant sur l'univers,
» Votre griffe est usée, il faut que je l'aiguise»

« — Singe, faites à votre guise;
» Qu'importe qu'on la lime en longueur, en travers ?»
Quand le singe eut fini : « Tigre, que vous en semble?
» Je n'ai jamais porté d'ongles plus exigus. »
« — Ils sont moins longs, c'est vrai, mais ils sont plus aigus.»
Dit le Tigre. « A présent, Sire, pour vous je tremble;
» Vous pouvez vous blesser, votre ongle est dangereux. »
« — Sire, souvenez-vous du Lion amoureux, »
Dit le singe. « Il n'est pas besoin qu'on me retrace
» Un des faits les plus douloureux;
» Tout lionceau, j'appris l'histoire de ma race. »
Et le monarque fit un large bâillement.
Notre tigre s'approche avec des airs de chatte :
« — Si votre Majesté veut me donner sa patte... »
« — Tenez, voilà ma griffe! Allez-y doucement. »
Les tigres n'y vont pas toujours de patte-morte :
En se voyant rogner un ongle de la sorte,
Le roi des animaux pousse un rugissement:
« — Ce n'est pas en user d'une façon loyale, »
Dit-il, « soyez marqué de ma griffe royale!
» Désarmer le lion!... » De son ongle sanglant
Il met un cachet rouge au front de l'insolent;
Le tigre hurle et fuit jusqu'au fond de ses jongles.

Les lions n'aiment pas qu'on leur rogne les ongles.

# LES DEUX FEUILLES.

FABLE

Présentée au Concours;

Par Mme RABOT DES PARTES, à Marseille.

Si tu veux être heureux, cache ta vie.
EPICURE.

Un beau soleil d'été dorait encor les bois,
L'oiseau faisait toujours vibrer sa douce voix,
Quand d'un superbe chêne à la cime hardie
Vint à se détacher une feuille jaunie.
Et, triste, en la voyant tomber sitôt flétrie,
Une feuille en l'éclat de toute sa fraîcheur
Lui dit : Pourquoi déjà disparaître, ma sœur?
L'hiver d'un doigt glacé ne nous a point touchées,
Et sa bise mortelle à la vie arrachées !
Puisqu'un même rayon nous fit un jour verdir,
Le même jour aussi nous devrions mourir !

Hélas ! lui répondit cette feuille fanée,
Différente, ma sœur, fut notre destinée.
Tu vécus humble et loin des rayons trop ardents,
A l'abri de l'orage et du souffle des vents ;

Lorsque du chêne altier moi j'occupais le faîte.
J'ai connu les jours de tempête,
J'ai connu les brûlants soleils
Avec leurs ardeurs enivrantes,
Et, si des brises languissantes
Ont parfois bercé mes sommeils,
J'ai plus souvent senti l'amoureuse caresse
Des airs, qui me jetait dans une folle ivresse,
Et j'ai, durant les nuits, vu les planètes d'or
De leurs plus doux regards me contempler encor...
Dans le délire ainsi j'ai consumé ma vie.
Et maintenant, pâle et flétrie,
Il me faut déjà dire adieu,
Sans avoir fourni ma carrière,
Au brillant soleil qui m'éclaire,
A toi, sœur tendre et chère,
A toi qui vois encor sourire le ciel bleu!

Puis le vent l'emporta morte et décolorée...
Et la foule qui passe, errant dans les sentiers,
D'un œil indifférent l'aperçoit à ses pieds,
A tous ces vents livrée.
Mais que vienne en ces lieux un poëte rêveur,
En la voyant sitôt au gai soleil ravie,
Peut-être il se dira que, de même, la vie
S'effeuille vite au sein d'une trop folle ardeur,
Et qu'un peu d'ombre garde à l'âme sa fraîcheur.

# UN MOBILE DE 1870.

## HYMNE A LA VIERGE

Présenté au Concours;

Par M. Gabriel CHAPELON-GRASSET,
de Toulouse.

*Sancta Maria, ora pro nobis.*

Ses yeux étaient remplis de larmes,
Et je lui disais à genoux :
Ma mère, oh ! calmez vos alarmes,
Le ciel aura pitié de nous !
Je crois voir encor mon vieux père
Me bénir, et sa voix austère
Me dire en tremblant : souviens-toi
Q'un vrai Français méprise et brave
La mort dans les combats ; — sois brave !
Sainte Vierge protégez-moi.

Depuis nous courons la campagne
Groupés en nombreux bataillons,
Et de la plaine à la montagne
Sans repos toujours nous allons ;

Soleil tropical, pluie ou neige,
Vent d'Afrique ou vent de Norwége,
D'un ciel inclément c'est la loi ;
Et puis, — la faim et l'insomnie,
Incessante et dure agonie ;
Sainte Vierge protégez-moi !

Sous le fardeau qui nous accable,
Il faut marcher, le jour, la nuit ; ...
Parfois l'ouragan implacable
Mugit sinistre et nous poursuit,
Je suis las, meurtri, mes pieds saignent,
De poignantes douleurs étreignent
Mon corps engourdi par le froid ;
Toujours, toujours la neige tombe,
Mon pas s'alourdit, — je succombe !
Sainte Vierge protégez-moi.

Naïf enfant de la vallée,
Amant des fleurs et des beaux jours,
On m'a jeté dans la mêlée,
En me disant : frappe toujours ;
Et, calme à travers la mitraille,
Je m'avance au champ de bataille,
L'âme triste, mais sans effroi ;
Le plomb, le fer, tout nous décime ;
Grand Dieu ! quel est donc notre crime !!
Sainte Vierge protégez-moi.

En avant ;— le clairon résonne
Et sonne la charge ; — à l'assaut ;—
Qu'importe le bronze qui tonne?
Au vent s'agite le drapeau ;
Alors, vers la gueule enflammée
Des canons couverts de fumée,
Nous nous lançons tous à la fois;
Des obus éclate la foudre ;
Je me redresse noir de poudre.
Sainte Vierge protégez-moi !

O Sainte Vierge, mon doux guide,
Soyez, soyez à tout instant
Ma bonne étoile, mon égide,
Soutenez mon pas chancelant.
Hélas ! la force m'abandonne ;...
Exaucez-moi, — douce Madone,
O bonne Vierge en qui j'ai foi ;
Que je revoie encor mon père,
Le toit où je suis né, — ma mère !...
Sainte Vierge protégez-moi !

Que je puisse eucor dans la plaine,
Au soleil couchant, entrevoir
Le bouvier paisible, qui mène
Ses bœufs lassés à l'abreuvoir;

Que je remplisse encor mes granges,
Que je puisse encore, aux vendanges,
Presser le pampre sous mon doigt;
Et que je voie, à la veillée,
Toute la famille assemblée.
Sainte Vierge protégez-moi!

# LA STATUETTE.

## HYMNE A MARIE

Présenté au Concours;

Par M. Jules LEFEBVRE, artiste peintre,
à Roye (Somme).

*Ave Maria.*

Au flanc d'un chêne séculaire
Dont le temps a rongé le cœur,
Je vois ton image, ô ma Mère,
— Bois fragile, du temps vainqueur! —

Une main pieuse, inconnue,
De cet arbre a fait un abri
Pour ta belle tête ingénue,
Qui plus d'une fois m'a souri...

Que j'aimais, fuyant de la ville
Le tourbillon plein de fracas,
Vers la forêt vaste et tranquille,
Au printemps, à porter mes pas!

Que j'aimais, dans une clairière
Où la pervenche s'étalait,
A dire une douce prière
Pendant que ton cœur me parlait !

Rien ne troublait ma sainte extase...
Quand vers toi je levais les yeux,
Tu me donnais, ô divin vase,
Un miel toujours délicieux !

J'aimais à rafraîchir la mousse
De ton asile abandonné,
A ceindre d'une jeune pousse
Ton front, de roses couronné.

Que j'étais bien près de ton voile,
Doux symbole de la pudeur !
De tes rayons, puissante étoile !
De ton parfum, céleste fleur !

Que de fois Dieu me vit dans l'ombre
Regagner mon modeste toit,
Après avoir, dans le bois sombre,
Oublié l'heure devant toi !...

Que de fois ma mère, inquiète,
Me chercha loin du tronc noueux
Où mon jeune front de poëte
Chantait l'or pur de tes cheveux !...

Sainte Madone ! douce image !
Tu règnes dans mon souvenir,
Et, comme aux jours de mon jeune âge,
Ta main s'étend pour me bénir !...

Parfois, au sein d'un pieux rêve,
Le vieux chêne de la forêt,
Protégé de la nouvelle Eve,
Tout resplendissant, m'apparaît !...

Des oiseaux chanteurs et des anges
Entourent ton front gracieux,
Et ma voix se mêle aux louanges
D'un orphéon digne des cieux !...

L'arbre se transforme en nuage...
Au sein de l'azur, tu grandis...
Et je vois ton humble visage
Dans la splendeur du paradis !...

Je vois à tes pieds la prière
Te suppliant pour les pécheurs ;
J'entends ta voix, ô bonne mère,
Qui d'un mot calme nos douleurs...

Mais un son frappe mon oreille :
C'est le doux salut matinal
Que l'airain, dès que l'on s'éveille,
Adresse à ton sein virginal.

Adieu beau songe ! nuit sublime !
Chaste concert ! divins rayons !
Adieu blanche fleur de Solyme !
Adieu chères illusions !...

Hélas ! le tourbillon du monde
Loin de toi pousse ton enfant...
Je regrette, ô vierge féconde,
L'arbre que ton sceptre défend !

Je gémis au sein de la foule
Qui hait la neige de ta fleur,
Brise ton image, et la foule
En blasphèmant avec fureur !...

Etourdi du fracas des fêtes
Où s'enivre l'impiété,
Du bruit lugubre des tempêtes
Qui troublent la société,

Parfois, dans un temple modeste,
Je me recueille, et, le regard
Tourné vers la voûte céleste,
J'exhale des vœux à l'écart :

Rendez-moi, mon Dieu, le silence
Si propice à mes chants pieux !
Le temps où mon humble innocence
Saluait la reine des cieux !

O Vierge, guide tutélaire,
Rends-moi les soleils envolés !
Ton image, où pendait le lierre,
Et l'ombre des soirs étoilés !...

Heureux temps, où ma jeune lyre
Ne chantait que ton front, si pur !
Ton calme divin, ton sourire,
Les plis de ton manteau d'azur !

Où, seul, retenant mon haleine,
Je murmurais : — A toi! toujours ! —
Où, sous le dôme du vieux chêne,
A tes pieds s'écoulaient mes jours !...

# SUR LA MER.

PIÈCE

Qui a obtenu un Œillet;

Par M. l'Abbé Maximilien NICOL, à Sainte-Anne-d'Auray.

*Mirabilis in altis Dominus.*

## I.

Elle était devant moi, frémissante et superbe;
Le flot se tordait à mes pieds,
Brisant dans sa fureur l'algue comme un brin d'herbe,
Bondissant aux cieux effrayés.
Qu'elle était belle alors dans sa majesté sombre
Vivante image du chaos,
Quand les pâles clartés qui s'allumaient dans l'ombre
Passaient sur la crête des flots!
La vague se dressant, géante, dans la brume,
Se repliait comme un serpent;
Et, pleine de sanglots, répandait son écume
Sur le rivage frémissant.

Ecoutez : du fond des abîmes
Monte un bruit sourd et solennel :
Les flots le portent sur leurs cimes,
La rafale le porte au ciel.
L'océan s'agite avec rage :
Ce sont des rires, des sanglots,
Voix de l'abîme et de l'orage,
Soupirs du vent, rumeurs des flots.
Je crois voir passer sur les ondes
L'éclair des vengeances de Dieu...
Seul, au bruit des vagues profondes
Se mêle le cri du courlieu.

## II.

Pourtant, sur les flots noirs où l'emportent ses ailes,
Une frêle barque luttait;
A ses flancs déchirés par les lames cruelles
Un lambeau de voile pendait;
Et, quand le vent du ciel déchirant le nuage
Balayait l'immense océan,
On voyait près du mât incliné par l'orage
Un vieillard avec un enfant.
Puis la vague en fureur se dressant dans la brume
Se repliait comme un serpent;
Et, pleine de sanglots, répandait son écume
Sur le rivage frémissant.

Alors, sur l'abîme qui gronde,
— Tous deux priant avec ferveur, —
Les cheveux blancs, la tête blonde
Se courbaient devant le Seigneur.
En vain la vague mugissante,
Roulant son écume à leurs pieds,
Faisait bondir dans la tourmente
La nacelle et les bateliers;
Quand une fureur invincible
Soulevait le flot menaçant,
Ils disaient : « La mer est terrible :
Celui qui l'a faite est plus grand... »

## III.

Dieu sans doute entendit au milieu de l'orage
Le jeune enfant, le vieux pêcheur.
Lui seul aux cœurs tremblants peut donner du courage,
Et dompter la vague en fureur.
Déjà l'Océan sombre apaisait sa colère,
Le flot reculait en grondant;
Et le vent se calmait, vaincu par la prière
Du vieux pêcheur et de l'enfant.
Enfin la brume fuit comme un sombre fantôme,
Le vent se tait, le flot s'endort;
Et la brise des mers répand un doux arôme
Sur le rivage humide encor.

A MADAME BERTHE DE RAYSSAC.

# LE SONNET.

SONNET

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. Louis SATRE, de Saint-Chamond (Loire).

Dans un brillant sonnet je vois
un Meissonnier.

Le Sonnet, court poëme ou drame en miniature,
En ses légers contours est un petit tableau :
Le cadre est bien restreint, c'est vrai, mais qui mesure
A l'ampleur du châssis le talent du pinceau?

La toile n'y fait rien, jugeons par la peinture :
Qu'importe la grandeur quand on a le joyau !
Ne comptons pas les vers, voyons la ciselure;
Un coin suffit à l'Art pour y poser un sceau !

J'en sais qui, sans gêner leur plume ou leur palette,
Transformant en chef-d'œuvre une simple bluette,
Logent tout le printemps dans un pli de gazon,

Dans l'angle d'un rocher toute la mer profonde,
Tout l'infini des cieux dans un bout d'horizon,
Et dans l'étroit Sonnet font tenir tout un monde.

# MES DIAMANTS.

SONNETS

Présentés au Concours;

Par M. Sabin ARESSY.

Mes bijoux, ce sont mes enfants!

## I.

Encor baigné de pleurs, son œil avec ivresse
Plonge dans le berceau doucement entr'ouvert!
Quand déjà de ta bouche un souffle la caresse,
Nouveau-né, songe-t-elle à ce qu'elle a souffert?

A toi seul désormais prodiguer sa tendresse,
A ta lèvre toujours tenir son sein offert,
Vaincre en ses longues nuits le sommeil qui l'oppresse,
Oublier tout un monde à sa jeunesse ouvert:

Et malgré tant d'amour, la pensée inquiète,
Rêver qu'un jour ton âme à son appel muette,
D'innocence et d'espoir vide, peut se flétrir:

Enfant, tel est son lot!... la part la plus amère
N'est-elle pas pour elle ? Et pourtant quelle mère
Au prix de ton bonheur voudrait ne pas souffrir ?

## II.

Comme brillent au ciel les saints, perles de Dieu,
Comme le soleil d'or au front du jour rayonne,
Comme en la nuit l'étoile, et Dieu même en tout lieu,
Toute chose, ici-bas, d'un reflet se couronne.

Neige au sommet des monts, brume sur le flot bleu,
Nacre au fond de l'abîme où la vague bouillonne,
Blanches fleurs au printemps, fruits vermeils à l'automne,
Pleurs de rosée à l'aube, au soir nuée en feu, —

Tout resplendit !... l'amour illumine la vie,
La beauté — la jeunesse; et, de l'âme ravie,
Génie, esprit, savoir, sont les divins bijoux.

Tels, la proupre des rois, les joyaux d'une reine...
— Et moi, comme autrefois la matrone romaine,
Mes plus beaux diamants, ô mes enfants, c'est vous!

## III.

Eh ! bien, quand la patrie, après ses sombres peines,
Sur son lit de douleur se redressant soudain ;
Frémissante au réveil, sentira dans ses veines
Renaître avec son sang l'espoir du lendemain ;

Quand, pour les saints combats ressuscitant nos haines,
Les soldats à sa voix surgiront de son sein,
Plus nombreux que l'épi dans les fécondes plaines,
Pour livrer la bataille au vainqueur souverain ;

A l'égal des périls mon âme sera forte.
Alors, ces diamants que sur mon cœur je porte,
Que — mère — je gardais avec un soin jaloux,

Ces joyaux — mes enfants, objet de tant d'alarmes, —
Pour racheter ton sol et l'honneur de tes armes,
O France, avec bonheur je les donnerai tous !

# A VENISE.

PIÈCE

Présentée au Concours;

Par un auteur anonyme.

*Nunc et semper.*

Sur les flots bleus de la mer de Venise,
Dans la gondole au vol silencieux,
J'aime à voguer quand la nuit indécise
N'a pas encor des étoiles aux cieux.

La vague luit, mollement balancée
Dans les lueurs mourantes du couchant,
Et fait errer ma mobile pensée
De l'eau tremblante au ciel vague et changeant.

Comme au désert le fragile mirage,
Venise au loin dans la brume s'enfuit;
L'ombre grandit, emportant vers la plage,
Les oiseaux blancs égarés dans la nuit.

L'onde gémit sous l'effort de la rame,
Le vent du soir fait palpiter les flots;
Et l'on entend s'exhaler de la lame
Comme des voix et de faibles sanglots.

Mais lentement l'astre des nuits se lève,
Et, sans quitter encor son lit amer,
Laisse glisser jusqu'à la sombre grève,
Un long regard endormi sur la mer.

Et puis, le flot ne frémit plus qu'à peine,
Le gondolier chante un air triste et doux,
L'air assoupi suspend sa fraîche haleine,
Et moi sans fin je peux rêver de vous!

## ÉLOGE DE LAMARTINE.

# DISCOURS

Qui a obtenu une Violette;

Par M. JULES DAVID, de Langrune (Calvados).

(FRAGMENTS.)

> Les peuples sont comme les hommes, ils vivent du temps, ils changent comme lui. *Mémoires politiques.*
>
> LAMARTINE.

Il y a deux phases dans la vie littéraire de Lamartine, sa jeunesse et son âge mur. Laquelle est préférable ? Pour la postérité il ne peut y avoir de doute, c'est la première; pour ses contemporains, le plus grand nombre doit admirer l'orateur si noble, le prosateur si fécond, et hésiter au moins entre ces deux mérites, la poésie et l'éloquence. Mais la poésie est comme une langue à part ; quelques-uns la comprennent à peine, d'autres la dédaignent parcequ'ils ne la parlent pas. L'éloquence, au contraire, cette couronne des temps modernes, cette qualité des forts et des utiles, est à la portée de tous. La célébrité immédiate appartient à cette dernière, la gloire durable est l'auréole de l'autre. Avoir réuni ces dons si

différents, avoir été un grand orateur et rester un grand poëte, tel est le lot magnifique accordé à Lamartine. Aussi avons-nous voulu l'établir tout d'abord pour avoir plus de liberté dans nos jugements ultérieurs. Qu'importent, en effet, la malveillance des envieux, la rancune des partis, la sévérité de ces consciences qui en ont si peu pour elles-mêmes? Lamartine dépouillera pour la postérité tout caractère politique et critiquable, et il demeurera dans les âges futurs un des grands poëtes de son époque. Les variations de l'écrivain, les impatiences du député, les hésitations de l'homme d'état, tout sera oublié au profit de la gloire sereine du poëte couronné. Est-ce qu'on se souvient de la mendicité d'Homère, de la couardise d'Horace, de la violence du Dante, du radicalisme de Milton?

Lamartine a eu toutes les qualités et tous les défauts de son siècle. Il en est une des figures les plus grandes et les plus ressemblantes. Comme son siècle, Lamartine, dans sa jeunesse, s'est, confié aux idées religieuses; comme son siècle, il a éprouvé tous les grands enthousiasmes, pour la gloire, pour les institutions généreuses, pour les régénérations pacifiques; comme son siècle, altéré de progrès, il a cherché le mieux dans le changement, et il a confondu la durée de la vie sociale avec la durée de la vie humaine, se hâtant de renouveler, d'instituer, de bâtir; comme son siècle, enfin, il a été versatile et impatient, mais en même temps bienveillant et prodigue. Pourquoi lui reprocherait-on un caractère multiple, conséquence forcée de sa nature exceptionnelle? Le poëte, pour

exprimer l'homme tout entier, pour refléter une époque, pour instruire une génération, n'est-il pas excusable d'accepter ses tendances et d'épouser ses opinions? La rigueur de la ligne droite, l'inflexibilité de la logique ne conviennent qu'au philosophe. Le poëte a plus de liberté, et partant plus d'occasions d'errer, de s'écarter de sa voie première. On l'excuse, on lui pardonne, et si, comme celui dont nous parlons, à la hauteur des idées il a toujours joint la noblesse de l'esprit, à la délicatesse de l'âme la générosité du cœur, à l'amour de l'humanité l'adoration de Dieu, il brille malgré ses défauts comme le soleil malgré ses taches.

Les premières *Méditations*, dès 1820, eurent un retentissement qui résonne encore dans les vallons sacrés de la poésie. Ce livre se divise en deux parties: d'abord les idées, les aspirations, les émotions de l'époque, calmes et apaisées, il est vrai; la vie comprise et acceptée dans un milieu royaliste et religieux; ensuite la mémoire inspiratrice d'Elvire, cette amante idéale, *brune aux longs cheveux*, dont le profil est fuyant, dont les traits sont indistincts, et dont le caractère céleste et vaporeux tient à la fois de l'ange et de l'ombre : poésie éthérée, lumineuse, mais qui a un peu du vague des hauteurs alpestres. Le cadre est vaste, mais le tableau n'est qu'une large fresque, à la couleur harmonieuse, quoique peu éclatante, au dessin sobre quoiqu'un peu froid.

Pourquoi Lamartine n'a-t-il pas mis d'ordre dans cette première publication? tout est mêlé, la vie amoureuse et la vie politique; la religion seule domine les deux. Après cet *Isolement* qui détermine

l'état de son cœur, son âme plus dégagée s'adresse à Byron, et veut en faire un croyant. Mais quelle divinité insensible et sévère lui présente-t-il ! Est-ce une concession à l'esprit satanique de son interlocuteur ? Est-ce une conception erronée de la puissance de Dieu, où sa grandeur fait tort à sa bonté ? Il n'y a de vrai dans cette majestueuse déclamation qu'une foi robuste et chaleureuse, et une touchante réminiscence des dernières heures de sa bien-aimée. Lamartine semble par ces deux premières pièces avoir voulu se peindre tout entier : le regret et le doute se partagent son âme. Il pleure à la fois sa passion brisée, et sa conscience inquiète. Il ne se souvient que pour gémir ; il ne s'interroge que pour adorer. Malgré le parti pris d'éviter tout dessin trop arrêté, toute biographie de ses amours, on les voit commencer à *Baïa*, et s'imprégner de la mémoire de Tibulle et d'Horace. Puis ces amours, timidement voluptueux dans le golfe de Naples, s'idéalisent par Elvire, sur *le Lac* à jamais célèbre où ils flottent dans l'éther autant que sur les eaux, puis encore ils s'exhalent dans un hymne *au Soleil*, où la lumière l'emporte sur la chaleur, symbole des plus pures passions, jusqu'à ce qu'ils viennent mourir plus tard, avec d'autres accents, sur les pieds et les mains du *Crucifix*.

Tel est dans son entier cet épisode amoureux, éolienne harmonie qui se dégage de l'œuvre du poëte, et qui a suffi, comme il le présageait, pour rendre immortel le nom d'Elvire. Mais que fut Elvire pour les contemporains des premières *Méditations?* une ombre ossianique, apparaissant dans un nuage rose ; ce n'est, à vrai dire, qu'un souffle sans parole, un

amour sans accent, une vague héroïne, la sœur aînée de la mélancolie. Elvire est plus que Béatrice, et moins que Laure, elle a plus de corps que l'une et moins de cœur que l'autre. Sans être réelle, elle est possible ; sans être peinte, elle est chastement esquissée. Aussi plut-elle, même par son dessin sans contour; chacun y vit son idéal; il faut si peu de chose pour aimer à vingt ans : une idée, un parfum, une grâce suffisent aux plus exigeants. Le succès fut donc immédiat et immense; et pourtant dans cette partie écrite sans doute à des époques diverses et éloignées, la rime est faible, l'image est flottante, la pensée s'évapore plutôt qu'elle ne se fixe; mais il y a déjà l'orgueil du poëte dans la troisième méditation. Il s'exhale de toute rêverie un sentiment de l'idéal qui grandit le sujet et de beaux vers viennent tout à coup manifester l'inspiration et révéler la source intarissable. Une tristesse douce, des souvenirs voilés, un amour éteint, voilà les sentiments douloureux qui remplissent l'âme du poëte; mais ils troublent son imagination, plutôt qu'il ne lui font saigner le cœur. La mort elle-même a pour lui des charmes, elle n'est pas à ses yeux la destructrice, elle est l'initiatrice, elle révèle l'immortalité, et mène au monde d'au delà du tombeau.

La partie politique des premières *Méditations* s'annonce par une ode sans titre, où le poëte, sous le voile biblique, condamne et flétrit les soulèvements orgueilleux des peuples et les explications matérialistes de la science. Puis, avec une franchise toute consciencieuse, il arbore hardiment le drapeau de la légitimité, et chante l'oriflamme en se réjouissant de

la naissance du duc de Bordeaux. Enfin, s'il parle du *Génie*, c'est à Bonald qu'il envoie ses exhortations et ses éloges. Il loue le législateur religieux, le compare à Moïse, et adopte avec lui ce gouvernement suprême, qui demande à Dieu ses inspirations, et appuie le trône contre l'autel. Vous le voyez, il n'hésite pas, c'est bien un fils de la vieille France, c'est bien le chantre de cette époque de lassitude pour l'esprit de conquêtes et d'horreur pour l'esprit révolutionnaire, qui chercha la liberté dans l'ordre, et l'ordre dans le sentiment religieux. Lamartine avait sincèrement adopté ce système généreux et pur, auquel il ne manquait qu'un peuple soumis et des générations pieuses. Aussi s'efforça-t-il de raviver dans les cœurs la foi et l'espérance, ces deux foyers de l'âme. Par quelles expressions brûlantes, par quels accents nouveaux, par quelle abondance et quel enthousiasme n'appelle-t-il pas, dans la *Prière*, l'inspiration divine! Quelle magnificence dans cette évocation des plus beaux spectacles de la nature, des plus merveilleux tableaux du ciel! Quelle grandeur dans cette adoration générale, où pour lui l'Éternel se manifeste dans toutes ses splendeurs! Et cette autre invocation à *Dieu*, où la pensée s'abîme dans sa contemplation, et où le doute est fustigé avec la verge d'Aaron. C'est d'un lyrisme tout biblique. Aussi le poëte qui a emprunté aux livres saints ses croyances et leur majesté, se prosterne-t-il, en finissant, devant l'éternelle beauté de leurs cantiques.

Nulle part Lamartine ne s'est élevé plus haut; nulle part sa poésie n'a mieux répondu à sa pensée; nulle part son expression n'a été plus riche, sa langue

plus limpide, sa voix plus sonore! Même quand il a ajouté à sa lyre des cordes nouvelles; même quand la perfection de son instrument lui a permis de renouveler ses images, de varier ses rhythmes et d'accumuler ses effets, dans le cours impétueux de ses *Préludes* ou dans la poésie torrentielle de ses *Harmonies*, jamais il n'a dépassé cette perfection, cette ampleur, cette noblesse qui resplendissent dans sa *Prière* et dans son hymne à *Dieu!* Plus de ces faiblesses mélodieuses mais monotones, plus de mélancolie indécise, plus de larmes stériles! Si le doute l'envahit dans son *Désespoir*, il y répond victorieusement dans sa *Providence*; il lutte sans cesse et triomphe; il chante, et ses strophes puissantes repoussent les démons de l'esprit, comme un nouvel Orphée entrant dans les enfers modernes. Voilà où il est grand, voilà où il est beau; aussi l'appellerions-nous plutôt, dans cette œuvre de jeunesse et d'avenir, le chantre de la foi que celui de l'amour.

Quand on relit, à cinquante ans de distance, cet admirable volume si harmonieux et si sincère; quand on se reporte à cette époque d'apaisement politique après d'inévitables luttes, d'aspiration religieuse après l'indifférence des uns et les déclamations des autres; quand on évoque le souvenir de ces jeunes gens avides d'idéal, de ces jeunes filles si modestes et si réservées, de ces amours platoniques, de ce parfum de légende et de chevalerie qui s'exhalait des âmes, de ce spiritualisme généreux et élevé qui émanait des esprits, on comprend facilement que les vers qui chantent un pareil poëme n'ont plus d'échos de nos jours et ne peuvent désormais que prendre leur

place définitive et immortelle à la suite de Racine et en avant d'André Chénier. Leur côté touchant n'est plus sensible, leur côté vrai n'est plus évident. Les cœurs qu'ils échauffaient ont cessé de battre, les imaginations qu'ils enflammaient se sont éteintes. L'auteur lui-même, à force de vivre, à changé ; ses opinions ont varié, ses aspirations se sont modifiées. Ce n'est plus un poëte pur, naïf et abstrait, que nous avons à juger, c'est un homme ; un homme avec ses erreurs et ses faux pas, ses ambitions et ses défaillances, ses nombreux combats et ses rares victoires. Chez lui, de plus en plus l'idéal s'isole dans son for intérieur, et s'écarte de ses actes publics. Le type que nous avions rêvé s'efface, le Girondin absorbe le Royaliste, l'orateur succède au poëte, et une prose abondante remplace une versification adorable. Mais arrêtons des regrets anticipés, nous avons encore quinze ans d'inspirations délicieuses.

Nous ne reconnaissons pas l'accent pur et sonore des *Méditations* dans le poëme sur la *Mort de Socrate* : ici, chose étonnante, l'harmonie est sourde et voilée, l'expression sans éclat, les sentiments sans chaleur. La scène est mollement dessinée ; on ne voit que dans un lointain obscur la mer et le vaisseau à la poupe dorée, signal du trépas ; la prison n'a point de solennité, le lit funéraire n'a point de grandeur. Les amis du philosophe sont accablés d'un chagrin silencieux qui ne les caractérise que vaguement ; leur douleur est lourde, et leur attention banale. Il n'y a encore rien de païen dans l'âme de Lamartine ; il ne comprend des Grecs ni la pensée diaphane, ni la parole prodigue, ni l'Olympe radieux, ni la société

au grand jour, ni cette existence en commun où les entretiens des sages formaient l'opinion générale, où une philosophie sympathique se développait par les idées de chacun, et devenait l'œuvre de tous et non la gloire d'un seul. Il n'a jamais fréquenté les jardins d'Académus, où les uns dissertaient à travers les fleurs, où les autres discutaient sous les platanes et les oliviers, où causaient Socrate et Cébès, où rêvaient Platon et Phédon.

Cette raillerie douce du maître, si naïve, si naturelle, si simple, il la remplace par une pompe conventionnelle; cette ironie victorieuse, et qui porte à toujours le nom de Socratique, il semble la dédaigner en ne l'employant jamais; cette morale sans prétention, sinon sans esprit, il lui prête un apparat qui est presque un contre-sens; cette bonhomie familière, qui s'élève sans s'enorgueillir, il l'entoure d'une magnificence d'emprunt et d'une dignité compassée. Nous savons bien qu'une mort prochaine doit rendre l'entretien plus grave et le maintien plus sévère; mais pour une pareille tâche nous croyons que Lamartine eût dû demander aux dialogues de Fénelon quelque peu de leur simplicité, et à la fable de Philémon et Baucis quelque chose de sa noblesse.

Quand on jette un coup d'œil général sur les œuvres de l'esprit humain, on reconnaît qu'il y en a de deux sortes : celles où l'imagination abonde, et celles où la raison s'affirme. Ces dernières sont exigeantes et dédaigneuses. Comme la foi, la raison est absolue, et ne pardonne aucun écart. Résultat de la critique sur la pensée, la raison condamne et repousse ces œuvres exagérées des civilisations primitives, où

l'imagination domine sans limites et gouverne sans mesure. Soumise aux lois qu'elle a créées, la raison en transmet l'intégrité et en commande l'obéissance. On peut excuser les extravagances de Valmiki, l'auteur présumé du *Ramayana* indien, on n'applaudit que le bon sens d'Homère. On peut supporter un instant les images furibondes et les métaphores entassées des Arabes, on ne goûte toujours et on ne veut imiter que le beau désordre et l'art pur et sensé du lyrisme grec. Telle fut la règle de notre XVII^e siècle, telle fut sa gloire. Le XVIII^e le suivit sans l'atteindre, déborda en philosophie dans les domaines de l'impossible et du hasardeux, mais se maintint en poésie dans les routes ouvertes par ses prédécesseurs. Il appartenait au XIX^e de se croire une autre mission, et de tenter une autre poétique. Tout l'y conviait, la régénération des esprits, la réforme de lois, l'ivresse du progrès, les prestiges de la victoire. Sous la révolution, les esprits déliraient et la poésie montait sur l'échafaud. Sous le premier Empire, la poudre seule parlait, et les poëtes ne concevaient pas de rêves qui approchassent de la réalité. Plus tard, lorsqu'éclatèrent des désastres aussi formidables que les conquêtes avaient été miraculeuses; lorsqu'un gouvernement pacifique ne rétablissait l'ordre qu'en invoquant à la fois les lois divines et humaines; lorsque tant de contrastes s'offraient de toutes parts; l'imagination stupéfaite douta de la raison, et, sans rompre avec elle, réclama une plus large part dans les conceptions de la pensée et dans les œuvres de l'art. C'est alors que parut Byron, génie maladif qui venait s'imposer à une société convalescente. Les uns furent entraînés,

les autres resistèrent, tous furent émus. Lamartine en reçut d'abord comme une commotion électrique.

Il y a dans Byron une vie exubérante mais âcre, une révolte des sens contre l'idéal, de l'esprit contre Dieu, quelque chose de sauvage mais de puissant qui, tout en révoltant les âmes, les ont pénétrées et transformées. Toute conscience exaltée a frissonné en face de *Lara ;* tout cœur poétique a bondi sur cette vague du large, qui emporte le *Corsaire* dans ses évolutions infinies ; toute âme religieuse s'est indignée des blasphêmes de *Manfred* et des ironies de *Don Juan*. Mystérieux, fatals, incrédules, tels sont les héros de Byron. Pour lui, il est lugubre par nature, misanthrope par instinct, sceptique par tendance. Tout est désolé dans ses paysages, c'est la nuit, l'abîme, la tempête; tout est cruel dans ses types, le corps y souffre, le cœur y saigne, la bouche y blasphême; tout est maudit dans ses créations, le désespoir y éclate, la mort y plane, le supplice s'y prépare; ses tableaux sont des massacres, ses dénouements sont des agonies. Quant à ses joies, elles sont effrénées et rapides, ses plaisirs violents et coupables. Chaque page de ses œuvres a un caractère de malédiction : la vertu torturée sur la terre, le vice puni par le néant. *Mortel, Ange, ou Démon*, dit Lamartine; mais Byron a très-peu du premier, rien du second, et beaucoup du dernier.

Et pourtant, si l'on se reporte à l'époque de son apparition, on comprend son ascendant. Voltaire avait été destructeur en religion, réformateur en politique, tout en demeurant conservateur en littérature. Byron fut révolutionnaire en poésie, aussi bien qu'en

religion et en politique. Mais il y avait alors tant de trouble dans les esprits, tant d'indécision dans les cœurs, l'auteur anglais avait d'ailleurs tant d'esprit, tant de verve, tant de puissance lyrique qu'on fut surpris, entraîné, fasciné, et que les plus belles intelligences y souillèrent leur pureté. Ainsi de Lamartine, qui se réveilla de ses extases célestes pour regarder dans cet enfer, et qui perdit dès lors les charmes de l'innocence, comme Eve après le péché. C'était pour lui le premier pas dans les voies du doute et du désordre de l'âme : il résista, il combattit, il triompha par instant comme dans les *Harmonies*, il s'en écarta le plus possible comme dans *Jocelyn*, mais il revint malgré lui dans la *Chute d'un ange*. Il y eut cette influence néfaste, un poison subtil qui à la longue s'infiltra dans son cœur sans le corrompre, mais non sans le troubler. Nous en constaterons les effets dans chacune de ses œuvres.

Dès les secondes *Méditations*, le poëte, sans s'élever plus haut que dans les premières, s'empare d'un plus vaste horizon. Ses ailes ont pris plus d'envergure, si son vol est plus désordonné. Il essaie tous les genres, l'ode et l'élégie, l'épopée et le drame. Il ne devait pas réussir dans le drame malgré ses efforts successifs, et peut-être cette défaillance poétique indique-t-elle ce qui manquera toujours à Lamartine : la passion, la connaissance approfondie du cœur humain dans ses détours comme dans ses vices, dans ses excès comme dans ses violences. Il répugne à descendre dans les bas fonds de l'humanité; et cependant de temps à autre, il plonge un regard effaré dans l'abîme béant, et en perçoit

plutôt l'horreur que la profondeur.. Mais s'il y rencontre un génie puissant qui s'y soit engagé tout entier comme Byron, en l'y suivant il se perd pour quelque temps, et sa sérénité s'éclipse. Voyez la mélancolie désolante de son ode sur le *Passé*, *cette espérance qui l'abandonne* au midi de ses jours, ces souvenirs de volupté qui obscurcissent la mémoire d'Elvire, cette *scène vide du passé*, cette jeunesse épuisée, ce *sourire qui perd sa grâce*; cette évocation d'une vieillesse hâtive, et surtout cette étrange idée ainsi rendue :

Mais ces sens qui s'appesantissent
Et du temps subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur qui se ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi!

Hélas! le poëte n'eut-il pas alors comme un pressentiment de cette vie d'agitations et de dangers qui l'attendait au-delà de sa quarantième année, de cette force fatale qui devait tour à tour l'emporter vers des courants perfides et le ballotter dans ces tempêtes? Est-ce la faiblesse de sa nature, ou l'ambition de son esprit qui l'entraînent ainsi? Toujours est-il qu'à ces tristes époques le siècle était affolé, et que son représentant ne le suivit que pour le ramener à la raison.

Quelque dût être, du reste, son avenir aussi imprévu que mobile, le poëte qui, en charmant ses contemporains, avait désarmé la critique lors de sa première publication, la réveilla dans la seconde. On y reconnut des défauts, on y constata des répétitions. Lamartine ne s'y renouvelait pas, il s'y coutinuait, parfois avec élévation comme dans les *Etoiles*, parfois

avec puissance comme dans les *Préludes*, parfois avec ivresse comme dans son *Chant d'amour*, parfois avec grâce comme dans ses *Adieux à la mer*, parfois avec verve comme dans son *Poëte mourant*. Dans ces pièces largement conçues, tout s'harmonise : beau rhythme, hautes pensées, grandes images, tristesses fières et nobles, jet puissant d'une inspiration pure et hardie. Malheureusement, à côté de ces poésies qui faisaient vibrer toutes les cordes de l'âme, se trouvaient des morceaux d'une infériorité tellement évidente que leur style et leurs sujets semblaient les classer parmi les poésies écartées des premières *Méditations* : *Ischia*, cette indolente rêverie, où un panthéisme sentimental remplace la saine croyance du *Crucifix*; *Sapho*, cette élégie antique, dont la prolixité, toute harmonieuse qu'elle soit, a si peu le caractère grec; la *Sagesse*, cantique fervent, mais sans originalité; la *Branche d'amandier*, lieu commun d'une philosophie épicurienne, et que n'ont pas assez rajeuni l'harmonie et l'expression; enfin ces trois pâles *Elégies*, qui se suivent sans se faire valoir, et où le doux nom d'Elvire semble perdre son prestige et n'être plus qu'un soupir sans écho. Ici la rime est faible, la pensée languissante, le rhythme vague, et à travers l'alexandrin solennel le petit vers apparaît et fait tache, comme un vide dans une trame négligée. La *Solitude*, au contraire, semble la transition naturelle des rêves de la volupté aux aspirations les plus élevées de l'âme : en montant vers les sommets l'homme agrandit ses horizons, et si la terre lui semble petite dans sa variété limitée, le ciel lui apparaît immense dans son insondable mono-

tonie. Les monts et les étoiles ont bien inspiré Lamartine.

Ce mélange de beautés, de faiblesses, inhérent à toute œuvre des hommes, fut reçu avec inquiétude par les uns, et avec joie par les autres. Les puristes, les sévères, tout en laissant au poëte sa première couronne, lui en contestèrent une seconde. Les enthousiastes, les indulgents ne regardèrent que les splendeurs du style, que la noblesse des pensées, que la pureté des sentiments, et détournèrent les yeux de quelques défaillances sans scandale et de quelques faiblesses sans incorrections. Ces derniers avaient deviné Lamartine, ils le comprenaient, ils l'aimaient, ils partagaient ses croyances et comptaient sur son avenir. Ces derniers avaient raison. Ce second volume, en effet, s'il ne satisfait pas autant le cœur et l'esprit de tous, annonçait un plus grand poëte que le premier. *L'Ange* promettait une épopée, *l'Ombre de Samuel* présageait quelque noble imitation d'Athalie; les *Stances au Créateur* et *l'Esprit de Dieu* assuraient aux *Harmonies* futures ce grand souffle biblique qui les anime et les échauffe. La *Chute du Rhin* est un tableau qui affirme déjà le brillant paysagiste de *Jocelyn*; *Bonaparte* est une page sévère qui révèle l'historien futur; enfin une *Nuit à Rome* ne contient-elle pas en germe le grand orateur de la liberté?

Dans notre énumération impartiale des secondes *Méditations*, nous avons laissé de côté une pièce capitale. Cette pièce intitulée *Réflexion* nous semble résumer les sentiments divers de ce nouveau volume, bien mieux que ces perpétuels *Adieux à la*

*Poésie*, que tout poëte croit devoir adresser à la muse, quand il l'abandonne pour quelques jours. *Réflexion* contient deux types que Lamartine dans sa jeunesse rencontrait constamment autour de lui : l'incrédule et le croyant, le panthéiste et le chrétien. Il les peint l'un et l'autre avec autant de franchise que d'éclat, de noblesse que de verve; mais sans injurier le premier, sans le maudire, Lamartine ne sait pas maudire, il donne au second toute supériorité de sentiment et de raison. Pourtant il doute encore, il scrute avec douleur l'éternelle énigme, il hésite dans son affirmation, mais il aspire vers la lumière qu'il rencontrera dans les *Harmonies*. Les *Harmonies*, en effet, voilà son œuvre progressive et supérieure, et malgré un succès douteux, entravé par une révolution, celle de 1830, et compromis dans une anarchie littéraire, celle du romantisme, cette poésie lumineuse n'en projette pas moins ses rayons sur l'inspiration générale de son auteur. Il faudra bien des événements et bien des jours pour en amoindrir l'influence. C'est qu'alors l'auteur s'était nourri du suc des forts et de la manne poétique par excellence : les chants de la Bible. Aussi son nouvel ouvrage en reproduit-il la saveur saine et substantielle. L'ampleur de la pensée, la lucidité de la forme, cette clarté crystalline qui rend toute idée diaphane, premières qualités des poésies de Lamartine, se complétent, dans les *Harmonies*, par le mouvement dans la strophe, la nouveauté des images, la précision de la métaphore, qui donnent à l'ode son vrai caractère, son entraînement, sa puissance. Plus rien d'indécis, de trouble, de fade, de lâché; plus de

cette harmonie banalë qui fait parfois de l'épithète une oisive superfluité, qui ne sert qu'à arrondir le vers au détriment de sa concision ; plus de hasard de mesure, où l'on accepte le premier rhythme venu, où l'on ne s'inquiète pas de faire concorder la forme avec la pensée. Hardiesse, vigueur, propriété de l'expression, inspiration constante, unité de sentiment, variété de sujets, toutes ces perfections si rares se rencontrent dans plusieurs des hymnes de cette nouvelle œuvre.

Lamartine s'est-il interrogé avant de coordonner en un ouvrage ces dernières aspirations de son âme religieuse, ces dernières émotions de son cœur attristé, qu'il a appelées des *Harmonies?* Assurément oui. Ce n'est plus désormais un esprit hésitant qui s'adresse à nous, c'est un esprit convaincu. Il a réagi à sa manière contre son siècle. Il l'a trouvé imbu de sentiments si divers, si contradictoires, qu'il a voulu prendre parti dans cette mêlée, qu'il a voulu dans cette confusion chercher des âmes sœurs de la sienne, et qu'il leur a proposé ses vers comme chants de ralliement, d'espérance et de consolation. Byron et ses malédictions sociales et religieuses n'ont plus d'action sur lui; Madame de Staël et son libéralisme généreux et poétique ne suffisent plus à son idéal; Ossian et ses vers vaporeux ne sont plus l'une des sources de ses images et l'un des modèles de son style. En vain a-t-il pressenti les vœux et les tendances de ses frères en poésie, Victor Hugo et Casimir Delavigne. Il n'a rien trouvé chez eux qui pût satisfaire ses sentiments, résoudre ses problèmes, calmer ses tristesses, et fixer ses destinées. Dès lors il a

rompu avec le monde, ou plutôt il s'est ménagé dans son cœur une retraite pour le fuir. Il reste en apparence attaché à ses devoirs de société, il vit au milieu de ceux dont son éducation religieuse et monarchique l'a naturellement rapproché, il accepte des fonctions publiques et devient chargé d'affaires de France à Florence; mais de cette Italie qui l'a vu deux fois déjà demander à ses brises des mélodies pour ses vers, à ses myrtes et à ses pins-parasols des ombrages pour ses rêveries, à ses orangers des fleurs pour ses amours, il ne réclame plus que des souvenirs austères et cette foi persistante qu'aucune ironie n'a pu détruire. Ce n'est plus Pétrarque qu'il suit aujourd'hui, c'est Dante; mais le Dante apaisé, le Dante du Paradis.....

.....

Désormais le poëte lyrique à clos son œuvre, car les *Recueillements* ne sont que des pièces attardées procédant des *Méditations* ou des *Harmonies*.

Il ne reste plus à Lamartine que l'épopée domestique ou primitive, *Jocelyn* et la *Chute d'un ange*, pour occuper encore son génie, répandre sa poésie et enrichir notre langue de ces beaux vers qui l'honorent, l'assouplissent, et l'étendent à la fois. Seulement plus de strophes, plus de stances, plus de couplets dithyrambiques, plus de rimes alternées, répétées, redoublées, plus de mélodies chatoyantes comme l'arc-en-ciel, rapides comme l'éclair, calmes comme des lacs, furibondes comme des torrents. L'alexandrin lui suffira, frappant son bruit avec une égalité solennelle, avec une monotonie majestueuse, comme la mer qui déferle ou la foudre qui gronde.

Si une catastrophe, assurément déplorée par tous, nous avait privés de Lamartine après l'apparition des *Harmonies*; ou plutôt s'il s'était tû dans son art, à trente huit ans, comme Rossini dans le sien, il fût resté le premier élégiaque du monde, et il eût conquis une immortalité sans conteste. Il n'avait pas encore mêlé au christianisme une philosophie réfractaire, à la sainte charité la philanthropie moderne, à ses tendances naturellement généreuses d'humanitaires rêveries ; il n'avait pas encore écrit cette introduction des *Recueillements* où il se vulgarise à plaisir, où il n'accorde à la poésie qu'un douzième de ses jours, de ses préoccupations, de ses travaux, de ses pensées. Rien d'inconséquent, rien de contradictoire n'avait encore troublé sa belle âme; son œuvre serait restée une, son inspiration pure, son lac n'aurait pas débordé en lagunes. Mais le siècle évoluait, marchait, et l'entraîna avec lui.....

.....

Est-ce découragement de l'insuccès ou lassitude de la poésie, qui comprima tout à coup la verve du poëte et l'empêcha d'exécuter le large plan qu'il s'était proposé, vaste trame dont la *Chute d'un ange* et *Jocelyn* n'étaient que la première et la dernière maille ? Nous ne saurions l'affirmer, et nous sommes étonné que, parmi les nombreuses confidences que Lamartine nous a faites plus tard, il ne ne nous ait rien dit de cette conception épique ou plutôt cyclique, dont il annonçait, dès 1838, un troisième épisode, les *Pêcheurs*, et dont l'ensemble devait sans doute former dix poëmes. Cette supposition nous est inspirée par un passage du dénouement de la *Chute*

*d'un ange*, où un esprit céleste prédit à *Cédar* qu'il ne remontera au Ciel que quand il aura « renouvelé neuf fois sa vie et son épreuve ». Dans cette hypothèse, Jocelyn ne serait autre que Cédar racheté par le christianisme, et le poëme entier eût pu être alors une étude de la morale humaine ou plutôt l'échelle ascendante de la moralité terrestre.

Quoi qu'il en soit, au moment ou le poëte se fatiguait et n'accordait à la Muse que des instants comptés, l'orateur plein d'enthousiasme et de foi abordait la tribune, et y faisait entendre sa voix limpide et sonore. Sa taille élevée, la pureté de son organe, la noblesse de sa pose, l'ampleur de ses gestes, sa parole vivrante qui partait du cœur, et se répandait avec une abondance, où l'originalité des expressions, la richesse des périodes se relevaient encore par la grandeur des images et l'éclat des épithètes, tout en lui étonnait, saisissait et charmait. Peu accoutumés à ces termes choisis, à cette élégance innée, à cette hauteur dans les vues, nous admirions, sans pouvoir la classer, cette éloquence nouvelle qui empruntait au style académique sa pompe majestueuse, mais sans sa vacuité, et qui berçait notre esprit, tout en touchant notre cœur. D'où venait-elle ? Assurément pas d'un parlement moderne, où l'instinct des affaires et le sens politique avaient pour effet de rétrécir, de jour en jour, la carrière de la Muse en modérant ses élans. La rapportait-il de l'Orient qu'il venait de parcourir ? Peut-être ; car elle en avait la solennité et la magie ; elle semblait avoir demandé des modèles à la Bible plutôt qu'au *Contrat social*; et elle paraissait avoir plus profon-

dément médité les secrets du cœur humain que les institutions des Etats.

Ces artifices de langage qui dissimulent la critique, cette adresse oratoire qui flatte les assemblées, cette habileté vulgaire qui prépare avec soin ses conclusions, épie de l'œil ses adversaires, et consulte du geste ses approbateurs, il les ignore ou les dédaigne. Convaincu lui-même, il provoque la conviction chez les autres ; consciencieux, il compte sur la conscience de tous. Ses premiers discours ressemblait à des sermons : il ne discutait pas, il prêchait.

Pourtant cette éloquence, originale à coup sûr, ne se borna pas à cette mélopée sublime qui caractérise le langage des divins ou des inspirés. Elle s'accentua plus tard ; elle descendit de son trépied, et répandit sur les foules des paroles de sagesse et de modération, sans rien perdre toutefois de sa pureté native et de sa majesté originelle. Ce sont ces transformations progressives qui dénoncent le génie, et dont l'étude est aussi attrayante qu'utile. L'homme supérieur nous doit l'exemple du travail, et pour nous y inviter et pour nous en faire goûter les fruits.

En entrant dans la Chambre, en 1833, Lamartine hésite : il ne sait où se placer, car il ne veut adopter aucun parti, arborer aucun drapeau. Il répudiait la tactique politique comme une mesquinerie, l'opposition systématique comme une aberration de l'esprit. Il repoussait tout système préconçu, et ne pensait juger les lois qu'une à une, les actes selon leur moralité, les hommes avec indulgence,

les faits avec réflexion. Pour lui, son mandat était comme un sacerdoce, et la politique une sorte de religion, ou plutôt une application intelligente et successive des inspirations divines. Sa règle infaillible était sa conscience, et il était prêt à accepter la vérité, la justice, le progrès, d'où qu'ils vinsent. Aussi son isolement lui parut-il logique, et ses premiers discours n'eurent-ils pour objet que des appels à la concorde, des vœux pour des institutions de bienfaisance, des préoccupations charitables en faveur des pauvres, des abandonnés, de cette partie malade ou besogneuse d'une nation, qu'on oublie trop souvent pour la partie saine ou pour la partie dangereuse. Il se représentait la Chambre comme un aréopage ; il ne concevait la politique que comme une tâche sociale, où Platon eût apporté ses rêves, Socrate sa moralité, Miltiade sa vertu, Cimon son désintéressement. Puis, quand il reconnut, au lieu de cet idéal espéré, une réunion hétéroclite de gens divers d'origine, d'idées, de tendances, d'éducation, de société, dont les uns tout pratiques ne voyaient dans le gouvernement qu'une assurance contre l'anarchie, dans les lois qu'une répression nécessaire, dans les institutions que les limites de l'ordre; dont les autres repoussaient toute proposition, incriminaient toute intention, dénonçaient tout projet, redoutant des piéges à chaque pas, des trahisons dans chaque promesse; quand il constata ces hostilités perpétuelles entre ceux qui défendaient le pouvoir et ceux qui l'attaquaient; il dit d'abord : « La France s'ennuie ». Il dit ensuite ; « La France s'afflige » . Il dit enfin : « La France s'impatiente ».

Ces trois degrés de son impression politique résument son rôle à la tribune : en premier lieu, impression indécise et vague, et sous cette influence il ne s'intéresse qu'aux idées généreuses : la charité publique, l'affranchissement des nègres, l'abolition de la peine de mort ; en second lieu, impression pénible et indignée quand il dénonce avec éloquence cette coalition des divers partis contre un ministère honnête, mais insuffisant, et quand il défend, par pure grandeur d'âme, un gouvernement qu'il ne sert ni n'estime ; en troisième lieu, quand entraîné par les courants les plus rapides de l'opinion, il s'exalte jusqu'à l'opposition la plus radicale, devient l'organe des vœux les plus ardents, et prédit, dans un banquet mémorable, la *révolution du mépris*. Par une fatalité singulière, Lamartine dans, ses quinze ans de tribune, n'a-t-il pas reproduit la marche inquiète et tourmentée de ses quinze ans de poésie, et n'a-t-il point passé tour à tour par l'espérance, le découragement et l'exaltation ? Sa nature fut logique autant que son esprit, et nous répéterons, pour son excuse et à l'honneur de sa sincérité, que, homme d'impression et de cœur, s'il a trop souvent répondu aux souffles qui l'agitaient, et s'il a adopté toutes les variations de son siècle, ce fut toujours pour les épurer et pour leur imprimer la direction la plus sage, la plus utile, et surtout la plus généreuse. A la poésie il devait ajouter l'éloquence ; et ces deux qualités souveraines, il en dota aussi l'histoire et la critique.

Lamartine était déjà un poëte illustre et consacré, il avait déjà perfectionné son instrument, ajouté à

sa lyre les cordes les plus vibrantes et parfois les plus désordonnées, lorsqu'il avoue lui-même qu'il ne savait pas encore écrire en prose. Aussi les notes de son *Voyage en Orient*, quoique scintillantes et verveuses en plusieurs passages, ne lui paraissent-elles qu'une étude, et à nous qu'une ébauche. Certes elles contiennent de prestigieux tableaux, d'admirables descriptions, quelques scènes grandioses, quelques pensées mâles, et surtout un sentiment exact et élevé du caractère arabe et de la nature orientale; mais elles ne forment qu'une suite d'observations sans lien, qu'une analyse de sensations personnelles, et elles ne laissent que le souvenir d'une palette resplendissante, plus habile à décrire les lieux qu'à peindre les hommes. Cependant elles eurent le don de lui former un style éclatant et noble, large et sévère, parfois trop abondant, mais toujours élégant et mélodieux. Jamais en prose, il ne sacrifia au mauvais goût du jour; constamment préoccupé de l'harmonie, il maintient sa phrase pure et sonore, et nulle partie ne blesse l'oreille la plus sévère par des dissonnances recherchées ou de brusques cahots.

Ce style qui a toute l'ampleur nécessaire aux grands tableaux de la nature, et aux grandes scènes de l'humanité, pouvait prêter à un historien des âges antiques sa majesté naturelle et son élévation continue; mais il nous semble manquer de cette souplesse, de cette concision, de cette clarté supérieure que réclament les faits rapides des temps modernes, la contradiction des événements et les luttes perpétuelles des hommes. Sauf des principes politiques plus nets et plus justes,

auxquels l'expérience des siècles a donné plus de précision et de portée, les débats modernes, l'intrusion de la foule dans les réclamations sociales, et dans les établissements gouvernementaux, ont communiqué à l'histoire de notre âge un caractère mélangé de noblesse et de trivialité, de grandeur et de petitesse, qui exige, pour les rendre avec vérité et justesse, une variété de tons, une finesse d'aperçus, un esprit d'ordre et de limpidité, qualités secondaires dans l'écrivain, mais indispensables à l'historien moderne.

Aussi est-il difficile de s'expliquer comment Lamartine a pu préférer à l'appréciation grandiose des actes, des institutions et des hommes des pays orientaux qu'il avait traversés avec tant d'intérêt et de sympathie, un des épisodes les plus tristes des temps actuels, l'établissement pénible d'une première république, l'étude d'un parti funeste, qui n'apporta à la Révolution que ses ambitions médiocres, ses indécisions fatales, et une éloquence impuissante, n'exprimant que des vœux et n'aboutissant qu'à des catastrophes. Cette navrante histoire de toutes les fautes, de toutes les insanités, de tous les crimes d'une époque néfaste, qui commence aux insultes du 20 juin et qui finit à l'échafaud du 21 janvier, n'avait rien, selon nous, qui pût tenter un poëte ni un homme d'état. Sa couleur était trop sanglante et sa portée trop discutable. On ne comprend pas que Lamartine s'en soit épris, pas plus que l'on ne conçoit les leçons politiques qu'il en voulait tirer. Voulait-il flatter dans cette œuvre l'esprit inquiet et exigeant de l'époque où il l'écrivait? Voulait-il, au contraire, la prémunir par

des jugements hardis et sévères contre les abus des révolutions, l'entraînement des faibles, la violence des forts, l'irrésolution de tous et les effets funestes d'un appel à toutes les passions, à tous les appétits, à tous les excès de la multitude? Il eût été digne de lui de condamner dans une époque de fermentation tout ce que la lie sociale, surexcitée sans cesse, avait jeté d'écume sur les institutions et sur les idées. Il ne l'a pas fait, et il a préféré un tableau multiple et brillant à un enseignement sévère et profitable. Qu'en est-il résulté? De belles pages dans un livre confus, de grands sentiments mêlés à des passions sauvages, de nobles tendances noyées dans le flux des événements, de grandes pensées sans résultat et une inextricable confusion de vœux impossibles et d'efforts inefficaces.

L'*Histoire des Girondins* n'est donc qu'une longue et brillante dissertation littéraire, qui n'a de l'histoire que le nom, mais qui possède toutes les qualités, tous les prestiges, toutes les splendeurs de la poésie : pleine d'inconséquence dans les vues et de grandeur dans les idées, pauvre en jugements, riche en portraits, stérile en raisonnements serrés, féconde en descriptions pompeuses, empreinte parfois d'illusions funestes, mais constamment illuminée par des sentiments moraux qui en excusent les défaillances et en éclairent les vérités; dangereuse par son charme même et par cet esprit de conciliation et de bienveillance universelles qui trompent les inexpérimentés et blessent les rigides. Lamartine a le défaut de n'apprécier les hommes que par lui-même : dès qu'il leur trouve une vertu qu'il possède, un des sentiments de

son cœur, un des éclairs de son génie, sans les adopter il les conçoit, sans les approuver il les excuse. L'austérité de Robespierre lui fait illusion, si le cynisme de Danton lui fait horreur; il est sévère pour Mirabeau, parce qu'il se souvient trop de sa jeunesse coupable, il est indulgent pour Barnave, parce qu'il lui tient trop de compte de sa pitié intéressée.

Les acteurs si nombreux du drame révolutionnaire, il les détache, il les isole, il les interroge, croyant mieux les pénétrer en les étudiant tour à tour. Comparses et premiers rôles, tous lui sont bons : il les détaille, il entre dans leur personnalité, il leur compose à chacun une biographie. Qu'importe que ce soient pour la plupart des hommes médiocres, dont les faits et gestes nous lassent ou nous irritent, il faut que nous les suivions partout, et que nous assistions à toute éclosion des tristes produits de leur pauvre cervelle. Il nous faut connaître Brissot jusque dans ses antécédents malpropres, et Péthion jusque dans son insuffisance innée. Passe pour Robespierre, ce sphinx sanglant, dont le mot était la guillotine, l'inspiration l'envie, et le moyen la terreur; passe pour Danton, ce buffle révolutionnaire, dont la corne furieuse éventrait plus souvent l'innocence que le crime, et dont les beuglements passaient pour l'éloquence de l'arène; passe pour Saint-Just, cet énergumène à froid, qui était le couteau dont Robespierre était le bras ! Mais remuer jusqu'au dégoût les cendres fétides de Laclos, ce fantôme obscène; de Couthon, ce bourreau impotent; de Marat, ce lépreux politique, n'est-ce pas abuser, dans ce pandemonium, de la description des démons? Encore s'ils étaient beaux comme le Satan de Milton

et nobles comme le Lara de Byron, on comprendrait qu'un poëte s'en enthousiasmât comme de majestueuses monstruosités. Tout au contraire, leur platitude les annule, leur trivialité les salit; et l'on s'étonne avec chagrin qu'une belle imagination s'efforce à faire reluire la boue, parce qu'elle est pétrie dans le sang.

Son livre est, d'ailleurs, l'histoire des supplices plutôt que l'histoire des idées de la révolution. Il dédaigne de transcrire et d'apprécier les institutions de la République naissante; mais il dépasse la mort des Girondins pour nous raconter de nouveaux supplices. C'est toujours le poëte qui n'aime que la tragédie, et choisit un héros déterminé, ou le roi, ou la reine, ou Mme Roland, pour grouper autour de lui la générosité des uns et la haine des autres. Il resserre à tout instant son sujet, loin de l'étendre; il divise sans cesse le grand drame de l'humanité. Est-ce au bénéfice de l'émotion, mais au détriment de la vérité? On peut le craindre, quand on le voit si hésitant à condamner les excès de la Révolution. Il ne voudrait pas renoncer à la régénération sociale malgré ses vices. Il fait de la liberté une espèce de divinité mal comprise et mal servie. Il l'adore quand même, et, sans absoudre ses serviteurs, il les excuse. Pour lui, la liberté est une religion; il n'en estime que la foi, il n'en vénère que la sainteté. On sent qu'il cherche à agrandir le but pour faire pardonner les moyens; mais on ne comprend pas cette abstraction sainte, mystique et insaisissable. Elle a du vague et du faux à la fois. Elle n'est ni limitée, ni spécifiée sur aucun point. Son essence est un mystère, son règne une chimère. Elle

excite les passions de la multitude, sans les satisfaire. Elle a des martyrs et non des élus. Elle est redoutable plutôt que bienfaisante. La terreur en fit une divinité féroce, la réaction un danger permanent. Elle n'exista jamais complète, faute d'intelligences assez élevées pour l'expliquer, et de cœurs assez purs pour la servir.

Au lieu d'appliquer les progrès accomplis, on voulut alors donner un corps à des spectres et une réalité à des songes. Au lieu de laisser la satisfaction intime à l'initiative individuelle, on voulut instituer le bonheur public. Au lieu de reconnaître à la religion seule la direction de l'âme, à la moralité sa règle divine, on décréta la vertu et même l'Etre Suprême. Dieu devint un texte de discussion, son existence fut mise à l'ordre du jour. Triste parodie des Conciles! Appel à la concorde les pieds dans le sang! Invitation à la modération dans la débauche! Voilà ce qu'il fallait flétrir; voilà les erreurs, les fautes et les crimes dont il fallait accuser la pensée et condamner l'exécution!

A en croire, il est vrai, notre poëte, la Révolution parvenue à sa crise suprême de 1793, ne serait plus qu'un temps de délire intellectuel et de folie furieuse; l'apostasie, la haine, l'envie, la délation, le mensonge, la rage sanguinaire, les passions les plus viles, les vices les plus ignobles, tout ce qui fait l'opprobre de l'humanité et la honte d'une nation, auraient été accumulés dans cette funeste époque, comme les seuls fruits de l'exaltation des idées et du fanatisme des opinions. Mais ces crimes n'étaient-ils pas une conséquence des troubles précédents, de l'irrésolution des

esprits et de la perturbation du sens moral? Ces Girondins n'étaient-ils pas une preuve de l'impuissance des intentions contre la brutalité des faits? Ne fallait-il pas dénoncer en eux cette faiblesse qui ferme les yeux devant l'abîme, et nous y précipite par inertie? Ne fallait-il pas s'élever contre la rigueur de leurs principes, ne fléchissant ni devant l'effondrement du passé, ni devant un cataclysme dans l'avenir? Une pareille logique peut aboutir à un crime social, et n'en avoir pas prévu les désastreuses conséquences est une tache indélébile sur un parti d'aveugles ou d'ambitieux.

On ne peut donc pas être trop sévère envers ces hommes, qui par la faiblesse du caractère, l'indécision des tendances, le manque d'énergie et de raison, poursuivent une chimère politique à travers les calamités des uns, le sacrifice des autres, la ruine de tous. Fanatiques inconscients, persécuteurs sans remords, au nom d'une idée non mûrie, qui leur commande tour à tour les actes les plus insensés et les plus odieux! Ce jugement rigoureux et instructif, nous étions en droit de l'attendre de Lamartine; mais le siècle s'agitait de plus en plus, perdait les notions du juste et de l'injuste, devenait exigeant, pressé, agitateur, et le poëte se laissa emporter dans le tourbillon des passions agressives, voulut toujours chanter dans la tempête, et consentit à être le Tyrtée d'une nouvelle révolution.

Nous avons en histoire de si beaux modèles et de si parfaites narrations qu'il est aussi difficile de les surpasser que dangereux de les imiter. Hérodote raconte avec une simplicité et une grâce qui n'ôtent

rien pourtant à sa pénétration et à sa sincérité; Thucydide présente des tableaux d'une vérité éclatante, quoique d'une sobriété magistrale; Plutarque nous fait vivre de la vie de ses héros; Tite-Live pénètre jusqu'au fond de leur esprit, Tacite jusqu'au fond de leur conscience. Voilà pour les anciens. Les modernes ne sont pas moins admirables dans ce genre supérieur, où l'on juge du gouvernement des hommes, c'est-à-dire de l'état de leur civilisation, où l'on honore ou repousse tous ceux que leurs passions ou leurs mérites, leur ambition ou leur génie ont fait monter tour à tour sur le grand théâtre du passé. Il faut aujourd'hui des connaissances variées et étendues, solides et générales à la fois, pour se permettre d'évoquer de leurs tombeaux ces grandes figures dont les vices ou les vertus ont influé sur leurs semblables. Aussi n'est-ce qu'à l'âge de l'expérience, quand on s'est mêlé soi-même à cette existence publique qui apprend tous les secrets du genre humain et dévoile toutes ses compétitions, qu'il est possible d'aborder cette œuvre de recherches, de jugement, de divination qu'on appelle l'histoire. Lamartine, après sa vie poétique et sa vie politique, en possédait les antécédents nécessaires, le talent supérieur, le goût sérieux; mais en avait-il l'instinct? Avait-il la patience de lire toutes les pièces de ces nombreux procès, de les classer, de les écarter, ou de les adopter, de procéder en un mot à ce triage laborieux qui seul mène à la vérité? Avait-il le sang froid qui nous éloigne de toute erreur dans la condamnation comme dans l'apologie? Avait-il le courage de fuir certaines sympathies naturelles pour apprécier impartialement tout homme ou tout acte?

Le caractère des héros est décevant : ils trompent souvent leurs admirateurs, les illusionnent et les aveuglent aussi bien de leur vivant qu'après leur mort. Pouvoir se dégager de tout entraînement irréfléchi, de toute admiration spontanée, de toute faiblesse pour les grandes âmes, est une qualité indispensable à ce juge suprême qu'on nomme un historien. C'est bien là l'antipode de la poésie. C'était là l'obstacle pour Lamartine, écrivant soit les annales troublées de notre première Révolution, soit les souvenirs confus du dernier grand peuple oriental, les Turcs. Aussi, Lamartine, frappé par quelques types célèbres, les peint-il tels qu'il les voudrait, plutôt que tels qu'ils furent, et ses portraits de Mahomet, de Selim et de Soliman ne sont pas moins fictifs que ceux de Barnave, de Vergniaud et de Danton. Voilà la faute que l'on peut lui reprocher autant dans l'*Histoire des Girondins* que dans l'*Histoire de la Turquie*. En outre, cette dernière semble avoir été écrite par acquit de conscience ou par commande de travail, et sa froideur, son manque d'originalité, son indécision et son vague l'empêcheront, malgré quelques belles pages, de rester dans nos mémoires et de compter dans ses œuvres.

Il n'en est pas de même de son *Histoire de la Restauration*. Il y a mis son âme, et l'a dotée de tous les prestiges de son talent. Il semblerait que la Restauration fût le gouvernement de son cœur, sinon de sa raison. Ce fut du moins celui de sa jeunesse loyale et pure. Il avoue dans son préambule ses sympathies rétrospectives, et ne dissimule en rien ses prédilections pour cette tentative de liberté, de paix et de concorde. Cette époque avait d'ailleurs le rare privilége de réunir dans

une union tentée, tous les éléments qui avaient fondé et constitué la nation française : une monarchie séculaire et glorieuse, une aristocratie chevaleresque et dévouée, un peuple actif et intelligent, une armée qui rachetait sa turbulence par sa gloire, une bourgeoisie qui se faisait pardonner son égoïsme par son bon sens et par ses aptitudes diverses, des tendances sérieuses et générales aux idées d'ordre, de justice et de religion ; tout, en un mot, promettait une renaissance du vieil esprit gaulois, léger à la surface, persévérant au fond, noble, sincère, vaillant et généreux. Pourquoi ces éléments si précieux ne purent-ils point se combiner? C'est que malheureusement les partis politiques n'abdiquèrent pas, et qu'au lieu d'oublier leurs fautes réciproques, ils ne surent que se les reprocher, combattre ou réprimer.

Il y a donc une certaine mélancolie naturellement répandue dans le récit de tant d'efforts impuissants, de tant de bonnes intentions contrariées, de tant de luttes vaines, de tant de concessions stériles. Peut-être la Révolution était-elle trop près de ce gouvernement d'apaisement et de sagesse, et sans doute ne pouvait-il être qu'une trève dans une guerre encore inachevée. Les transformations sociales sont lentes et laborieuses, malgré l'impatience des générations et les exigences de la foule ; notre poëte historien le savait mieux que personne.

Aussi se repose-t-il avec délices dans cette première Restauration, où tout était espérance, joie, cordialité, retour aux nobles pensées, aux vraies libertés, aux lettres, à la poésie. Aussi se complait-il à reconnaître la sagesse du prince, le libéralisme de la

Charte, le concours des hommes les plus éclairés et les plus honnêtes, et particulièrement le retour de trois types disparus, ou plutôt écartés : le grand seigneur, le grand citoyen, le grand écrivain. Il les résuma dans trois noms, dignes en effet de toutes louanges : le duc de Richelieu, Lainé, Chateaubriand. La littérature, l'éloquence, la diplomatie renaissent à la fois. Dans les crises sociales, la littérature s'éteint ou s'absorbe. Sous la Révolution et sous l'Empire, elle s'était faite futile, légère, inoffensive, sorte de délassement sans valeur des grands crimes ou des grandes entreprises. C'est qu'au point de vue des idées, la littérature n'est qu'une élaboration d'abord, une vulgarisation ensuite. Elle prépare et provoque les événements capitaux ; et lorsque les faits se précipitent, que les passions ou la poudre parlent, elle se tait ou se dérobe ; ou plutôt elle s'en va dans la solitude, songeant à l'œuvre de l'avenir, et désintéressée du présent qui outre-passe ses limites ou dédaigne ses conseils. Avec la Restauration elle revint florissante et fière. Mme de Staël vivait encore, et attirait sur ses traces les de Broglie, les Saint-Aulaire, les Benjamin Constant, les Barante, les Guizot, les Villemain. D'un autre côté, une école austère s'enorgueillissait des de Maistre, des Bonald, des Lamennais. La poésie enfin se purifiait par les Soumet, les Guiraud, les Delavigne, et Lamartine composait ses premières méditations. Que de belles promesses, que de fleurs et de fruits ! Nous ne nous étonnons pas que l'historien d'une pareille époque en soit ébloui ; mais fallait-il être si rigoureux pour le génie militaire qui avait retardé cette éclosion ?

Lamartine est bien sévère pour Napoléon Ier. Cette nature rude et insensible lui était antipathique. L'empereur lui semblait dépourvu de cœur et de sentiments humains, et il le représente comme une sorte de monstre sublime, ne pensant qu'à lui, n'agissant que pour lui, prenant les hommes comme des chiffres qu'il multiplie, soustrait ou divise, selon les circonstances qu'il crée et les événements qu'il provoque. Grand par la guerre, cette pire des grandeurs; égoïste jusqu'à l'outrage; dédaigneux jusqu'au mépris; n'ayant que l'ambition pour mobile, et ne conquérant l'Europe que pour se satisfaire. Cette magnifique lutte de 1814 où l'héroïsme du soldat le dispute, en Napoléon, à l'habilité du général, Lamartine ne l'apprécie que faiblement, et il ne nous la montre que comme une œuvre d'indécision et de hasard. Triste privilége de l'historien de pouvoir présenter les faits selon une idée préconçue, de les grouper selon une opinion arrêtée d'avance, de les faire servir à sa thèse accusatrice ou louangeuse. Lisez M. Thiers, la campagne de France est sublime; lisez Lamartine, elle est médiocre. Et pourtant les événements sont les mêmes, le récit seul en change la valeur. Est-il donc impossible d'écrire impartialement, et faut-il toujours que l'historien demande à ses héros de lui plaire, de penser comme lui, d'agir comme il aurait fait à leur place ?

Le résumé de la vie napoléonnienne par Lamartine est aussi injuste, sinon aussi injurieux que le célèbre pamphlet de Châteaubriand. Les deux génies des lettres semblent jalouser le génie militaire, tant il y a, chez l'homme, lutte naturelle, combat à outrance

pour conquérir la postérité! Lamartine ne se laisse pas même attendrir, à la fin des Cent jours, par cette lente agonie qui, pour Napoléon, commence à Waterloo, et ne finit que le 5 mai 1821 à Sainte-Hélène. Il est regrettrable que Lamartine montre pour son héros une antipathie si invincible, et qu'il accumule les contradictions, les irrésolutions, les illusions, les déceptions, les rêves, pour ne représenter que dans ses faiblesses celui dont il n'admet ni les grandeurs, ni la puissance. Ce foudroiement de l'Empereur à la dernière heure de son désastre militaire, sa stupéfaction en face d'un ennemi grossissant, l'éclipse temporaire de son génie, son accablement à la fin de la bataille, sa honte pendant la déroute, sa fuite d'étape en étape jusqu'au palais de l'Elysée; là, ces hésitations qui se perpétuent, ces projets qui s'écroulent l'un sur l'autre, ces espérances qui s'évaporent d'instant en instant, cette destinée qui s'efface, cet empire qui s'effrondre; les faiblesses de l'homme, les pâles éclairs du héros, ce bruit du canon qui l'assourdit encore, ces cris de la multitude auxquels il ne répond plus, ces promenades répétées dans la courte allée d'un jardin qu'il va quitter à jamais; enfin ce dernier séjour à la Malmaison, où les remords l'assaillent, autant que les regrets; ces traîtres qui se démasquent, ces courtisans qui s'enfuient, ces amis qui se lassent, ce départ trop retardé qui aboutit à une catastrophe, ce naufrage qui le jette sur un rocher; ce drame impérial, digne d'un Shakespeare, Lamartine nous le détaille avec une conscience sans scrupule et un talent sans pitié. Pas de souvenirs pour le vainqueur, pas de larmes pour le vaincu. Son récit est le

tocsin de la révolte qui sonne le glas de la tyrannie.

Il a beau faire, néanmoins; cette grandre ombre, à la destinée si émouvante, le préoccupe sans cesse, l'absorbe souvent. Aussi lui consacre-t-il les plus longs chapitres de son œuvre. Il attaque les Cent jours; mais il en développe toutes les péripéties. Il critique Napoléon; mais il l'étudie sous toutes ses faces. C'est à peine s'il accorde à Louis XVIII lui-même une place égale dans ses appréciations. Et pourtant, il a fort bien compris ce prince intelligent, réfléchi, prudent, adroit et fin, qui résoud les difficultés par la méditation, surmonte les événements par la patience, dompte les hommes par l'ascendant de la dignité jointe à la pénétration. En 1815, Louis XVIII arrache à l'anarchie le gouvernement de la France, la défend à la fois contre les étrangers qui l'exploitent et contre les conspirations qui la minent, la relève à ses propres yeux et lui rend en Europe le rang qu'elle avait perdu. En 1816, son esprit supérieur la juge telle qu'elle est, et il lui sacrifie un parti de serviteurs trop zélés et de réactionnaires aveugles. En 1819, son impartialité admet de sages progrès politiques et les consolide par le choix d'un ministère libéral. Que n'eût-il pas fait en faveur des libertés publiques, si le crime d'un sectaire n'avait troublé son jugement en atteignant son cœur?

Ces phases diverses de la monarchie restaurée, Lamartine les présente tour à tour avec autant de franchise que de justesse. Mais il se plaît tout particulièrement au portrait du roi, sur lequel il revient à plusieurs reprises, pour le retoucher et le perfectionner. Il fait aussi contraster avec beaucoup d'art la

figure grave et pensante de Louis XVIII avec la figure aimable mais légère, honnête mais inconsistante, du comte d'Artois. Il rend hommage au courage modeste du duc d'Angoulême ; il rend justice à la brutalité bienfaisante du duc de Berry ; il explique avec cœur les larmes trop abondantes de la duchesse d'Angoulême ; il excuse avec sens les imprudentes vivacités de la duchesse de Berry. Il n'est rigoureux que pour le duc d'Orléans qu'il n'aime pas, qu'il estime à peine, et dont il condamne souvent la conduite ambiguë et l'ambition disimulée.

Cette première partie de l'histoire de la Restauration est aussi intéressante que consciencieuse. Les jugements sur les hommes y sont justes, quoique trop indulgents peut-être ; l'appréciation des événements y est saine, quoique trop imbue parfois des dernières opinions de l'auteur. Mais pourquoi cet essai de réhabilitation de Foucher, comme homme d'état ? Pourquoi cette condamnation de Benjamin Constant, comme homme politique ? Pourquoi d'autre part s'attarder dans des épisodes comme la mort de Murat et la vie d'Ali-Pacha ? Pourquoi détailler trop longuement quelques procès politiques, et négliger le récit militaire de la guerre d'Espagne, ou passer sous silence certaines causes des modifications ministérielles, et surtout l'analyse des débats parlementaires ?

On serait tenté de croire que Lamartine a abrégé sciemment la seconde partie de son histoire. Le règne de Charles X n'y est pas étudié avec autant de soin que le règne de Louis XVIII ; la régénération de la Grèce n'y est qu'effleurée, l'expédition d'Alger qu'in-

diquée. Quant à ces deux ministères si contrastants, Martignac et Polignac, l'auteur ne développe et ne pénètre que la politique du second, tout en la déplorant comme un anachronisme calamiteux. Pourquoi tous ces *desiderata*? C'est que dans Lamartine toujours sous l'historien perce le poëte ; le poëte qui préfère le drame à la discussion, l'analyse du cœur humain à l'exposé des lois ; le poëte qui nous rapporte la conversation secrète, et seul à seul, d'Alexandre de Russie et de Louis XVIII, et qui va jusqu'à prêter à ce dernier ses interprétations personnelles des principes du droit divin et de la légitimité. Oui, quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, quoi qu'il écrive, Lamartine est toujours poëte, toujours voyant l'humanité, l'histoire, la politique à travers le prisme de son imagination. Et qu'on ne se méprenne point sur nos paroles : nous n'entendons aucunement lui faire un reproche de n'avoir pas résisté à sa nature, d'avoir préféré l'idéal à la réalité. Mais nous devons constater un fait patent, et qui se rencontre en mille endroits de ses écrits.

Après les poëmes, les discours, les récits que nous venons d'analyser, nous ne connaissions de Lamartine que ses œuvres, et nous pouvions nous le figurer différent de ce qu'il était en réalité. Il n'a pas voulu qu'on se trompât sur son compte. Une fois revenu des illusions de la vie poétique, une fois dégagé des soucis de l'existence gouvernementale, il nous a fait d'abord des *Confidences* intimes, ensuite des *Aveux* politiques. On lui a reproché ses *Confidences*, où il s'efforce de ramener à la réalité ses premiers sentiments, ses premières tendances, ses premiers rêves.

Il suffisait peut-être de nous en avoir offert le parfum poétique dans des chants immortels. Mais qui peut se résoudre à condamner des épisodes comme *Graziella*, des analyses aussi délicates et aussi respectueuses que celles du caractère admirable de la mère la plus adorée, des détails aussi originaux et aussi naïfs que ceux de cette enfance libre et champêtre, rustique et forte, tempérée seulement par la piété la plus franche ?

Chez Lamartine, l'entrée dans la vie est austère. Ses oncles sont riches; mais son père et sa mère vivent dans une gêne dissimulée, qui cache la pauvreté comme un vice et l'infortune comme une discordance. Sa mère, dont les vertus l'inspirèrent et le soutinrent toujours, se prive du nécessaire afin de lui offrir les moyens de séjourner à Paris assez de temps pour se créer des sympathies, et pour rencontrer des protecteurs. Aussi est-ce par la vie la plus réglée et la plus sobre que le noble jeune homme répond à l'attente maternelle, et ménage l'indigent trésor qu'on lui avait amassé. Rien de plus touchant que ces privations saintes pour épargner les êtres qu'il aime, pour ne leur pas être à charge. Plus tard sa solitude en Suisse, autant que ses amours chastes et malheureux, façonnent stoïquement son cœur, trempent son caractère et élèvent sa poésie. Il a tout traversé, et pourra tout peindre. C'est du reste, après cette première jeunesse, aussi mystique dans sa piété que dans ses affections; c'est après son premier succès littéraire, qu'il se dessine avec le plus de netteté et avec le plus d'intérêt.

Ce caractère reposé, indulgent, aimable, qui ne

voit les hommes qu'en beau, colore leurs actes de poésie, leurs pensées d'idéal; leurs sentiments d'abnégation, éclate et se développe avec charme dans les diverses auto-biographies qu'il nous a laissées. Lamartine excuse plus souvent qu'il ne blâme, et prête à tout personnage gouvernemental du bon vouloir, aux princes de la grandeur, aux guerriers de la vaillance, aux hommes d'état de la sincérité. Il est généreux, il est poëte; et les hommes l'estiment et les femmes l'admirent. Tout lui sourit, sa vie alors est un lac sans orage et son intelligence une source sans amertume. N'ayant rien de caustique dans l'esprit, il ne déplaisait à aucun émule, et ne blessait aucune médiocrité. Les hommes de lettres et les hommes d'état l'aimaient et le goûtaient à l'envi, les uns pour son talent brillant, les autres pour sa renommée inoffensive. Dans sa mission à Florence, favori du duc de Toscane, il était aussi l'ami de son ministre. Sa loyauté les charmait tous les deux. Fier et noble, jeune et beau, doux et bon, il avait tous les prestiges et toutes les qualités pour réussir. Quant à cette pénétration diplomatique qui fait les grands ministres, il n'en montrait encore que l'écorce brillante, et rien ne justifiait jusque là sa préférence de la politique à la poésie.

L'étude de cette belle nature si idéale, si chaste, si pure, si élevée, nous laisse pourtant un regret. Il y a en elle quelque chose de solennel, de toujours apprêté. Jamais nous ne la voyons descendre de son piédestal. Sa pensée redoute la simplicité, sa poésie les détails vulgaires, sa politique la trivialité des situations. En littérature, Lamartine avoue qu'il n'aime, ni

ne comprend la Fontaine. En politique, la liberté, pour lui, est une abstraction, la république un mythe, le peuple un souverain. Il dédaigne ou il ne sait pas décomposer les éléments d'une langue comme d'une nation. A l'une il refuse le trope populaire, l'expression proverbiale, la vulgarité du terme au profit même de l'énergie de la pensée; il répugne à constater chez l'autre les vices de ses qualités, la violence de ses partis, l'excès de ses prétentions. C'est cette dernière erreur qui a fait son impuissance finale en 1848. Il avait admirablement commencé son rôle de modérateur des crises et de vulgarisateur des progrès; et plus tard il a fléchi sous l'influence des événements, et sous l'illusion des hommes.

Mais tout en regrettant les quelques erreurs qui ont entravé la marche si loyale de Lamartine, n'hésitons pas à rendre hommage à cette phase de sa vie où il a été appelé à servir son pays, à le conseiller et à le diriger. C'est dans des jours d'épreuves nationales et de dévouements individuels que l'on comprend mieux les épreuves par lesquelles a passé, et le dévouement qu'à montré celui dont nous honorons la mémoire et dont nous étudions le génie. La fatalité a voulu que ce fût aux heures anxieuses d'une invasion lamentable que l'auteur de cet éloge relût l'œuvre d'un homme, dont le rôle trop personnel, mais toujours généreux, évita à une révolution des crimes, et à la France des dangers. Que n'est-il encore parmi nous! Son âme pure et fière aurait eu peut-être quelques inspirations utiles et quelque influence bienfaitrice! 1848, comme 1870, fut une année de surprises accablantes et d'angoisses douloureuses. Sauf la guerre

étrangère, l'état s'était dissous dans la tempête; la société sans boussole errait à l'aventure, et réclamait au gouvernail de fortes mains et de grands cœurs. C'est alors que Lamartine survint, se dévoua, et chercha à coordonner des éléments qui se combattaient, et à imprimer une allure honnête à une révolution désordonnée. Lui-même a voulu plus tard nous expliquer sa conduite, et il l'a entrepris dans un ouvrage spécial.

Loin de nous de blâmer un homme illustre d'arranger sa vie dans le but d'enseigner ses contemporains, et de laisser à la postérité un exemple utile ou un type recommandable. Quand on a eu de l'influence sur son temps en idée comme en action, il est bon de mettre de l'ordre dans cette succession d'actes et de pensées qui forme l'ensemble d'une biographie. Il est pardonnable d'en grouper logiquement les faits, d'en écarter les contradictions, d'en expliquer la suite et la concordance. Aussi acceptons-nous volontiers cet ouvrage de la vieillesse de Lamartine qu'il intitule : *Mémoires politiques*. Richelieu n'a-t-il pas écrit son *Testament*, Retz ses *Mémoires*, Napoléon son *Mémorial*, et tant d'autres des souvenirs profitables ou précieux? La qualité essentielle de pareils ouvrages, c'est la véracité; tout en accordant à cette dernière l'excuse d'une vanité pardonnable ou d'une illusion prolongée. Chez Lamartine, la vanité est naïve et l'illusion honorable. Voilà ce qui fait son enseignement et son charme. A force de s'embellir il se peint tel qu'il est, à force d'agrandir sa mission, il la rend réelle et utile. Malheureusement il ne s'est jamais départi de cette indulgence innée qui le caractérise.

Aussi les événements sinistres avaient beau s'accumuler, les déceptions multiplier les découragements, les violences,se joindre aux insanités, le crime apparaître, le sens moral sombrer, Lamartine n'en conservait pas moins cet optimisme qui le faisait espérer dans les hommes, cette foi dans le progrès qui le faisait compter sur les choses.

Il y a pourtant une sorte d'hésitation singulière dans l'attitude et dans les paroles de Lamartine à la Chambre, le 24 février 1848. Le poëte a pu être ému à l'apparition de la duchesse d'Orléans et de ses deux enfants; mais pourquoi l'homme politique se donne-t-il tant de peine pour expliquer et justifier ses conclusions républicaines ? Elles ont donc été une surprise comme tout le reste. N'était-il pas décidé? N'avait-il donc pas conclu déjà pour la république dans un des bureaux de la Chambre, lors de la discussion extralégale qui avait eu lieu quelques heures auparavant ? Pourquoi ce trouble dans son récit, qu'on pourrait appeler un remords? Pourquoi cette indécision ? Comment l'expliquer, si ce n'est par sa nature de poëte, d'homme de sentiments, qui s'abandonne d'abord à l'émotion de son cœur, et ensuite à l'entraînement des faits ? Cette phase de sa vie, qui étonna tout le monde, que ses antécédents ne justifiaient en rien, est un de ces problèmes qui font douter de la raison d'état qu'il dit l'avoir seul inspiré.

Si plus tard Lamartine a voulu nous effrayer des excès d'une révolution, et nous prouver l'inanité et la confusion de ses vœux, il a fort bien fait de nous retracer avec autant d'énergie que d'étendue les pre-

mières scènes anarchiques de l'Hôtel-de-Ville, en 1848. Mais était-ce bien là son but? N'a-t-il pas voulu, au contraire, dégager de sa Républiqne idéale l'élément démagogique, nous montrer dans toute son horreur cette armée du mal qui ne se constitue que dans les crises suprêmes, qui ne marche qu'une torche d'une main et le drapeau rouge de l'autre, ramassis des passions les plus violentes et des vices les plus infâmes, rebut des faubourgs, dépôt des bagnes, exécrable alliance de l'abjection et de l'envie, des plus basses perversités et des plus sales appétits? Certes il a hardiment combattu cette dissolution sociale, qui le menaçait autant que nous tous! Certes nous lui devons pour sa victoire une reconnaissance sincère et durable; il fut un moment la seule digue au débordement de l'anarchie. Mais pourquoi, à six jours d'intervalle, ce retour si prompt à une confiance qui fut presque de la crédulité, à un optimisme qui fut presque de la faiblesse? Sa nature reparaît; le poëte reprend sa lyre, et l'homme d'état se laisse paralyser par l'adresse des uns et par la mauvaise foi des autres. L'on peut croire dès lors qu'il a assombri son premier tableau, puisqu'il a tant embelli le second : exagération de poëte et non jugement d'historien.

Comment, d'un autre côté, compter sur des conspirateurs incorrigibles et chercher avec une inexplicable naïveté à les ramener à l'amour de l'ordre, seul but qu'ils ne pouvaient jamais atteindre, parce qu'ils l'avaient dépassé à tout jamais autant par inintelligence que par passion? Pourquoi traiter avec considération des hommes sans loyauté? Pourquoi discuter

avec des fous? Pourquoi s'appuyer sur des infirmes? Illusion de poëte qui donne à sa conduite une apparence de contradiction et à son livre un sens incompréhensible. Il faut, au contraire, que le spectacle des passions agitées, des vices audacieux, des calamités publiques devienne une leçon individuelle, et serve, par l'écrivain, à l'enseignement de tous. Ecrire impartialement l'histoire est une vertu; mais des *Mémoires,* ébauchés pendant une crise sociale, et transcrits avec le souvenir tout palpitant de ce qu'on a souffert, permettent plus de ressentiment contre les choses et commandent plus de sévérité contre les hommes. Ici le caractère généreux de Lamartine paraît une anomalie, et n'éveille que l'étonnement. Pourquoi ne pas flétrir l'ambition avide, et la convoitise perfide? Lamartine manque parfois, dans cette œuvre, de la colère du juste et de la haine vigoureuse des âmes fortement trempées.

Il a beau faire, il a beau dire, il ne nous semble pas né pour la politique; et le bon sens dont il se gratifie est plutôt un désir de son intelligence qu'un don de sa nature. N'est-ce pas une impuissance de juge que ces portraits si flattés de quelques démagogues incorrigibles et de quelques socialistes sans portée? Cette turbulence des gens médiocres, si funeste en révolution, il l'explique avec sérénité, et jamais sa parole n'a rien d'acerbe ni de dur. Ce n'est là, ni l'allure ni le langage d'un homme d'état qui dirige, et qui doit être aussi ardent, aussi absolu dans ses antipathies que dans ses sympathies. Le rôle de Philinte ne convient guère en politique, surtout à ces époques troublées où le sens moral s'oblitère si facilement et

si déplorablement. Les luttes gouvernementales exigent plus de vigueur que de courtoisie, et c'est parfois trahir la vérité que d'accorder à l'erreur trop d'accommodements. Cette qualité supérieure chez Lamartine de bienveillance, de douceur, de longanimité, qui, en poésie, relève si humainement sa mélancolie, contrarie sa politique et fait douter de son énergie et de son caractère. Et cependant il n'a manqué, dans les circonstances périlleuses, ni de courage ni de résolution; mais dans les délibérations, dans les conseils, sa bonté naturelle fut peut-être un obstacle à des décisions utiles, et à des ruptures nécessaires.

Quels que soient les défauts de la noble nature qui nous occupe, elle se manifeste toujours avec un éclat ou un charme qui nous attire et nous conquiert. Pauvre tout d'abord, plus tard la richesse ne la surprend pas, et elle en use avec grandeur et sans compter; tardivement instruite, elle double les étapes vers la science du langage et de la philosophie; rêveuse, elle devient poëte; ardente, elle devient éloquente; studieuse, elle devient politique. Elle se nourrit et grandit à toutes les phases de la vie : la piété l'éclaire en commençant, l'amour la transforme ensuite, l'étude la nourrit toujours; plus tard, les événements l'exaltent, la vertu l'inspire, le courage la soutient. Elle suit pas à pas son siècle, trébuche avec lui, tour à tour le prend pour guide ou lui en sert, et vient à point pour lui épargner des crimes et pour le sauver de l'anarchie. Faut-il se plaindre de la ductilité de son caractère ? Moins impressionnable, il eût été moins grand peut-être; moins souple, il eût moins répondu

à cette ardeur du progrès qui est la loi du temps et le principe de nos actions bonnes ou mauvaises. Sans doute on pourra regretter d'avoir vu Lamartine à la tête d'un gouvernement de hasard et d'exaltation : mais qui pourrait ne pas reconnaître ce que son absence y aurait apporté d'indécision et de trouble ? En politique il fut un instant le salut de la France, en littérature il en restera l'une des gloires les plus pures.....

## ÉLOGE DE LAMARTINE.

# DISCOURS

Qui a obtenu un Souci;

Par M. Louis NOEL, de Toulouse.

(FRAGMENTS.)

L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poëte.
André CHENIER.

Il est des écrivains et des artistes voués à la contemplation de la beauté. Ils ne peuvent franchir l'enceinte de leur royaume idéal. Platon, Raphaël, et, de nos jours, Lamartine, appartiennent à ces familles sacerdotales et royales qui respirent sur les hauteurs. Le cerveau d'un Machiavel, l'hypocrisie d'un Iago, la cruauté d'un Borgia, l'imagination d'un Scapin les effraie, la trivialité les révolte.

Dans le groupe sacré des Champs-Elysées de Virgile, où les plus grands des poëtes figurent, il y a place au premier rang pour ceux qui ont rendu avec émotion les larges accents de la nature. Lamartine restera donc à la tête des intelligences auxquelles le XIX^e siècle doit sa splendeur; il avait le

privilége de nous emporter dans les sphères supérieures où notre cœur se repose des luttes incessantes de la vie, et de nous consoler délicieusement par les enivrants accords de ses harpes divines. Il possédait cette poésie qui consiste dans l'éclat des images, dans le mouvement de la pensée, et celle-là peut-être plus sublime, qui vient de la profondeur des impressions.

Alphonse de LAMARTINE naquit à Mâcon, en 1792. Son enfance toute personnelle, rêveuse et inconsolée s'écoula sous l'œil de la plus tendre et de la plus distinguée des mères. Dans cette modeste et pieuse retraite de Milly, entourée d'ombres paisibles, conversant avec l'esprit voilé des verts paysages, il prêtait l'oreille à la nature qui déjà lui murmurait je ne sais quoi de secret qu'exhalent ses harmonies, depuis l'oiseau qui soupire la nuit au fond des forêts, jusqu'à l'homme dont les chants s'élèvent de monde en monde vers l'éternel architecte. Cette vie méditative, où l'on s'entretient avec Dieu, avec soi-même, avec la nature, est particulièrement propre à éveiller dans de nobles cœurs le sentiment du vrai. Il apprit à aimer la paix des campagnes, l'oubli des heures mollement effeuillées, le refuge de la famille, ces entrelacements d'affection qui lient un homme à son foyer. Sculptant sans cesse en lui sa propre statue à l'image de l'idéale beauté dont l'essence est l'unité dans la variété, il se familiarisait avec les choses de l'intelligence, avec la puissance souveraine de la parole, avec tout ce qui nous fait les rois des âmes.

Lamartine entra dans le monde au moment où la

Restauration rejetait la France de l'Empire dans des idées plus pacifiques, et à l'heure ou les épées si longtemps triomphantes faisaient place aux études trop longtemps humiliées. Il avait cette organisation qui, d'après Tacite, est celle des âmes faites pour commander. Homme de haute origine, ayant l'instinct des mystérieux priviléges des races, il savait que tout ce qui est supérieur s'élève vers le beau.

La spontanéité irrésistible des sensations s'empara de son cœur. Il trempa ses lèvres dans la coupe avec une sensualité pleine de flammes; mille désenchantements suivirent les joies épuisées. Il ressentit l'une après l'autre toutes les impressions de la jeunesse; il s'en composa un trésor d'ennuis et de vagues tristesses, d'ineffables jouissances et de secrètes extases, une couronne au scintillement diamanté, aux nuances pâles, aux parfums mortels et enivrants. Atteint du mal si cher et si funeste de René, il parcourut un pays rempli des merveilles antiques, ses paysages aux éclatantes couleurs, ses riantes villas éclairées par un soleil si pur, ses gracieuses montagnes; ses fleuves étroits et rapides.

En pleine contemplation du passé, et sous le charme souverain du grand art sévère, son génie reçut en Italie ce baptême du soleil dont le génie de Gœthe resta marqué. Cette vague bleue de la mer d'Ischia qui déroule sa volute frangée d'argent ne semble-t-elle pas murmurer dans les *Méditations* et dans les *Harmonies*? Il lui fut donné, comme à Roméo, de voir à temps la beauté véritable. Au bord de la mer, en face de cette plainte qui ne se tait jamais même aux heures les plus calmes, et

de ses couleurs tour à tour éblouissantes et sombres, il éprouva cette suave ivresse des sensations à leur aurore, ce vertige délicieux du cœur qui fait croire à la créature qu'elle est une divinité quand elle est aimée. — Cet éclatant hyménée du ciel et de la mer, si bien fait pour réfléchir, comme un nouveau miroir d'Armide, l'hymen mystérieux de deux cœurs, lui fit découvrir le secret de revêtir de formes variées, la pudeur d'un sentiment, qui, souffrant, se cache sous des larmes héroïquement essuyées, comme quand il est heureux, se voile sous des rougeurs.

Les premières *Méditations* qui parurent en 1820, ressemblent aux rêveries de l'imagination indienne, à une de ces jeunes filles qui sortent du calice d'une fleur, sans qu'on sache bien où la fleur finit, où la femme commence; cette poésie était si délicate qu'on eût pu trembler de la voir se ternir à la flamme de la terre et s'évanouir comme un arc-en-ciel. Le contour visible plonge dans l'infini du rêve: tout est douceur, délicatesse, élégance.

Lamartine, après avoir respiré au Pausilippe le génie de Virgile, parlait surtout à la jeunesse, car l'espérance seule est animée d'une cordiale gratitude. Son inspiration était si mélodieuse et si bien frémissante du bruissement désolé de la lyre, que la foule, séduite, vaincue, se sentait vivifiée et rajeunie. Jamais la note musicale n'a versé plus d'enchantement dans une parole humaine, douce comme l'effleurement d'une caresse, et suave comme l'haleine d'un baiser. Moins grand par ce qu'il exprime que par ce qu'il donne à rêver, il unit à la vision du

ciel fleuri de la Grèce les horizons profonds de l'âme avec ses tourments secrets. Devant ces vibrations éthérées, l'intelligence s'endort, investie par la béatitude de l'harmonie.

Le souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise le soir s'allanguit sur des fleurs. Chaque impression est rendue avec une franchise de ton, une finesse de couleur qui donne l'illusion de la vérité. Les *Méditations*, où éclatent les opulences du printemps de la vie, reflètent les élégies, les drames, les longs poëmes de la félicité d'une heure, tout le décaméron de la vingtième année. Chêne harmonieux de la forêt des hommes, il avait besoin de rafraîchir ses puissantes racines dans le sol fécond de la nature dont l'ensemble immense se dérobe à nos sens, et à notre pensée. Lamartine est l'écho fidèle du monde extérieur; mais, aux inspirations que font naître l'aspect d'un nuage dans le ciel, l'éclat subit d'un rayon de soleil faisant étinceler la fraîcheur de la rosée qui suspend ses perles aux hautes herbes, il ajoute ce chant de l'âme, ce chant qui est le son divinisé du cœur, et qui s'unit aux beautés de la création. — Dans la campagne, quand le jour baisse, et que les bruits de la terre s'éteignent, dans les vallées solitaires, sous les forêts ombreuses, au bord des fontaines et des rivières nonchalantes, sur les flancs bruns des précipices sillonnés de ruisseaux bleuâtres, il est doux de feuilleter notre poëte dont la main, pleine d'épis et de pervenches, enrichit d'un idéal si pur le spectacle des champs.

La *Providence*, la *Prière*, la *Foi*, *Dieu*, le

*Temple*, sont de superbes chants qui rappellent, comme le son lointain d'une cloche de village, le mystère de l'infini. — Le travail, l'effort ne se sent nulle part dans ce vers savant en ressources infinies, en rhythme flexible, en richesse harmonique, et où l'art redevient la nature, la nature idéale. Il exprime avec magnificence les malaises de la conscience et de l'imagination, il s'inspire de la foi, de la tradition et de la liberté, de ces trois principes éternels qui font fructifier et grandir le souffle spiritualiste, l'effusion sublime. — St Augustin n'a pas des traits plus délicats, Platon n'a pas des nuances plus fraîches, plus transparentes. Homère, ce créateur de l'Olympe, à qui les dieux doivent leur grandeur, et Jupiter sa majesté, a-t-il, avec sa puissante intuition des choses impalpables, animé le ciel d'un spectacle pareil à celui que Lamartine fait resplendir dans nos cœurs ?

*Le Vallon*, *le Soir*, *l'Automne*, *le Golfe de Baïa*, renferment des strophes parfaites de sérénité. Dans ces paysages aux lointains profonds, aux lianes capricieuses, aux frondaisons voilées de brume ou frémissantes de lumière, tout respire le calme de la nature, quand les larges ombres tombent des montagnes, et que les champs exhalent comme une vapeur d'harmonie indéfinissable.

Dans la *Mort de Socrate*, le poëte a trouvé l'ordonnance superbe, le groupe monumental; Lamartine a, dans cette œuvre admirable, inscrit éternellement son nom, comme Phidias sur le bouclier de Minerve. Swendenbourg raconte, dans ses visions, qu'il vit des esprits de l'air causer

entre eux et se comprendre. Il y a quelque chose de ces entretiens palpitants au fond des nuées, dans les discours qui coulent des nobles lèvres du poëte, élevé au-dessus des terres fangeuses de la réalité ; il rehausse l'éternel héritage de la pensée par la pureté des idées et la solennité de l'inspiration.

Elvire, ayant la pudeur de son âme autant que celle de sa beauté, ne doit-elle pas vivre dans ce Panthéon qui abrite les noms de Laure et de Beatrix ? Le *Lac* est ciselé comme une de ces coupes de Benvenuto Cellini, ou les anges sortent du calice des lotus et s'embrassent à l'ombre de leurs ailes dans les enroulements des anses. Le poëte du Cantique des cantiques, Pétrarque, le Tasse n'ont pas plus de tendresse dans les chants d'amour, et ils ont moins d'élévation et d'enthousiasme. Milton lui-même n'a pas mis ce délicieux accent de rêverie intérieure en peignant un cœur penché sur un autre cœur et s'enivrant de poëtiques réserves, d'angéliques silences, de toutes les beautés vierges de l'Eden. Qu'êtes vous, à côté de cette page faite de vapeur, de parfum, de lumière, et populaire sans être jamais frappée de vulgarité, types artificiels du génie grec en décadence ? Daphnis et Chloé, vous êtes naifs sans être chastes, et dans ses descriptions le sophiste a oublié de vous donner l'attrait du malheur et de la pureté. Nous trouvons dans le *Lac*, pareil à ce groupe de Francesca et de Paolo qui passa enveloppé d'une vapeur mélancolique sous les yeux de Dante, la parfaite et idéale expression de nos espérances et de nos regrets. Qu'elle est belle cette nuit où le charme naturel, les émotions, les souve-

nirs, s'épanchent des cœurs, quand les étoiles s'ouvrent comme des fleurs d'or daus l'azur assombri du soir, et que les flots viennent se briser sur des pieds adorés !

Lamartine s'occupa de Byron avec une vive sympathie. En achevant le poëme de Childe-Harold qui déborde de tristesse, il a composé la plus touchante élégie qui soit sortie de l'âme émue d'un poëte, en l'honneur d'un autre poëte. Il a reproduit la stance, cette forme d'une nonchalance adorable, que Byron avait empruntée à Spencer et à la Jérusalem du Tasse ; mais tourmenté par le feu sacré, il ne pouvait pousser plus loin l'imitation. Sa pensée prit sa source dans les souvenirs de sa vie de famille, dans les événements de tous les jours ; il a pu, sans doute, s'inspirer des œuvres antiques et des poëtes harmonieux de l'Italie, mais dans de rares circonstances.

Les *Harmonies* remarquables par l'élévation du style, par l'expression rêveuse des plus tendres sentiments, parurent en 1829, et consacrèrent sa renommée. Aux souples articulations des vers, au souffle de plainte qui y passe, on voit que le poëte a conquis le naturel, cette fleur tardive de nos automnes intellectuels. La vie pleine, avec un mouvement doux, respire ici, comme elle circule dans les chœurs de Sophocle et dans les corps d'une forme immortelle que la sculpture a créés. Versant dans nos âmes de délicieuses impressions, il fait revivre tous les souvenirs de son adolescence.

L'amour du pays natal ouvre aux arts une source de vérité. Comment ne peindrions-nous pas avec émo-

tion les bois suspendus aux flancs des coteaux, les arbres touffus de notre enfance, la vieille église, la maison chérie, le banc placé au seuil de la porte, où l'on causait, à l'heure ou s'éteignent les feux du jour, avec ceux qui sont morts, et auxquels, le cœur serré, nous songeons longuement ?

Les *Harmonies* sont aussi des méditations poëtiques, mais bien plus loin de la terre que les secondes *Méditations*, et par conséquent à une très-grande distance des premières poésies, trop remplies de choses fragiles. La chauve-souris d'Albert Dürer, qui déroule entre ses griffes cette mystérieuse inscription : *Melancholia*, pourrait planer sur ces pages où la voix est tremblante des douleurs qui nous déchirent, pleine des orages qui grondent dans nos âmes, et en même temps pure comme la blancheur du lis ! A l'exemple de cette Charité de Rubens qui semble presser sur son giron robuste les délaissés du monde entier, il veut tarir les larmes et les misères sociales. Si notre devoir est d'ensemencer les terres où passent les nations armées, le poëte doit soutenir les nobles causes, affirmer l'idée morale au milieu des jeux de la force et du hasard !

Lamartine est de la race des souffrants, « pour leur grande ou délicate manière d'être, » comme dit Henri Heine avec tant de profondeur. Il est moins victime d'un sentiment trompé ou blessé que résigné à la vie et à ce qu'elle renferme d'irréparable. Il n'aime pas la mort comme Léopardi, le plus vigoureux des élégiaques, mais il en promène le voile funèbre dans des strophes plaintives comme la respiration de la mer. — Quelle chose légère et fugiti-

ve que l'existence ! Perdant de vue la terre, un bruit de vagues nous dit à peine que nous passons ! Des accents pleins de gravité, d'imagination, de piété, simples comme l'art antique, vrais comme l'histoire, lucides comme la conscience, forts comme la foi, doivent être médités dans le recueillement, soit qu'avec Job ils expriment les souffrances humaines, soit qu'avec le Psalmiste hébreu ils prennent des ailes pour s'élever vers Dieu. Les *Harmonies* sont moins un poëme qu'une poésie isolée que murmurent les âmes affectueuses.

Dans la gerbe de ses œuvres, il faut enlacer le poëme de *Jocelyn*, inspiration large et soutenue, qui a fait couler nos larmes. Ce qui est hérissé de formes scientifiques éveille sans doute notre admiration ; mais les beautés de poésies laborieuses finissent par pâlir et passer : ce qui vient du cœur peut seul aller au cœur, et le cri de l'âme jeté il y a deux mille ans s'entend encore aujourd'hui !

Ce genre inauguré en France par l'œuvre de *Jocelyn* existait depuis longtemps en Angleterre. Il exige une expression d'autant plus élevée que les faits qu'il retrace, que les sentiments et les habitudes qu'il reproduit, sont plus près de nous.

L'énergie de Crabbe, par exemple, était nécessaire pour donner à une histoire de ferme ou d'hopital le relief, la profondeur, sans lesquels la poésie n'est qu'un effort plus ou moins perfectionné.

Dans ce drame plein de grâce sévère, d'intimité contenue, d'intarissable fécondité, nous voyons tout ce que l'intelligence a de trésors, tout ce que le cœur renferme en soi de charme intense et subtil, de

mystère et d'épanchement. Quelle souplesse dans la conduite de l'intrigue ! Quelle pénétration intime des lassitudes de l'âme !

Depuis Fénelon, l'Homère chrétien, aucun écrivain n'a su plus exactement que Lamartine peindre, sentir la nature, et d'une gracieuse, d'une suave description faire une scène riche et variée. Il unit, dans l'image, le plus haut degré de l'idéalité aux plus humbles détails de la vie quotidienne. Dans ses vers aisés, ravissants de mélodie, nonchalants et familiers, il est populaire et hardi sans étonner, primitif et original sans recherche. Les montagnes de l'Isère, où la vigueur et l'éclat du Midi se mêlent à la majesté sereine des Alpes, la pourpre et l'or d'un radieux soleil couchant, les beautés d'un paysage féerique, tout est rendu avec largeur et précision. On est ébloui, mais l'esprit proteste. Il y a, dans ce chef-d'œuvre, une faute d'esthétique morale que la splendeur de l'exécution ne saurait voiler. — La foi, la justice, la vertu, le devoir accompli remplacent souverainemen. tous les instincts du cœur, et un acte d'héroïsme rend assez fort pour dompter les passions funestes !

La *Chute d'un ange!* Tel est le titre d'un vaste poëme qui n'a pu obtenir du public lettré une sérieuse attention. Dans ce monde infini où s'agitent les passions humaines, le poëte va, de la sensation au sentiment, à travers un idéalisme obscur, où les idées nagent et se développent, comme des ombres qui n'ont pas réussi à s'abstraire des limbes de la matière.

Dans les *Méditations*, dans les *Harmonies*, Lamar-

tine a su donner à l'amour une expression tour à tour ingénue, gracieuse, mélancolique et enthousiaste.

Mais, ici, on remarque l'antique alliance du mysticisme et du plaisir; le poëte ne s'enivre plus de cet air rare et salubre où ne monte aucun des miasmes de la terre; l'imagination imprégnée de l'atmosphère ardente et embaumée de l'Orient, est trop dominée par l'idolâtrie de la nature. C'est au déclin des grandes écoles, quand le sens, la recherche et le désir du beau diminuent, que le paysage prédomine. Combien cette part faite à la matière aurait étonné les délicats poètes du XVII^e siècle, qui subordonnaient la nature à la figure humaine et ne marquaient sur terre que l'espace suffisant à son piédestal!

Les descriptions du Liban primitif ne présentent rien d'assez net à la pensée. Quel est ce céleste vieillard qui aborde au rivage de Sidon? Que de confuses images dans les orgies du roi Nemphed! Dans la *Chute d'un ange*, comme dans les *Recueillements poétiques*, on distingue, çà et là, l'observateur, l'admirable peintre de paysage, le lyrique qui sait cacher sous un style opulent d'étranges fautes de goût. La scène du désert est belle comme effet dramatique, mais la morale repousse l'idée d'un ange qui finit par le suicide. On sent, dans cette œuvre, le frémissement de certaines croyances, comme on entend sur les plages, pendant les lueurs douces des nuits étoilées, le bruissement lointain du flot qui monte....; à l'heure où Lamartine se perdait dans les espaces qui paraissent sublimes, et qui sont en réalité si loin de Dieu, la philosophie s'énervait au contact de l'Allemagne dont

le génie est plus hardi que régulier, plus imaginatif que scientifique.

Emu de ces grandes pages intitulées : *l'Homme, la Poésie sacrée, Bonaparte, le Crucifix*; au souvenir de certaines *Harmonies* où sont gravés en traits immortels : *la Pensée des Morts, l'Hymme au Christ*; nous regrettons la *Chute d'un ange* pour une carrière qui devait nous révéler les beautés du christianisme. Quoiqu'il en soit, les défaillances disparaissent devant l'éclat de ces chefs-d'œuvre, où, à côté des mystères de l'âme humaine, soupire l'élégie d'une femme ou la prière d'un enfant!

On affirme parfois que Lamartine ne présente à la pensée qu'un vague christianisme; n'a-t-il pas donné à notre poésie lyrique l'harmonie des chœurs d'Esther et d'Athalie? On affirme aussi que ses accents mystiques nous emportent au-delà des réalités; mais la douce mélodie de ses paroles ne peut nous faire oublier que, dans cette série de chants qui sous le nom de Jéhovah font sortir l'idée de Dieu des merveilles de la création, il ouvre nos cœurs aux jouissances sublimes. Il n'a pas, sans doute, le sens chrétien si droit des Bossuet et des Bourdaloue, la précision savante des de Maistre et des de Bonald, chênes vigoureux qui vont chercher leur séve à travers les rocs primitifs jusque dans les entrailles de la terre; ce qui domine, sur son trépied enveloppé des flammes prophétiques, ce sont les fleurs et les tendresses, la poésie du pardon, les mystères de l'éternité..... La matière et le mouvement ne seraient-ils que la respiration et l'aspiration d'un Dieu qui tour à tour lance des mondes à la vie et les rappelle dans son sein?

Germinations, éclosions d'astres, de constellations, secrets éternellement étudiés, resterez-vous insondables?

Pourrons-nous un jour déchiffrer l'énigme de cet univers où s'assemble et se renouvelle la vie, depuis le jonc des bords du fleuve jusqu'à l'homme que le flot terrestre emporte dans la mer de lumière de l'éternité? Que la nature s'étudie et se découvre elle-même en Spinosa, qu'elle se raconte et qu'elle se chante en Lucrèce, colorant de son imagination les sophismes de la Grèce incrédule, la réalité supérieure du monde idéal, ce vague espace, emblême sensible de l'infini qui nous entoure et nous presse, tous ces problèmes gardent un sens profond.

Parvenu comme Dante à la moitié du chemin, l'homme, ce Dieu mortel de la terre, placé entre les mystères augustes de la religion et les mystères impénétrables de la nature, entre ce qu'il est ordonné de croire et ce qu'il est impossible de connaître, interroge sa destinée, et les méditations sublimes sont illuminées par l'auteur de l'*Immortalité* et du *Chrétien mourant*, dans des strophes qui parfois jaillissent et débordent, mais en éclaboussures superbes semblables à des rayons d'étoiles brisées!

Possédant la nuance, la demi-teinte, le reflet, il prend notre organisation par ses côtés éternellement sensibles, par l'âme, par le cœur, et il a exprimé à ravir le sentiment de l'ineffable. L'inspiration lui vient de la source même, de l'éclair d'en haut en présence de l'idée éternelle!

Lamartine trouva la société dans cet état de transformation où, comme du temps de Tibère, on

s'écriait de toutes parts : les Dieux s'en vont ! Disciple d'André Chénier qui était tombé d'un berceau bysantin dans le paganisme de son siècle, il combla le vide des âmes en y jetant l'écho du monde invisible ! L'auteur du *Verba novissima*, s'élevant vers les sommets de la divine Sion, exprima les aspirations de l'homme moderne.....

.....

Mais, la plume, qui s'est trempée dans les corruptions du temps, exprime avec anxiété les problèmes qui s'imposent à la raison courbée sous le mystère de la vie ! Ainsi de la poésie de Lamartine, dès son apparition : les rêveries secrètes, les sentiments inexprimés trouvèrent en lui un divin organe ; mais, ne sachant pas préserver ses fiers instincts, son talent d'une indicible délicatesse, cette originalité qui est à la pensée ce que la pureté est au cœur, des faiblesses intellectuelles, il a altéré la source première, et amoindri l'influence que son œuvre devait exercer sur les consciences !

O Poëte ! réfugié sur les hauteurs de la conscience, et brûlant de l'enthousiasme du vrai, pourquoi n'avez-vous pas résisté à l'entraînement des faux systèmes, aux séductions de cet effrayant panthéisme qui paralyse l'activité de la pensée ? Vous deviez vivre dans la solitude, enrichir votre âme, la fortifier par la contemplation du beau qui fait croître ses ailes, et réaliser l'idéal dans ses contours les plus vagues et les plus fuyants !

L'âme s'élève vers Dieu par la prière et l'amour. On en peut dire autant de la littérature et des arts. Toute poésie qui, au XIX^e siècle, n'est pas reli-

gieuse, n'a pas de destinée durable. L'austère notion chrétienne, si bien en harmonie avec nos sentiments, si voisine de ce que nous aimons, n'est pas seulement une civilisation qui renferme toutes les civilisations, c'est aussi le dernier mot de la nature humaine. Comme les filles des pasteurs se pressant autour des puits de l'Idumée, les poëtes doivent chercher leurs inspirations dans les livres saints où court un charme insinuant qui révèle une force cachée. N'est-ce pas en ouvrant ce ciel immense où rayonnent comme autant de constellations des phalanges d'âmes glorieuses, que les poëmes d'Alighieri, de Milton et de Klopstock excitent en nous une si profonde admiration? L'attention donnée par le christianisme aux choses de l'âme, les rêveuses tendresses qu'il entretient dans le cœur ont rendu la poésie moderne moins abstraite.

Le poëte qui a relevé l'âme du siècle, dégradée par les étourderies sensuelles de Parny, pour la réhabiliter dans un chant harmonieux qui est un hymne à l'immortalité, porta à ses lèvres desséchées la goutte d'eau du Jourdain. L'indéfinissable besoin de croire et d'aimer, le désir de penétrer les secrets de la vie invisible, tous ces sentiments qui constituent l'originalité de Lamartine et son attrait, le conduisirent dans ce pays où les ruines antiques se mêlent à l'ombre lointaine de l'histoire. Il a vu les cimes dorées du Liban nageant comme un olympe dans un éther éblouissant, et ces contrées sauvages magnifiquement peintes dans les chants bibliques; il a parcouru la gracieuse campagne de Tyr, la terre fertile de Chanaan; il a traversé les vallées odorantes ensevelies dans les em-

brassements des collines de Zabulon et de Nazareth; il a cotoyé les flancs du Carmel, revêtus de racines grimpantes et d'arbustes entrelacés, quand la tempête éclate dans son sinistre idéal; à l'ombre des arbres embaumés, il s'est arrêté, pour écouter, à la fraîche lueur des astres, ces histoires pleines du sens intérieur et de l'instinct secret du divin qui jettent sur l'Asie de merveilleux reflets; son pas a troublé le recueillement des solitudes dans la région étroite et sombre où fut enfanté le Christ. Et après avoir contemplé les fiers débris, le ravin déchiré du Cedron, le mont des Oliviers qui unit le pathétique humain au pittoresque des éléments déchaînés, il a pénétré dans Jérusalem, et il s'est agenouillé devant le tombeau qui est le sépulcre des vieux mensonges et le berceau des idées modernes.

Le *Voyage en Orient* nous fait connaître la pensée du poëte, plus souple dans son essor que ces colombes marines, qui effleurent les vagues de la mer de Syrie et se laissent bercer dans le vent. Le silence, cet oiseau dont on n'entend pas les ailes, plane sur ce monde chargé de mystères. Sous les souvenirs de vingt siècles, seuls habitants de ces vastes solitudes, ce qui se remue dans l'âme est inexprimable. Tous les enchantements de ce pays incomparable se réflètent dans le poëme descriptif, où les pages s'illuminent tour à tour sous le doigt qui les soulève. Quand la grandiose Genèse s'éteint, l'Apocalypse rayonne, quand l'ancienne Loi rentre dans l'ombre, l'Évangile resplendit! Homme qui prie, père de famille sur le tombeau de son enfant, poëte qui rêve, historien qui raconte, antiquaire et légis-

lateur aux ruines mystérieuses de Balbeck, il fait vivre des hommes à la physionomie résolue, vêtus de riches costumes et d'armures étincelantes ; imprégné d'une exquise atmosphère, il nous raconte les prodigieuses aventures de ces femmes du désert qui apparaissent sur le trépied antique, et dont les individualités peuvent ne pas trouver leur cadre dans l'histoire, mais qui la retrouveront dans la légende.

Avec la douceur facile et abondante de Bernardin de Saint-Pierre, il nous montre la campagne orientale et tous ses ornements ; le jasmin d'arabie dont le parfum se fait sentir à la clarté des étoiles, le bignonia se mêlant aux touffes des fleurs écarlates, le superbe dattier dont la tête flexible se penche comme celle d'une jeune fille qui s'endort, les palmiers qui s'élancent dans l'air embrasé comme les colonnes d'or d'une ruine fabuleuse, les grands hêtres à la forte écorce et au feuillage dentelé, les gerbes gigantesques qui s'enlacent d'un arbre à l'autre sous le dôme des forêts vierges, tandis que la voûte du ciel est fondue en une mer de diamants et de saphirs, dans laquelle le soleil à demi plongé semble se dissoudre.

*Graziella* évoquée du tombeau où elle dort sur le rivage, au doux bruit de la plainte marine, ce rêve étoilé de la jeunesse, cette idylle antique, révèle la finesse, la distinction native de l'écrivain ; mais le cri du cœur, l'accent qu'on retient, le trait qui pénètre, le style harmonieux pour l'oreille, rationnel pour l'intelligence, existe principalement dans le *Voyage en Orient.* Sous cette diction savante, colorée comme un prisme, ciselée comme une ara-

besque, orientale d'éclat, brillante comme les escarboucles du diadème de Salomon, l'idée et la métaphore se confondent, le lyrisme et la dialectique s'unissent étroitement.....

.....

Comme historien, il n'a pas la richesse pleine de relief et de saillie, l'imagination étincelante de Michelet; il n'a ni les grâces délicates et sévères, ni ces fières nuances de sentiment et d'art, ni cette notion de la prose française dans ses suprêmes élégances qui distinguent M. Cousin; il n'a pas ce discernement, cette pénétration des documents authentiques, vivifiés avec génie, ce quelque chose de sobre, de mesuré, de vivant qui fait la solidité du style d'Augustin Thierry; il possède encore moins ces larges expositions de principes, cette vérification assidue des lois essentielles, cette science austère de grouper les doctrines pour en tirer les idées générales, qui caractérisent M. Guizot. Se souciant peu de l'exactitude, étranger à la fine intuition du passé, Lamartine combine les faits avec son imagination, faculté naïve et riante, qui participe de l'esprit et de l'âme. Ne considérant pas les objets face à face, mais de haut, à la façon de ces archanges de Gœthe qui embrassent d'un coup-d'œil l'océan entier, il cherche comme l'alchimiste à transmuer les métaux, à faire de l'or avec de la terre, du diamant avec du charbon. Toutes ses productions historiques contiennent des pages écrites avec les solides et harmonieuses magies de la poésie, des portraits semés de richesses inouies, mais elles n'expriment pas l'humanité, et le plan divin demeure caché dans l'ombre sainte ou Dieu retient ses pensées.

Dans les entretiens sur la littérature, il ne faut pas chercher les coups furtifs, l'anatomie subtile, l'escrime savante, les qualités d'adresse et de tact, l'examen minutieux et profond de Sainte-Beuve; on n'y trouve pas la vigueur, la sincérité rigoureuse, incisive de G. Planche. Peu doué du sentiment de la vie pratique, de son œuvre ne se dégage aucune méthode, aucune conclusion nette, mais des omissions, des classements arbitraires. Dans un style inégal, plein de brusques fiertés et de grâces chevaleresques, par une sorte de vue sommaire, comme Elie du haut du Carmel, il colore du reflet de ses songes les inaliénables trésors de l'esprit humain.

Il jeta dans ce courant littéraire qui emporte, avec des bruits qui glorifient et des silences qui tuent, de douces et ravissantes histoires, moites des chastes senteurs des premières émotions, et pleines d'oasis fraîches et ombreuses.

Dans ses *Confidences*, dans *Raphaël*, n'a-t-il pas trop oublié que certaines religions s'expriment par le silence, et que les souvenirs ont leur discrétion, comme les sentiments eux-mêmes ?

Dans ces improvisations, l'observateur, le moraliste, le critique, l'érudit, rencontrent çà et là des perspectives neuves. La plume du poëte était comme l'épée de Roland, mais à chaque coup faisait-elle jaillir des éclairs ? La verve se refroidissait après chaque élan, comme si elle avait eu du plomb sur les ailes. L'art d'écrire, qui est le plus laborieux comme le plus délicat de tous les arts, est en même temps une source de nobles jouissances ; dans cette

œuvre toute virile, il faut unir l'idée et le travail, l'effort et l'inspiration !

Dans les dernieres années, assombries par de prosaïques vicissitudes, il ne restait plus, de Lamartine se survivant, que la silhouette brisée et superbe encore d'un grand poëte. Comme le marquis de Posa, de Schiller, cet homme si simple semblait appartenir par l'élévation de l'âme à un tout autre siècle. Continuant la tradition des charitables secrets, il avait cette bienveillance qu'un grand docteur de l'église, St. Ambroise, met au-dessus de la bienfaisance même. Il avait cette perfection de la vertu qui est l'indulgence; son caractère reflétait bien la droiture de son génie. La conversation, cette fille expirante des aristocraties oisives, brillait en lui des plus vives lueurs, quand on parvenait à dissiper tout voile de tristesse. Il épanchait un flot d'idées lumineuses qui fécondaient l'intelligence, et dont on sentait aussitôt la puissance génératrice. Estimant peu ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées qu'on appelle la gaîté, il aimait le sourire qui est la prévenance du cœur.

Quand les illusions, ces bons génies de notre pauvre vie, s'envolèrent, il traversa ce drame, cette navrante et triviale histoire de la nécessité inflexible, et il fit entendre ce sanglot que nul ne peut entendre sans pâlir. Impitoyables sagittaires qui trempez l'acier de vos flèches dans le sang de vos cœurs, sachez-le, en nous montrant ses blessures, comme les personnages de Rome qui avaient combattu pour le peuple, Lamartine n'a pas terni son nom, ce dernier soupir qui reste des choses humaines ! Ce tendre et sublime

bienfaiteur des esprits, ayant connu ces fleurs de la vie qui parfument les hauteurs comme les roses des Alpes, brisé de lassitude, tendait les bras vers les ombrages qu'il voyait des yeux de l'âme au delà de cette triste terre. A notre époque, qui vit trop, meurt vivant ! Si l'humanité est d'essence supérieure, tous les hommes, hélas ! ne sont pas supérieurs comme elle. Rien de grand n'existe dans nos sociétés qui ne soit soumis à l'injure de la médiocrité impuissante !

A la fin de cette longue existence qui ressemblait à ces voies romaines bordées de monuments funèbres, cet illustre vieillard, qui avait lutté contre les humbles passions de ce bas monde, eût volontiers répété le cantique du vieux Siméon ; « Et maintenant grand Dieu, tu peux rappeler à toi ton serviteur ! » Au milieu de tant d'amers chagrins, d'espérances déçues, d'amitiés trahies, il avait mis son espoir dans la religion de sa mère, et il avait appris de cette sainte femme, qui connaissait les vertus sérieuses, les grands renoncements, les résolutions suivies, la maxime de l'homme et du chrétien : supporter la souffrance ! Socrate avait bu la ciguë avec la résignation du fatalisme antique. Lamartine, ce céleste génie qui, à la sublimité du poëte, mêlait la candeur naïve de l'enfant, vida la coupe avec la confiance du chrétien rassuré sur les divines promesses. Quand sur son front, sillonné par les mâles douleurs qui ajoutent à la grandeur de l'homme, l'ange du repos éternel posa son baiser de glace, il ferma pour la terre ses yeux avides d'infini, avec le candide sourire d'un jeune homme, avec la gravité d'un vieillard. Comme Dante et Tasse, il tomba, le crucifix à la

main, dans les secrets de la tombe. La haine a pu attaquer Lamartine, mais, à l'exemple de l'antiquité qui divinisant ses héros les séparait des ombres terrestres, notre admiration protége sa mémoire.

Combien de formes essayées, d'organisations ébauchées, avant que les mains divines du créateur aient tiré de l'argile cet être lumineux qui s'appelle un génie! Tout homme, sans doute, porte un homme en soi, mais il faut que Prométhée féconde ce limon, allume cet esprit; aussi, la destruction d'une grande intelligence est un malheur qui se fait sentir dans les parties héroïques et idéalistes de l'humanité. L'histoire de notre pays placera Lamartine dans cet olympe où trouvent refuge les âmes qui ont résumé en elles la double séduction de la beauté morale et de la perfection intellectuelle. Ce qui fut son esprit, la forme même de sa pensée, voltigera sans cesse, poésie ailée, sur les bouches des hommes, et restera à jamais fixé et retenu sur notre terre qui roule enveloppée dans l'harmonie des astres fraternels. Alphonse de Lamartine a enchanté le monde; le monde, à son tour, idéalise sa mémoire dans une immuable éternité.

# RECUEIL DE 1871-1872.

## Seconde Partie.

# DISCOURS, RAPPORTS

ET TRAVAUX DIVERS

DES MAINTENEURS ET MAITRES.

# PENSÉES DÉTACHÉES,

## Lues en Séance particulière,

Par M. SAUVAGE,

Un des quarante Mainteneurs.

---

Un ancien a très-bien dit : « Le corps est comme le vase où l'âme est contenue : *vas aliquod animæ*. » Mais ne semble-t-il pas, dans le phénomène de la pudeur, que les rôles changent, et que l'âme, répandue autour du corps comme une chaste vapeur, lui tient lieu de voile et d'auréole ?

*

La Vénus pudique est une des plus ingénieuses et des plus heureuses inspirations de l'art. Elle satisfait à la pudeur, par ce qu'elle prend soin de cacher ; à la curiosité des sens, par ce qu'elle permet de voir ; à l'imagination, par ce qu'elle laisse deviner.

*

La colère de Diane, surprise au bain par un imprudent chasseur, ne trompe et ne touche personne : ce n'est que l'éclat d'une prude, et qui n'a rien de

commun avec la véritable pudeur. Tout le crime, en effet, du malheureux Actéon, c'est d'avoir eu des témoins de ses involontaires regards ; car on sait bien que la nuit va bientôt couvrir de ses voiles les secrets rendez-vous de la déesse avec le bel Endymion.

*

La jeune fille ne sait rien ; mais ne dirait-on pas qu'elle comprend tout ? C'est ainsi que son ingénuité vient de ce qu'elle ignore, et son embarras de ce qu'elle devine, embarras charmant auquel on a donné le beau nom de pudeur.

*

Il y a quelque chose de plus suave et de plus ravissant que la pudeur d'une jeune fille ; c'est la pudeur d'une jeune femme.

*

Dans la jeune fille, la pudeur cache et trahit à la fois le secret d'une espérance ; dans la jeune épouse, elle couvre, comme d'un voile, le mystère de son bonheur ; dans le célibat volontaire, la pudeur de la vierge a tout le charme et toute la tristesse de ces fleurs d'automne qui ne doivent pas donner de fruits.

*

Il y a, dans la pudeur, une arrière-pensée d'une exquise délicatesse. Un jour va bientôt venir, et la plus chaste fille le sait, où doivent tomber tous les voiles. Ne serait-ce pas pour les priviléges et les saintes franchises de ce jour que, jusque-là, elle serre les plis de sa robe avec un soin de plus en plus religieux et jaloux ?

*

On a dit que l'amour est quelquefois un fruit du mariage; il pourrait y en avoir un plus délicat et plus exquis : la pudeur.

*

Il y a une pudeur qui sourit, il y en a une qui rougit d'avoir été surprise : la première avoue ingénûment qu'elle connaît les conséquences; la seconde laisse voir à regret qu'elle ne les ignore pas.

*

Ce qu'on a dit de nos premiers parents, qu'ils ne s'aperçurent de leur nudité qu'après leur faute, est toujours vrai : évidemment la pudeur vient de la connaissance.

*

La pudeur est un sentiment si naturel, que Vénus elle-même se couvre comme elle peut, quand on vient à la surprendre. Il faut que le vice soit d'abord convenu pour qu'il ose se montrer dans toute sa nudité.

*

La pudeur pourrait bien être une involontaire et tacite profession de beauté. N'est-il pas probable qu'une femme a lieu de se croire belle par cela même qu'elle se croit menacée ?

*

De même que la pudeur est l'honneur du corps, l'honneur est la pudeur de l'âme.

*

Il y a une manière d'être nue qui écarte le regard et la pensée profanes ; il y a une manière de se vêtir qui les attire et les appelle.

*

Il y a une chose que, depuis longtemps, j'avais à cœur de dire, mais j'ai toujours eu peur de ne pas trouver, ou le mot, ou le tour, ou l'image, qui demanderaient grâce pour l'idée. Si je m'aventure cette fois, ce n'est pas que je me flatte d'avoir enfin rencontré tout cela, mais je cède au besoin de produire une observation qui n'est peut-être pas sans moralité... Il me semble, si nous avions des mœurs, que, lorsqu'une femme porte déjà les marques sensibles d'une prochaine maternité, elle devrait attendre, au demi-jour du gynécée, au doux reflet dont le foyer dore les images de la piété domestique, que son temps fût venu et tout le mystère accompli, de peur que des espérances qu'elle donne, on en vienne aux secrets qu'elle trahit, et que le cœur soit encore moins ému que l'imagination blessée.

*

Toutes les nudités ne sont pourtant pas des atteintes à la pudeur, et il y en a quelquefois de bien naï-

ves et de bien touchantes... Qui n'a vu de jeunes femmes, naguère vierges timides, et qui fuyaient jusqu'à leurs propres regards, se montrer tout à coup nourrices hardies ou distraites aux yeux de tous ?... Il y a une bien naturelle explication de ce merveilleux changement... Avertie par un instinct secret, la jeune fille rêve d'abord le nom de mère, et sa pudeur cache moins qu'elle ne trahit cette ambition. Fière bientôt de n'avoir trompé ni l'espoir d'un époux, ni le vœu de la nature, elle entre tout à fait dans son rôle, et ne saurait souffrir qu'on puisse mettre en doute aucun des titres de sa mission... Et puis, si le jeune convive s'endort satisfait, en la payant d'un sourire, que lui importe le désordre du banquet ?

*

Entre plusieurs traditions sur Hélène, il y en a une qui la présente comme vertueuse et fidèle. C'est à ce titre, sans doute, que la célèbre épouse de Ménélas, ayant fait mouler une coupe sur l'un de ses seins, en fit hommage à la Diane de Lindos... Il n'était pas possible d'envelopper un plus beau sens sous une plus gracieuse image, et l'art grec n'a peut-être pas de plus heureux emblème. En plaçant ainsi sous la sauvegarde de la pudeur ce que la beauté a de plus responsable, il enseignait qu'il n'y a de vraiment beau que ce qui est chaste.

*

*Utile dulci !..* Jolie devise pour le tour d'un dessin où quelque heureux émule de l'Albane aurait représenté la merveilleuse fontaine où se suspend et s'abreuve le nouveau-né !

* * *

Les plus belles choses et les plus précieuses ont elles-mêmes besoin d'un peu d'art et de prestige. Il ne faut voir ni les femmes en négligé, ni les vers en manuscrit, ni les diamants sur le papier.

*

La toilette est le style des femmes ; la variété est le précepte qu'elles en observent le mieux.

*

« Il n'y a rien de plus difficile, dit Aristophane, qne de faire sortir une femme de la maison. » Il aurait pu ajouter : « si ce n'est de l'y faire rentrer. » Ce n'est pas, en effet, pour n'être vue qu'un moment qu'elle aura mis si longtemps à se parer.

*

Pour une femme qui va dans le monde, il ne s'agit pas seulement de savoir quelle robe elle mettra, mais jusqu'à quel point elle la mettra. Il y a là une question fort délicate de délimitation, et la diplomatie n'en a peut-être pas de plus scabreuse en fait de frontières. S'il m'était permis de proposer une transaction, j'en demanderais la formule aux premiers vers du chant consacré à l'amour dans notre épopée nationale :

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie...

*

Vous poussez, à l'improviste, la porte d'un cabinet où une femme est tout entière aux apprêts de sa toilette ; aussitôt elle jette un cri et se sauve tout éperdue, cherchant où se blottir, et rajuster, s'il se peut, son désordre. Il ne faudrait pourtant pas se tromper sur la vraie cause de cette panique. Vienne le soir, et la même femme vous apparaîtra dans le monde sans la moindre émotion, sans trouble aucun, et cependant bien autrement livrée à vos regards que dans l'aventure du matin. C'est qu'il y a des nudités étudiées et savantes, et que, cette fois, elle sera nue en toute sûreté d'amour-propre.

*

Le soin exagéré de la toilette en laisse trop voir le besoin. Aussi, le berger du mont Ida donna-t-il le prix de la beauté à celle des trois divines solliciteuses qui s'était présentée à lui dans l'appareil le plus simple. Avec l'instinct d'un connaisseur que le maître des dieux lui-même avait choisi pour arbitre, il eut bientôt jugé, sans autre examen, que la moins parée devait être la plus belle.

*

On se plaint, de nos jours, et ce n'est pas, je crois, sans raison, que le luxe des femmes est devenu fort dispendieux. Mais on n'a pas assez remarqué, peut-être, qu'il leur coûte plus qu'à personne. N'est-il pas évident, en effet, que le bruit de leurs oilettes a fait taire la renommée de leur esprit?

*

De toutes les manières, un voile sied bien aux femmes. Il y a cependant un de ses avantages qu'elles savent surtout apprécier. Derrière ce rideau de gaze, elles ne voient pas aussi bien sans doute, et ne sont pas aussi bien vues, mais, en revanche, elles regardent beaucoup mieux.

*
* *

Les manéges de la coquetterie nous laissent froids comme les œuvres où l'art n'a pas d'autre objet que lui-même; c'est de l'art pour l'art.

*

Il y a des hommes assez simples pour se figurer qu'ils sont agréables aux coquettes; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne leur sont que nécessaires.

*

Qu'est-ce qu'une femme à la mode?.. Pour le bien faire comprendre, il sera plus facile et plus court de dire ce qu'elle n'est pas... Evidemment, la femme à la mode n'est point femme d'esprit, car alors elle serait la première à trouver son rôle bien ridicule; elle est encore moins femme de cœur, car alors, pour l'intime bonheur d'une adoration secrète, elle ferait bon marché de toutes les admirations publiques; elle n'est pas surtout mère de famille, car alors, au lieu de s'enivrer du grand jour des promenades, du bruit des salons, et du feu des lustres, elle se plairait au silence et au demi-jour du foyer.

*

Le plus bel ornement des femmes est le silence qui se fait autour d'elles.

*

Il est de bon goût qu'une maîtresse de maison s'efface et s'éclipse, en quelque sorte, devant les femmes qu'elle reçoit chez elle un jour de fête. L'observation de cette bienséance a tout le bonheur d'une inspiration. Elle est belle alors, non-seulement de la simplicité de ses atours, mais surtout de la bonne grâce de son désintéressement. Ajoutez une certaine crainte de ne pas renvoyer tout le monde content, au gré d'une intention qui est parfaite, et vous lui trouverez un charme de plus, le charme qui naît de cete aimable anxiété.

*
* *

L'amour est un poëme fort accidenté; les raccommodements en sont les plus charmants épisodes.

*

Les meilleurs raccommodements sont ceux qu'aucune explication ne précède, et quand deux mains vont se rejoindre aussi tôt et aussi vite que les deux moitiés d'une vague que l'aviron a séparées.

*

Se raccommoder, en amour, ce n'est pas renouer tout simplement au point où l'on avait rompu; c'est

reprendre les choses de bien plus haut, et renouveler, une à une, toutes les ferveurs du noviciat ; c'est repasser, dans ses détails les plus intimes, toute une charmante histoire, afin de tout rappeler, surtout afin de tout redire ; c'est en un mot, recommencer tout à fait à s'aimer, et c'est ce qui aura fait dire, sans doute, que l'amour est un grand *recommenceur*.

*

Un raccommodement fait deux heureux à la fois ; le plaisir le plus délicat est pour celui qui a fait le premier pas ; pour l'autre, il y a surtout une satisfaction de vanité.

*

L'envie se cache, la haine se déclare, l'estime s'impose, l'amitié s'avoue, l'amour se trahit.

*

En fait d'amour, dès qu'on est admis à en parler, on est déjà à moitié chemin.

*

On n'aime pas aussi bien la seconde fois, mais on le dit mieux.

*

On dit, surtout en amour, que les absents ont tort. Il se peut bien qu'il en soit ainsi de l'amour heureux et partagé ; quant à celui qui s'incline devant une rigueur obstinée, qui s'éloigne en silence, et se recueille en secret dans une douloureuse amertume, je serais bien trompé, si l'absence ne lui donnait pas un certain prestige, ne lui ménageait pas quelque retour, du moins quelque regret.

*

Quand un homme de cœur a tout fait pour plaire à une femme, sans y être parvenu, il garde encore auprès d'elle une bien belle position, car il doit l'avoir convaincue que tous ceux de ses sentiments qu'elle peut accepter lui appartiennent.

*

Aimer est moins souvent un bonheur qu'un tourment; être aimé mène bientôt à l'ennui, en attendant le dégoût; mais avoir persuadé qu'on aime est la source d'une jouissance délicate et qui ne s'épuise pas.

*

Il se peut bien que l'amour, en désespoir de cause, fasse effort pour se transformer, tourne peu à peu à l'amitié, et paraisse vouloir s'y tenir. Mais ce n'est là qu'une fraude pieuse, qu'une ruse de guerre; c'est de l'amour encore sous un autre nom : l'ami, du moins, se chargera de prouver, par toutes les délicatesses du sacrifice, qu'il méritait d'être plus heureux.

*

Il y a tant de caprice dans l'amour qu'on a d'abord bien de la peine à comprendre certains assortiments, et qu'on serait tenté d'appliquer à la raison d'aimer ce qu'on a dit de la raison de croire : *Credo quia absurdum;* mais bientôt tout s'explique, quand on a dit d'un côté, *c'est lui*, et, de l'autre côté, *c'est elle.*

*

Quand un jeune rameau se trouve arrêté dans la voie naturelle de son essor, il cherche aussitôt, d'un autre côté, l'espace, l'air et la lumière. Ainsi fait le cœur: quand il se sent froissé, il se détourne et va fleurir ailleurs.

*

L'amour aime surtout à cacher son jeu. Il y a une manière bien délicate, et, par cela même, bien habile, de témoigner à une femme les sentiments qu'on a pour elle: c'est de la gronder, avec une tendre brusquerie, soit de l'excès de sa bonté, soit du peu du soin qu'elle prend d'elle-même. Ces témoignages de sympathie, qu'on laisse volontiers échapper, couvrent moins qu'ils ne trahissent le véritable secret du cœur.

*

Il y a aussi une grande habileté à complimenter une femme sur l'élégance de sa toilette, le goût exquis de ses ajustements, et sur toutes les harmonies qui en résultent; le désir de plaire n'a pas d'exorde plus insinuant.

*

Après l'amour, à côté de lui, au-dessous, si l'on veut, mais mieux que lui, il y a l'amitié d'une femme. Il y a plus d'amour dans une telle amitié, que de véritable amitié dans l'amour.

*

On a dit, d'une manière aussi délicate qu'ingé-

nieuse, que l'amitié n'a pas de frontières. Il n'était pas possible de mieux faire sentir combien est insensible et douce la pente qui mène de l'amitié à l'amour.

*

Il y a une chose qui peut donner une idée de la vie douce et sereine, attribuée par les poëtes aux âmes heureuses de l'Elysée : c'est l'amitié imprégnée d'un peu d'amour.

*

On ne voit pas, mais on sent, à une douce chaleur, le feu qui couve sous la cendre. Ainsi, quand l'amitié d'un sexe à l'autre est tant soit peu fervente, c'est qu'il y a de l'amour qui se cache et qui la tient chaude.

*

Les moralistes, les grands poëtes surtout, ont remarqué que l'amour est de toutes les passions celle qui amortit le plus l'activité humaine. A son tour, et notre siècle n'en fournit que trop la preuve, l'activité humaine n'a-t-elle pas tué l'amour?

*
* *

Les liens du sang ne dépendent pas de nous, ils nous sont imposés, d'où vient que souvent ils nous unissent encore moins qu'ils ne nous séparent; c'est ce qui donne tant de prix à ceux de l'amitié, cette parenté volontaire.

*

L'amitié est une vie jumelle, une vie à deux.

S'aimer à ce titre, c'est vivre de moitié, l'un par l'autre ou pour l'autre. N'est-ce pas ce que la fable a voulu dire, quand elle nous raconte, dans un de ses mythes les plus heureux, comment Pollux, issu d'un dieu, cédait à son frère Castor, né d'un père mortel, la moitié de sa vie immortelle ?

*

Il y a un état de l'âme d'une intime douceur, et d'une exquise délicatesse. C'est celui pendant lequel on fait à des amis qui ne s'en doutent pas, une part de la fortune qu'on se plaît à rêver.

*

Quand je fais des châteaux en Espagne, je commence toujours par la chambre de l'ami.

*

L'estime s'impose, l'amitié s'inspire. Voilà pourquoi on peut ne pas aimer ceux qu'on estime, et qu'on n'estime pas toujours ceux qu'on aime.

*

Il y a des amitiés qui déconsidèrent, et des inimitiés qui honorent.

*

Nous aimons surtout, dans nos amis, la bonne opinion que nous leur avons donnée de nous-mêmes.

*

Diogène n'était cynique qu'en apparence ; au fond, comme on en peut juger par quelques-unes de ses

maximes, nul n'avait plus de sens, d'élévation d'esprit, et de noblesse d'âme. Il y a surtout de lui, en matière d'amitié, un mot d'une rare délicatesse. « Je ne demande pas, disait-il, je redemande à mes amis l'argent dont j'ai besoin. » Charmante saillie, admirable fiction qui fait tout à coup de l'amitié un compte courant, et de tout ami un débiteur anticipé !

*

Quand on fait mention de quelqu'un de ses amis, il serait prudent d'user de la formule ordinaire, et de dire : « Un de mes anciens amis », on pourrait autrement commettre un anachronisme.

*

A mesure qu'on approche de la fin, et qu'on a moins de temps à perdre, on fait un plus rigoureux inventaire de ses relations avec le monde. En procédant tous les jours un peu à cette liquidation, à l'exemple du commerçant qui se retire, on est de plus en plus étonné du grand nombre d'anciennes amitiés qu'il faut inscrire au chapitre des non-valeurs.

*

Quand on a dit, pour exprimer les rapports entre amis : « Le commerce de l'amitié, » on ne croyait pas si bien dire.

*

Qui le croirait ?... Il y a un *decorum* de l'amitié : un ami n'est plus le même, selon qu'on le voit chez lui, chez soi, dans le monde, ou dans la rue.

*

Dans la catégorie des relations équivoques, il faut surtout placer ces amis honteux qui vous traitent avec cérémonie dans le monde, et vous y font la révérence de loin. Ils mériteraient vraiment qu'on leur adressât tout haut cette apostrophe : « Que s'est-il donc passé, Monsieur, depuis que m'ayant rencontré, hier même, dans la rue, vous m'avez presque meurtri en me serrant la main ? »

*

En vertu des lois du monde physique, quand la température s'élève, le mercure monte progressivement dans le tube du thermomètre... Il y a un phénomène de l'ordre moral où c'est l'inverse qui se produit. Quand la fortune de nos amis est en voie d'ascension, le fluide de leur amitié se resserre, jusqu'à ce qu'il soit descendu, de degré en degré, au-dessous de zéro.

*

Il y a aussi une optique de l'amitié : Sommes-nous heureux et riches?... Nos amis se trouvent aussitôt doués de la faculté de voir à distance, ils deviennent presbytes comme par enchantement... Sommes-nous malheureux et pauvres?.. Ils se sentent tout à coup atteints de myopie, et ils peuvent passer à côté de nous sans nous apercevoir.

*

On dit que les yeux des myopes sont les meilleurs : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils servent merveilleusement quelquefois à ne point voir.

*

Après une réconciliation, on traite ses amis comme ces vases fêlés qu'il n'est plus désormais possible de manier sans crainte, et surtout sans précaution.

*

D'où vient pourtant que l'amitié est plus empressée après un raccommodement? est-ce qu'elle songerait à réparer le temps perdu? N'est-ce pas plutôt qu'elle est moins sincère et se croit encore suspecte?

*
* *

Parmi les actes de la vie sociale et civile, il y en a un, le plus important de tous, que les tendances matérielles de notre époque ont surtout marqué de leur triste empreinte. Il y avait autrefois quelques mariages d'inclination, il n'y a plus maintenant que des mariages de proposition, je veux dire de proportion.

*

La cause la plus ordinaire du célibat des filles, c'est qu'elles ne sont ni assez riches, ni assez pauvres pour se marier.

*

Il est bien rare qu'un projet de mariage échappe à la critique des mères qui n'y sont pas intéressées; il leur semble toujours que c'est un passe-droit qu'on fait à leurs filles.

*

Quand une jeune personne est au moment de se

marier, ses compagnes, ses amies elles-mêmes commencent à trouver qu'elle n'est déjà plus, ni aussi bonne, ni aussi belle, que lorsqu'elle attendait, comme elles, un établissement.

*

Lorsqu'un jeune homme s'est enfin décidé, après de longues irrésolutions, pour l'une des jeunes personnes dont chacune s'était flattée d'obtenir la préférence, tenez pour certain, au dire de celles qu'il laisse encore disponibles, que le nouvel époux est tout à fait dépourvu d'éducation, et qu'on s'était fort trompé sur sa fortune ; qu'il a fait d'ailleurs un bien pauvre choix dont il ne tardera pas à se repentir.

*
* *

La vie du père de famille se compose de deux phases bien distinctes : il passe la première à se vêtir, la seconde à se dépouiller.

*

Le cœur du père de famille suffit à aimer, d'une égale affection, tous les enfants assis autour de sa table : si, quelquefois, un rayon plus doux vient à s'échapper de ce foyer de tendresse, c'est afin de mieux éclairer le coin le plus obscur du tableau.

*

A la table de famille on est souvent heureux d'avoir un convive, et presque toujours fâché d'avoir un témoin.

*

Il est de bon goût d'être de l'avis de son hôte, et de trouver bon le vin de l'hospitalité.

*

Les fils ne conservent guère que le nom, tandis que les filles gardent religieusement l'esprit et le culte de la famille ; ce sont les vrais génies du foyer. Quand viennent surtout les jours d'orage, elles se serrent et s'enlacent autour de l'autel domestique, et, comme les colombes du poëte, elles l'embrassent de leurs pieuses étreintes : *ceu tempestate columbæ..... condensæ.*

*

La patrie d'une femme c'est le lieu où elle devient mère ; rien n'acclimate comme un enfant.

*

Une mère qui a perdu son enfant, c'est un piédestal dont on a brisé la statue ; un enfant qui a perdu sa mère, c'est une fleur qu'on a séparée de sa tige.

*

En présence d'une faute l'amitié se retire, l'amour s'indigne, la tendresse maternelle s'incline. Que dis-je ? il y a, dans une telle affection, une si mystérieuse délicatesse, qu'elle a peut-être besoin d'avoir quelque chose à pardonner.

*

Regardez une mère, lorsque son fils a fait une faute, et que le père est là qui menace ; croyez-vous

qu'elle va parler pour le défendre? un secret instinct l'a tout à coup avertie qu'elle a mieux à faire. Elle se tait alors, se recueille immobile dans sa tristesse, et prend elle-même l'attitude d'une accusée... moment divin ! cette fraude pieuse a donné le change et désarmé la colère.

*

Ce don de la tendresse, que les mères ont reçu par excellence, est une des plus heureuses harmonies de la famille ; il fallait bien que la nature leur donnât à aimer à proportion de ce qu'elle leur donnait à souffrir.

*

Dans les familles heureuses, auxquelles la fortune a longuement souri, on meurt selon la loi de l'âge ; c'est la mère qui survit : dans celles que le malheur a souvent et longtemps visitées, on meurt selon la loi des affections ; c'est la mère qui succombe la première.

*

D'où vient que généralement le père aime mieux les filles, et la mère les garçons ?... Est-ce que la nature se plairait, en pareil cas, à croiser les affections, comme elle aime quelquefois à croiser les ressemblances? Serait-ce une courtoisie des époux entre eux, et comme une seconde floraison de leurs premiers sentiments?.. faut-il croire encore, comme on l'a dit, que la fille aura peut-être besoin de la protection du père, et la mère de celle du fils ?.. n'est-il pas plus simple de penser que, jusque dans ces attachements si saints et si purs, il entre quelque chose de la sympathie naturelle des sexes, afin que, par l'effet de cette mystérieuse préférence, la

mère puisse aimer toujours, et le père être toujours aimé.

*

Une mère, une fille, une sœur, une épouse !.. quel est le plus doux de ces noms, le plus saint de ces titres ?.. quel est le plus fidèle de ces divins échos du cœur d'une femme, la plus ineffable de ces révélations de la tendresse humaine? pourquoi le demander, quand il est si difficile de distinguer, et si doux de confondre ?

*

Il est de bon goût qu'en public et devant témoins, mari et femme se traitent avec tous les égards d'une politesse cérémonieuse. Entre toutes les fictions qui ont cours dans le monde, c'est assurément l'une de celles qu'il importe le plus de maintenir, afin que ce velouté de convention, venant à passer dans les habitudes de la vie intérieure, en adoucisse peu à peu les continuels et inévitables frottements.

*

Ni le mari, ni la femme, n'ont ensemble, dans le monde, autant de succès que séparément, c'est qu'ils se connaissent trop bien réciproquement, pour oser s'y contrefaire l'un devant l'autre.

*

On parle toujours bien de sa femme, quoi qu'on en pense : c'est qu'il n'y a pas de meilleur palliatif d'un mal définitif et sans remède.

Quand on voit que les amis s'entendent quelquefois si bien, et les parents quelquefois si mal, on est tenté de mettre en doute ce qu'il est convenu d'appeler la force du sang et la voix de la nature; mais si l'on vient à considérer que les amis, même les plus intimes, ne se voient que rarement et à leurs heures, tandis qu'en famille, qu'on le veuille ou non, on est sans cesse en présence, face à face, côte à côte, tout le long du jour, quelquefois la nuit; alors, indépendamment du conflit des intérêts, du choc naturel des âges et des humeurs, l'incompatibilité s'explique par le seul fait de l'infirmité et de l'imperfection humaines.

# POÉSIES

Lues en diverses Séances (1868-1871);

Par M. F.-Fr. de la JUGIE,

Un des quarante Mainteneurs.

## I.

## SOMMEIL ET RÉVEIL DE LOUIS XVI ENFANT.

Janvier 18...

Parmi la soie et la dentelle,
Sous ces lambris d'azur et d'or
Où le lis royal étincelle
Comme aux cieux l'étoile immortelle,
Voyez-vous cet enfant qui dort?

Comme doucement il repose!
Sa bouche, avec un frais soupir,
S'entr'ouvre : on dirait une rose,
Quand sur sa feuille à peine éclose
Frissonne un matinal zéphyr.

Oh ! ne l'éveillez pas, de grâce !
Sur des fleurs promenant ses pas,
Peut-être il entend dans l'espace
Chanter un séraphin qui passe ;
De grâce, ne l'éveillez pas !

Goûte, goûte longtemps encore,
Enfant, ce fortuné sommeil ;
Dors dans ton innocence... Ignore
Quelle sombre et sanglante aurore
Luira sur ton dernier réveil !

* * *

Mais, soudain, voyez quel nuage
A voilé de ses traits le pur rayonnement !
Voyez frémir sa lèvre et son pâle visage ;
De son sein oppressé sort un gémissement.

Tu souffres ! Pourquoi cette plainte ?
Maintenant dans ton rêve, enfant, vois-tu passer
Quelque démon hideux ? Vois-tu, muet de crainte,
Un serpent qui vers toi glisse et va t'enlacer ?

Pourquoi t'agiter sur ta couche ?
Entends-tu s'approcher, ainsi qu'un ouragan,
Un peuple ému, qui pousse une clameur farouche ?
Entends-tu sous tes pieds le bruit sourd d'un volcan ?

De ton palais brillant de gloire
Les méchants viennent-ils, en leur lâche fureur,
T'arracher, te plonger dans une prison noire?
Dieu! comme sur tes traits a redoublé l'horreur!

Est-ce pour conjurer leur rage
Que tu lèves ainsi tes deux petits bras nus?
Ont-ils en main le fer, à la bouche l'outrage?
Mais quel cri déchirant!... L'enfant ne rêvait plus;

Et les pleurs baignaient sa figure,
Et tandis que sa plainte en sanglots s'exhalait,
Sa main semblait chercher une vive blessure,
Et le nom de sa mère à ses cris se mêlait.

* * *

Et vers lui sa mère, alarmée
Au cri de cette voix aimée,
Avait précipité ses pas.
Comme sur son nid la colombe
Etend son aile qui retombe,
Elle l'entourait de ses bras.

« Qu'as-tu, mon enfant? disait-elle;
Sens-tu quelque douleur cruelle?
D'un malheur aurais-tu songé?
Va, cesse tes frayeurs! Tout songe,
On te l'a dit, n'est que mensonge;
Autour de toi, rien n'est changé.

» Non, non, pour toi point de disgrâce;
Reconnais celle qui t'embrasse,
Dont les baisers sèchent tes yeux:
C'est ta mère, et non pas une autre...
Ce palais, c'est toujours le nôtre,
Le palais de tes grands aïeux.

» Là, veille une garde fidèle;
Et tout un peuple est derrière elle...
Surtout Dieu te garde avec moi.
A toi la joie et l'espérance!
O mon enfant, Enfant de France,
Tu seras roi, tu seras roi! »

***

Elle chantait!... Grand Dieu! si, des lueurs funèbres
De l'avenir alors éclairant les ténèbres,
La hache au pied du trône eût frappé ses regards;
Si du sein du passé, lamentable présage!
Elle eût vu tout-à-coup apparaître l'image
Du plus malheureux des Stuarts;

Si, debout devant elle, ainsi qu'au temps antique,
Un vieillard, élevant une voix prophétique,
Avait dit : « Cet enfant que berce tant d'amour,
» Ce beau lis au soleil levant sa jeune tête,
» Avec ses rejetons une horrible tempête,
» Hélas! doit le broyer un jour!

» Enfant, tu seras roi! Tu seras Louis-Seize!
» Quand par toi renaîtra la liberté française,
» De stupides Brutus la noieront dans ton sang! »
Pauvre mère! à genoux, comme elle eût crié : « Grâce!
» Que sous un chaume au loin j'aille cacher sa trace;
» Ou qu'il expire en m'embrassant. »

## II.

## LA VEILLE DU 21 JANVIER.

Toulouse, le 20 janvier 183... (1).

Sur la rive orageuse où le flot de la Seine
Serpente, et de la ville à la mouvante scène
Réfléchit les palais en son mouvant miroir,
Non loin des monuments de nos arts magnifiques
Naguère un vieux débris, tour aux créneaux gothiques,
Se dressait, tel qu'un spectre noir.

Comme sur son nid l'aigle ouvrant son aile altière,
Là des preux ont longtemps déployé leur bannière;
Là jadis... Mais hélas! qu'importe le passé?
Là, d'un noir attentat lamentables victimes,
Ont souffert, ont prié des âmes magnanimes,
Et leur trace a tout effacé.

(1) Le 21 janvier 183..., l'auteur de ces vers, alors étudiant en droit, apprit sur la place Saint-Etienne que la messe à la mémoire de Louis XVI, où l'on se rendait en foule, avait été interdite. Des agents de police et des soldats étaient postés devant le portail de l'église, d'où les tentures noires avaient été enlevées par ordre. C'est de cette circonstance que naquit la pensée de cette pièce. On sait, d'ailleurs, qu'après la Révolution de Juillet, dont l'anniversaire fut consacré par une loi, le deuil légal du 21 janvier fut aboli.

Rien ne l'effacera... Sur cette tour détruite
L'herbe croîtra ; les ans redoubleront leur fuite ;
Vous serez là toujours, ô vivants souvenirs !
Là le souffle des nuits, comme un soupir d'orage,
Semblera murmurer, jusques au dernier âge,
Votre nom, ô royaux martyrs !

Nom deux fois consacré ! Majesté deux fois sainte !
Roi ! Martyr ! Laissez-moi vers la funèbre enceinte
Reporter aujourd'hui mes pas religieux.
Je toucherai du front votre poussière auguste,
Murs qui fûtes vraiment un Temple, et que le Juste
Fit dignes du regard des Cieux.

Il m'en souvient : Paris élevant mon jeune âge,
Voilà cinq ans, je fis ce saint pèlerinage (1).
Un vent froid de la rue agitait les flambeaux ;
Les nuages couraient sur le front de la lune,
Et mon cœur méditait cette grande infortune,
Pressentant les malheurs nouveaux.

(1) Le 20 janvier 1830.

Je pensais : C'était donc par une nuit pareille !
Du fatal lendemain quelle lugubre veille !
La scène de douleur revivait à mes yeux :
Deux enfants étaient là, dans les bras de leur père,
Près de l'époux l'épouse, et la sœur près du frère...,
Quels entretiens... et quels adieux !...

« Ne vengez point ma mort... O famille que j'aime,
» Je te bénis... » Ce fut sa parole suprême.
A leurs embrassements alors il s'arracha.
Et moi croyant les voir et croyant les entendre,
Au bruit de leurs sanglots sentant mon cœur se fendre,
Mon âme à son tour s'épancha :

* * *

« Oui, gémis, race infortunée !...
Oui, pousse des sanglots, ô toi,
De malheur trois fois couronnée,
Reine, épouse et mère de roi !...
Pleure, Elisabeth, lis sans tache,
Sans penser que la même hache
Tranchera ton cou virginal !...
Enfant couronné d'innocence,
Ah ! ton crime, c'est ta naissance !
Pleure, pleure, orphelin royal...

» Et toi destinée à survivre,
Portant le sceptre des douleurs,
Captive, avant qu'on te délivre
Combien tu verseras de pleurs!...
Chargés d'affronts et d'anathèmes,
Hélas! en pleurant sur vous-mêmes,
Sur la France aussi vous pleurez!
France opprimée ou criminelle,
Chère France, oh! combien pour elle
Saignent vos cœurs, si déchirés!

» Tu veillais pour la rendre heureuse,
O Louis, le meilleur des rois!
A la liberté généreuse
Tu voulus confier tes droits.
Mais bientôt, contre ta puissance
S'arma l'orgueilleuse licence;
Tu vis tous les freins se briser!...
Quel prix d'un dévouement si rare!
L'outrage, la prison barbare,
Et la mort!... Ont-ils pu l'oser?...

» Oui, là-bas l'échafaud s'apprête!
J'entends le sinistre marteau.
Oui, demain, la royale tête
Tombera sous l'affreux couteau!

Lui, cependant, s'endort paisible !
Dans sa coupe un ange invisible
Déjà change l'absinthe en miel.
Enfin s'achève son martyre !
Une voix demain doit lui dire :
Fils de saint Louis, monte au ciel !

» Avant que se ferme l'abîme
Creusé par ta chute, ô Louis,
Quel terrible ouragan de crime !
Quels écroulements inouïs !
Sous un ciel noir au loin tout tremble ;
Trône, autel, lois et mœurs, il semble
Qu'à la fois tout va s'engloutir...
Quels monstres enfante la terre !
Grand Dieu, fais gronder ton tonnerre
Sur ceux qu'il doit anéantir.

» Mais non ; pour les réduire en poudre,
Contre ces Titans ténébreux
Le ciel ne lance point sa foudre :
Bourreaux, ils s'égorgent entre eux.
Secret des justices divines !...
Alors, du milieu des ruines,
Un jeune vainqueur s'est levé.
Il dompte, il apaise, il répare ;
Il fascine, éblouit... s'empare
D'un peuple... qui se croit sauvé ?

» L'orgueil a rugi dans son âme...
Dans ses mains regardez ce sang (1) !
Applaudis, Régicide infâme,
Sois l'ami de César naissant.
« Charlemagne en moi recommence ;
» Oui, dit-il, son empire immense
» Va se relever par ma main. »
Venez, doux pontife de Rome,
Sacrez Empereur le grand homme,...
Qui vous dépouillera demain !

» De celui qui fut Louis seize,
Le voilà, le dur héritier !
Obéis, nation française !
Courbe-toi sous ce maître altier.
« De Siloë, source fertile,
» Tu méprisas le cours tranquille ; »
A dit Jéhovah, Dieu vengeur.
« Au milieu de toi, race ingrate,
» Je ferai mugir de l'Euphrate
» Le flot superbe et ravageur. »

» Le voilà, le chef sans entrailles,
Par qui les hommes sont broyés,

(1) L'assassinat du duc d'Enghien.

Qui promène les funérailles
Avec ses drapeaux déployés !
Voyez au loin rougir les fleuves !
Entendez la clameur des veuves,
Des mères entendez les cris !
Anathème sur cette gloire !
Croulez, monuments de victoire,
De larmes et de sang pétris.

» De cette gloire tu t'enivres,
O France de Napoléon !
Tout entière à lui tu te livres ;
Aux astres tu portes son nom.
Echo de funestes conquêtes,
Le canon tonne dans tes fêtes ;
O France, quel aveuglement !...
Bientôt languissante, épuisée,
Avec lui tu tombes brisée...
As-tu compris le châtiment ?...

» Et maintenant, libre et prospère,
Relevée avec tes vieux rois,
Dans la Liberté persévère
Par un saint respect de leurs droits.
Hélas ! nos fils n'oseront croire
Ce que leur apprendra l'Histoire
Des malheurs qu'elle t'a coûté.
Pour que présente en soit l'image,
Elève leur fidèle hommage
Vers le Christ de la Royauté. »

*
* *

Ainsi, Muse, tu vas achevant sur ta lyre
Ces accords ébauchés par mon naissant délire.
Mais quoi! tout est changé! regarde autour de toi :
Voilà qu'il a croulé sous les pavés rebelles
Ce vieux trône, l'appui des libertés nouvelles,
Et le fils de Philippe est roi !

Et l'on chante : « Au soleil des trois grandes journées
» La France a vu mûrir ses grandes destinées.
» Jours de gloire, à jamais triomphez de l'oubli !
» En lettres d'or la loi vous inscrit dans nos fastes...
» Mais ce jour, réservé pour des larmes néfastes,
» Sans retour qu'il soit aboli. »

Faites donc taire, alors, le sang qui toujours crie,
Taire la foi, l'honneur de la vieille patrie,
La pitié, la justice en tout cœur libre et pur !
A leur culte immortel ma muse est consacrée.
Chaste enfant de Sion, je ne l'ai point livrée
Au triomphe des fils d'Assur.

Tel que pour célébrer un immense ravage,
Un barde d'Attila hurlait son chant sauvage,
Qu'en nos jours de vertige un autre, le front haut,
Ou poëte ou tribun, glorifie et célèbre
Des juges assassins, une époque funèbre
Dont la grandeur fut l'échafaud (1);

Que d'insolents licteurs à nos églises mêmes
Viennent du deuil public arracher les emblêmes,
Et repoussent la foule aux autels se pressant;
Devant les saints parvis qu'on veille sous les armes...
Honte et douleur !... J'ai dit : Ah ! redoublons nos larmes;
Seuls, les pleurs effacent le sang.

Pleurons... prions... au lieu de défier la foudre !
Le gouffre s'est rouvert... Quand Dieu semblait t'absoudre,
Tu le braves encore, ô peuple révolté !
Faut-il qu'aux factieux toujours l'on obéisse !...
De leur oppression le silence est complice;
Loin de moi cette lâcheté !

(1) Alors, comme aujourd'hui, il y avait des hommes qui célébraient, en prose et en vers, 92 et 93. Voyez, sur ce sujet, quelques pages de Chateaubriand, préface des *Etudes historiques*.

Voilà, voilà pourquoi, lorsque, au nom de la France,
Ils ont, les insensés! proscrivant l'espérance,
Aboli les regrets et le saint repentir,
Ton jeune fils, jaloux de racheter ta gloire,
France, a voulu chanter le chant expiatoire
Qui dans ce jour doit retentir.

## III.

## RUE DU REGARD (1).

A UN AMI.

Octobre 183...

Ami, te voilà donc dans ce Paris rebelle,
Où l'art s'épanouit dans sa splendeur nouvelle,
Où le luxe triomphe, où tout ce que tu vois
Parle à tes yeux d'Athène et de Rome à la fois.
Tandis qu'en paix, au sein d'une nature agreste,
De la belle saison je savoure le reste;

(1) C'est dans la *rue du Regard*, qu'était située la Maison d'éducation de M. l'abbé Poiloup, transportée à Vaugirard quelques années après 1830. Voir l'appendice, page 281.

Qu'au bord de nos étangs couronnés de glaïeul,
Ou dans les bois profonds que planta mon aïeul,
Dont le feuillage mort en tombant tourbillonne,
J'erre, sous un soleil qui doucement rayonne;
Que je me plais à voir les grands bœufs accouplés
Fendre la terre brune où jauniront les blés;
Toi, marchant dans le bruit, tour à tour tu contemples
De la vaste cité les palais et les temples,
Ses places, ses jardins, ses quais, ses boulevards,
Des Valois, des Bourbons les monuments épars,
Et la fière colonne, et cet arc de victoire
Qui semble jusqu'au ciel vouloir porter la gloire
Du soldat qu'on a dit par le ciel envoyé :
Audacieux Titan, qui tomba foudroyé!

Et moi, bien jeune, aussi j'admirai ces merveilles.
Pourtant, lorsque au passé je remonte en mes veilles,
Sous nos arbres, parfois, lorsque je vais rêvant
A ce Paris splendide où je vécus enfant,
Le charme qui m'attire et bien longtemps m'arrête
N'est point dans tout cela; non! ce que je regrette,
Ce que d'un cœur ému tout à coup je revoi,
Si tu le veux savoir, ami, viens avec moi.

Viens. — Puisque ta demeure est près des Tuileries,
A travers le jardin, plates-bandes fleuries,
Essaims d'oiseaux gourmands, groupes d'enfants joyeux,
Que le passant, distrait, un moment suit des yeux,

Gagne le quai. La Seine à tes yeux apparue,
Franchis le Pont-Royal; au bout, voici la rue
Dont Corinne, exilée aux bords de son beau lac,
Disait : Qui me rendra ce cher ruisseau du Bac?
Suis-la dans sa longueur; tourne à gauche; traverse
Celle de Sèvres; prends la première qui verse
Dans le Cherche-Midi; traverse à gauche encor;
Prends celle du Regard : c'est là qu'est mon trésor,
C'est là vers cette rue écartée et sans gloire
Que s'empresse mon cœur; c'est là que ma mémoire
Se repose parmi des souvenirs pieux,
Frais comme les zéphirs et purs comme les cieux.

O maison des élus! oasis où d'un sage
La main bénie, un jour, transplanta mon jeune âge;
Où, tandis que mon cœur, ignorant, sommeillait,
A tout noble savoir mon esprit s'éveillait;
Salles où j'ai connu le bienfait de l'étude;
Jardin dont je cherchais l'ombre et la solitude;
Bruyantes cours, témoin de nos jeux et, parfois,
De graves entretiens suivis à demi-voix;
Chapelle aux murs étroits que l'amour faisait grande,
Autel où d'un cœur pur nous apportions l'offrande;
Vous dont le dévouement, qui ne se lassait pas,
Nous armait pour le monde et ses prochains combats,
Qui, cultivant mon âme, y versiez à toute heure
La science, et la foi sa force la meilleure;
Et vous, les compagnons de mes jeunes travaux,
Qui, disciples anciens ou disciples nouveaux,
Des lieux les plus divers venus dans cette enceinte,

Y formiez devant Dieu comme une gerbe sainte,
De fleurs, d'épis naissants, ô rivaux que j'aimais,
Par la vie et la mort dispersés désormais :
Oui, mon cœur vous revoit, malgré ma longue absence,
Tels qu'en ces jours de paix, de grâce, d'innocence,
Où j'étais là, croissant sous l'aile du Seigneur,
Heureux, car je savais sourire à mon bonheur.

Mon bonheur! A ce mot, ils railleraient sans doute
Ceux qui se retournant pour contempler la route
Où souvent les trahit le bonheur attendu,
Pour leur félicité, surtout, comptent perdu
Ce temps, ce temps maudit où le collége sombre
Sur leur riant matin versait le froid et l'ombre,
Et de ses murs, pareils aux murs d'une prison,
Leur dérobait l'air libre et le vaste horizon.

Je les plains. Loin de moi, de vouloir que la muse
Insulte à leurs dégoûts, peut-être les accuse!
Je les plains. Grandissant, ils n'auront point goûté
De tes enfants, mon Dieu, l'aimable liberté;
Ils n'auront point cueilli ces fêtes et ces joies
Qui pour l'adolescent fleurissent dans tes voies.
Fils d'une autre Sion, animés d'un seul cœur,
D'un même élan tandis que nous chantions en chœur :
« Qu'il est bon, qu'il est doux, frères, de vivre ensemble! »
Qu'il est dur, disaient-ils, le joug qui nous rassemble!
Je les plains. De bonne heure, hélas! ils ont appris
La révolte et la haine. Avant le temps aigris,

Ils se disaient entre eux : « Nous sommes des esclaves !
Crachons sur nos tyrans et brisons nos entraves. »
En traçant ce tableau, tu sais si je faillis ;
Car tous les traits, de toi je les ai recueillis.
Oserai-je achever? Je répugne et m'effraie
A toucher, à sonder la plus honteuse plaie,
Celle qu'à mes regards tu dévoilais un jour,
Triste, austère, indigné, t'écriant sans détour :
« Quel miracle, et combien je dois bénir mon ange,
» Que je sois sorti pur du sein de cette fange ! »

Des enfants sans amour, sans respect, sans pudeur,
Dont l'âme et le visage ont perdu leur candeur,
Voilà donc, ô douleur entre toutes amère !
Ce que rend trop souvent le collége à la mère !
Ils ne sont plus chrétiens, s'ils sont Français encor.

O France, cher pays, qui dans ton livre d'or
Inscrivis tant de noms, ta parure immortelle ;
Que te prépare, hélas ! cette race nouvelle?
Pays de foi, d'honneur, France, que seras-tu,
De la Foi, de l'Honneur si le culte abattu
Laisse tes fils en proie à des passions viles,
Si tout, jusqu'à l'orgueil, rend leurs âmes serviles !
Serviles, je l'ai dit. O siècle tourmenté,
En vain tu te débats en criant : Liberté !
La liberté ne vit que par la conscience :
Du droit et du devoir légitime alliance !

Mais la muse m'emporte, et c'est trop m'éloigner
De ces frais souvenirs où j'aime à me baigner.
Ces jours où je t'écris, cette saison d'automne,
Où l'hirondelle au loin fuit et nous abandonne,
Ami, c'est justement l'époque et la saison
Qui nous rappelait tous vers la chère maison.
Quittant le toit natal, nous versions quelques larmes ;
Mais, pareils à l'oiseau, nous partions sans alarmes :
Car nous savions qu'un nid nous attendait ailleurs,
Et des soins aussi doux, même des soins meilleurs.

Si de la Seine, un jour, je revois le rivage,
Je les visiterai, comme en pèlerinage,
Cette rue isolée et ce paisible enclos
Que l'émeute, en Juillet, vint battre de ses flots (1).

Tu viens de voir comment ma plume complaisante
T'en a tracé la route, à mes yeux si présente !
Ah ! c'est que, bien souvent, par ces détours connus
J'ai passé, quand, l'hiver et la Cour revenus,
Nous allions, petits clercs, ou ce qu'un autre appelle,
D'un terme plus pompeux, pages de la Chapelle,
Assister à l'autel pour la messe du Roi.

(1) Le 28 juillet 1830, des ouvriers armés vinrent heurter violemment à la porte. Leur chef entra seul, parla en *patriote* aux élèves qui l'entourèrent, et s'en alla avec sa bande. Le lendemain, 29, dès 5 heures du matin l'on se mit en train de dépaver la rue pour élever une barricade. Dans la journée, les élèves furent autorisés à se retirer dans leur famille à Paris, ou chez leurs correspondants.

Je quittai Paris le jour même, non sans beaucoup de difficultés, pour n'y revenir que bien des années après.

Hélas ! le Roi partit pour son exil... Et moi,
Enveloppé, chassé par la noire tempête,
Dans le sein maternel je vins cacher ma tête.
L'année allait se clore, et le jour se levait
Pour couronner nos fronts... Ce beau jour qu'on rêvait,
Ce jour choisi, c'était le vingt-neuf Juillet même...
Quand mon vieux roi voyait tomber son diadème,
Atteint du même coup, à mon front triomphant
Elle échappait aussi ma couronne d'enfant.

Tels, lorsque dans les airs se heurtent les nuages,
Que les vents en fureur exercent leurs ravages,
Et les rameaux du chêne et l'herbe du sillon
Roulent enveloppés d'un même tourbillon.
Tels encor, sur l'abîme où rugit la tourmente,
L'humble esquif, abrité près d'une île charmante,
Et le hardi vaisseau, qui bravait l'Océan,
Sont emportés, brisés par le même ouragan.

## APPENDICE.

Je suis d'autant plus à l'aise pour parler ici de cette Maison que je vois inscrits sur notre liste académique trois autres de ses élèves : Mgr de la Bouillerie, M. de Belcastel, M. Jaffus.

Pour expliquer dans quelles conditions, tout-à-fait à part, elle était fondée, il me suffira de citer quelques mots d'une notice publiée dès 1816 : « On punit rarement, mais on renvoie très-facilement, pendant les premières épreuves, les élèves médiocres et douteux, qui auraient besoin d'un régime plus sévère... On n'en conserve ainsi que l'élite. »

Puisque cette occasion m'est donnée de fixer de précieux souvenirs, dont ce volume, un jour, gardera peut-être la seule trace, qu'il me soit permis d'écrire quelques noms à côté de celui de M. Poiloup.

M. l'abbé Georget, qui voilait d'une aimable bonhommie un esprit ferme et sagace, partageait avec lui tous les soins de la direction. Après avoir fermé les yeux à son ami dans leur commune retraite des Moulineaux, il s'est retiré sous les paisibles ombrages de Fontainebleau, où il coule ses derniers jours dans les pratiques de la charité et de la piété la plus fervente.

L'instruction religieuse nous était donnée par le jeune abbé Jaquemet, préfet des études, qui, devenu vicaire-général du diocèse de Paris, accompagna sur les barricades Mgr Affre. Ame courageuse et forte dans un corps frêle et délicat, M. Jaquemet a honoré le siége épiscopal de Nantes par sa science ecclésiastique, par sa douce et ferme administration, par la sainteté de sa vie, par son dévouement à l'église Romaine, aussi bien que par sa fidélité aux meilleures traditions de l'église de France.

Un esprit fin, une instruction littéraire étendue, le sentiment vif du vrai et du beau dans la poésie et dans l'histoire, le talent d'exciter et de guider les jeunes imaginations, faisaient de M. Lévêque un excellent professeur *d'humanités*.

Lorsque M. l'abbé Poiloup, en 1852, céda Vaugirard aux Pères Jésuites, M. Lévêque, suivi de quelques professeurs et

d'un groupe nombreux d'élèves, alla fonder à Auteuil une nouvelle maison, qu'il a dirigée avec succès jusqu'à sa mort.

M. Charles Maury, ancien élève de la maison, comme son ami M. Lévêque, avec lequel il rivalisait de saillies et de reparties spirituelles pendant les heures de la recréation où ils se mêlaient aux élèves qui aimaient à les entourer, M. Charles Maury, chargé de la rhétorique à 25 ans, était un maître rare. Quelle ardeur au travail! Quel zèle pour les progrès de sa classe! Comme il savait éclairer l'éloquence par l'histoire! Libre de la servitude d'un programme, ce n'était pas seulement par lambeaux qu'il nous faisait apprécier les chefs-d'œuvre. Des discours, des livres entiers de Démosthène, de Cicéron, de Tacite, de Bossuet, de la Bible, étaient expliqués, analysés, même appris par cœur. Quant aux fragments dont il ornait notre mémoire, il savait les choisir partout, à travers les siècles, depuis l'éloge des guerriers morts, prononcé par Périclès à la tribune d'Athènes, jusqu'aux discours des grands orateurs qui ont donné son premier éclat à notre moderne tribune nationale, jusqu'au *plaidoyer* prononcé à la barre de la Convention par le défenseur de Louis XVI.

Il y avait, dans le sentiment qui attachait M. Maury à la Maison, quelque chose de l'affection dévouée d'un homme de cœur, pour la fiancée de ses jeunes ans dont il a fait sa compagne fidèle : l'ayant perdue, il ne saurait s'attacher à une autre. Depuis vingt ans, il vit dans une retraite honorable et indépendante, où ces lignes d'un de ses élèves reconnaissant, qu'il n'a point revu, iront le surprendre et le toucher.

## IV.

### A UN JEUNE PROPRIÉTAIRE CAMPAGNARD.

Novembre 186...

Oh ! gardez-le, ce coin de terre ;
Oh ! gardez-la, cette maison.
Pour ce vieux toit héréditaire
Si votre cœur pouvait se taire,
Qu'au moins parle en vous la raison !

Quoi ! ce cher foyer, dont la flamme
A brillé sur votre berceau,
Où votre mère, sainte femme,
Laissa le parfum de son âme ;
Ce jardin, ce bois, ce ruisseau ;

Ce petit royaume champêtre
Que vos aïeux ont fait fleurir ;
Ce vieux clocher qui vous vit naître,
Jouer, prier, pleurer peut-être,
Et qui devait vous voir mourir ;

Ce qui nous retient et nous lie
Par mille nœuds secrets d'amour,
A tout cela votre folie
Dirait : Adieu ! je vous oublie ;
Je m'arrache à vous sans retour !

Oublier ! Le pouvez-vous croire ?
Ah ! les lieux aimés sont jaloux ;
Et, vivants dans votre mémoire,
Tous ces témoins de votre histoire
Sans cesse crieraient contre vous.

A ces amis soyez fidèle !
Restez où le ciel vous bénit !
Vers l'inconnu tendant votre aile,
N'allez pas, ingrate hirondelle,
Chercher ailleurs un nouveau nid.

Gardez la paix, la douce joie,
L'honneur sacré de ce séjour.
Ailleurs, craignez qu'on ne vous voie,
Misérable et facile proie,
Saisi par l'ongle du vautour.

Vous aussi, la ville vous tente !
Quand vous aurez pour un peu d'or,
Fortune inquiète et flottante,
Changé de la terre constante
Le joyeux et vivant trésor,

Que ferez-vous ?..... Ah ! prenez garde !
Tremblez que l'avare démon
Ne vous souffle ces mots : « Regarde :
D'autres s'enrichissent. Hasarde !
Cet or peut centupler !....» Mais, non ;

Vous souriez... Votre sagesse
D'un tel péril est à couvert ;
Et si la superbe Richesse
Vous doit ses faveurs de déesse,
Ce n'est pas sur un tapis vert.

Je le crois... Pourtant plus d'un sage
A failli. Mais, quoi ! le danger
Est partout sur notre passage ;
Et tel est maintenant l'usage
Que chacun s'y laisse engager.

Ce n'est pas seulement à Bade
Qu'on rêve les chances du sort :
Là, tandis que la sérénade
Retentit sur la promenade,
Que la lune au ciel brille et dort ;

Sous le gaz et sous la bougie,
Hommes, femmes, les yeux en feu,
Pâles ou la face rougie,
Peut-être en attendant l'orgie,
Plongent dans le gouffre du jeu.

Vous n'irez pas..... A la bonne heure !
La Bourse à Paris vous attend :
Des roués infâme demeure,
Où pour le dépouillé, qui pleure,
On n'a qu'un sourire insultant.

Oh ! restez dans votre campagne.....
Le piége est sur tous les chemins :
Chemins d'Italie et d'Espagne,
Même chemins de France... On gagne
A garder son or dans ses mains.

Croyez-moi : la terre vous donne
Des fruits meilleurs, des fruits plus sûrs ;
Et ce qu'on sema dans l'automne,
L'été, gaiement on le moissonne.
Jouissez de ces biens si purs !

Amassez vos foins dans vos granges,
Votre froment dans vos greniers ;
Faites vos joyeuses vendanges ;
Recueillez, à défaut d'oranges,
Les pommes de vos beaux pommiers.

Devant vous la nature ouverte,
Contemplez les œuvres de Dieu,
Les prés en fleur, la forêt verte,
La plaine d'épis d'or couverte,
Les monts, le ciel immense et bleu.

Regardez vos troupeaux qui paissent,
Vos bœufs qui tracent leur sillon ; ...
Et que bientôt des fils vous naissent,
Qui, croissant sous vos yeux, connaissent
Et bénissent votre aiguillon.

De ces enfants faites des hommes,
Des chrétiens montrant leur drapeau,
Remontant la pente où nous sommes,
Sachant dire au siècle : Tu nommes
Le mal bien, le vol droit nouveau.

Le corps sain avec l'âme saine,
Qu'ils aiment l'air libre des champs,
Boivent à la source prochaine,
Dorment quelquefois sous un chêne,
Bravent l'orage et les méchants.

Dédaignant tout ce qu'on envie,
Les faux biens, l'éclat, le pouvoir,
Qu'ils suivent la route suivie
Par leurs pères, dont l'humble vie
Eut sa grandeur dans le devoir.

Que leur vie, à son tour, s'écoule
Dans le travail et dans l'honneur ;
Qu'ils soient heureux loin de la foule,
Fange qui dans les cités roule... ,
Et qu'ils comprennent leur bonheur !

## V.

## LE JOUR DE TOUS LES SAINTS.

Novembre 186...

En ce jour triomphant et plein de leur mémoire,
Dans la foule des Saints, dont le ciel voit la gloire,
Vers qui la terre en chœur
Fait monter à la fois son hymne et sa prière;
Fanaux dont la lumière
Dirige en haut nos yeux, et guide notre cœur;

Dans cette foule auguste, éblouissante armée,
Egale en nombre aux fleurs dont la terre est semée,
Aux astres de l'azur;
Muse française, avant que le soleil qui baisse
S'enfonce et disparaisse,
Quels Saints choisirons-nous pour un chant simple et pur?

A l'écho de ces bois quels noms fera redire
Ma voix que tu soutiens d'une invisible lyre,
Réjouissant les airs,
Comme autrefois, au son de sa harpe bénie
Déployant son génie,
David de la Judée animait les déserts.

A toi mon chant d'abord, Fils de Dieu, Dieu toi-même,
Mais Fils de l'homme aussi, source, idéal suprême
De toute sainteté;
A toi qui vers le ciel relevas notre chute,
Qui, dans sa longue lutte,
Contre l'Esprit du mal soutiens l'humanité.

Après Jésus, sa mère et la nôtre, Marie,
La Fleur qui, sans mourir et sans être flétrie,
Donna son fruit divin;
Et Joseph, chaste époux qui de son nom la couvre,
Père dont le cœur s'ouvre
A nos vœux, qu'à Jésus il n'offre pas en vain.

Et maintenant, c'est vous que les premiers je nomme,
Martyrs dont les tombeaux, de la nouvelle Rome
Font une autre Sion :
Paul, le vaillant semeur, l'infatigable athlète;
Pierre, dont la houlette
D'âge en âge s'étend sur toute nation.

Effeuillant dans mes vers la belle litanie,
Pourrais-je t'oublier, maison de Béthanie
Que le Sauveur élut,
Dont l'heureuse Provence un jour vit les trois hôtes
Aborder sur ses côtes?
O Madeleine et Marthe et Lazare, salut!

Salut à Martial, l'apôtre de Limoge!
De Saturnin Toulouse est le vivant éloge.
Irénée et Pothin
Veillent sur toi, Lyon. Sur Poitiers plane Hilaire.
Tours de Martin s'éclaire.
Geneviève, ô Paris, sauva ton grand destin.

Je ne vous tairai pas, Radegonde et Bathilde,
Reines au cœur si doux; et toi, fière Clotilde,
Qui fis Clovis chrétien.
Jeanne près de Rémi dans les splendeurs habite.
Bruno, grand cénobite,
Quel désert a fleuri mille ans, comme le tien?

Dirai-je de Bernard la puissante parole?
Comment louer Thomas, cet ange de l'école?
Docteurs, inclinez-vous.
Le fervent moyen-âge a vu François d'Assise;
En la moderne Église,
François de Sale épand le parfum le plus doux.

Quels prodiges, Xavier, accomplit ta grande âme!
Que de cœurs généreux sur ta trace de flamme
Au loin volent encor!
Thérèse, presque enfant, j'aimais tes pages saintes,
Et les calmes enceintes
Du Carmel, ce Calvaire, ou plutôt ce Thabor!

Ton œuvre croît féconde à travers les années,
Vincent de Paul. Parmi les têtes couronnées
Le front de saint Louis
Se montre rayonnant, comme entre les étoiles,
Dans sa beauté sans voiles,
Brille la lune aux yeux des mortels réjouis.

*
* *

O de la vieille France et l'amour et la force,
Saint Louis, saint Louis, quel douloureux divorce
Entre nous et tes fils?...
Fallait-il vous briser, en d'aveugles colères,
Nœuds dix fois séculaires?...
Nos vieux rois paternels, où sont-ils? où sont-ils?

La France en eux vivait, comme ils vivaient en elle.
Ils en étaient le bras et le glaive fidèle
Et le fort bouclier;
Ils en étaient le cœur... Notre gloire est leur gloire,
Notre immortelle histoire,
C'est la leur... O patrie, as-tu pu l'oublier?

Devais-tu, toi surtout, la France plébéienne,
Oublier que leur force a fait grandir la tienne;
Que, s'appuyant sur toi,
A son tour t'appuyait l'antique monarchie;
Que, par eux affranchie,
Tu te levas poussant ce cri: Vive le Roi!

Libre, tu te levas ! O magnifique aurore !
Jours de Quatre-vingt-neuf, vous rayonnez encore
Aux regards éblouis.
Mais, soudain, je te vois de vertige frappée,
D'horreurs enveloppée...
O France, qu'as-tu fait d'un autre saint Louis ?

Oui, je le crois, un jour la piété publique
Pourra sur les autels du monde catholique
Honorer ce martyr.
Ah ! regardez d'en haut notre terre française,
Saint Louis, Louis seize !
Par vous puisse bientôt cet hymne retentir :

*
* *

« Gloire au Seigneur ! Louange à sa miséricorde !
De son manteau d'azur la divine concorde
Couvre tous les Français.
Dans l'harmonie enfin, ô France, elle s'achève
L'œuvre qui fut ton rêve,
Cette œuvre où tu faillis quand tu la commençais.

» Assez d'erreurs ! assez d'orgueil, assez de honte !
Comme, au printemps, la séve aux grands chênes remonte,
Au cœur de tes enfants
Remonte un sang nouveau, déplorable Patrie ;
Double tige flétrie,
Le Droit, la Liberté revivent triomphants.

» Place au Roi très-chrétien ! Marchez à notre tête,
Enfants de saint Louis ! Sauvés de la tempête,
Refleurissez, lis d'or ;
Dans les plis du drapeau de la France immortelle,
Que votre éclat révèle
L'avenir, du passé conservant le trésor !

*
* *

Saint Louis, saint Louis, et vous tous de la France
Les protecteurs au ciel, secondez l'espérance
Que j'ose concevoir.
Priez pour nous, priez ! Ainsi puissent éclore
Ces beaux jours que j'implore !
Avant de se fermer, puissent mes yeux les voir !

## VI.

## EN REMONTANT LE RHIN.

A UNE CARMÉLITE.

Juin 1869.

Parmi les changements et les soins du voyage,
Hier sur la Moselle au cours plein de douceur,
Aujourd'hui sur le Rhin dans son cadre sauvage
Roulant rapide et fier, je pense à vous, ma sœur.

Je pense à vous, aux bords de notre humble Corrèze,
A la colline abrupte, à la sainte maison
Où, sous le voile épais des filles de Thérèse,
Vous exhalez vers Dieu l'encens de l'oraison.

Du fond de la vallée, oh! vous aviez, bien jeune,
Tendu vers le Carmel, aspiré ses parfums.
Enfant, vous préfériez le silence et le jeûne
Au monde, à ses plaisirs, à ses bruits importuns.

Prudente toutefois en vos élans sublimes,
Vous pensiez : J'attends l'âge où l'esprit est plus mûr.
Votre âme s'élançait d'avance vers les cimes
Qu'un jour devait gravir votre pied ferme et sûr.

Comme un beau fruit, trésor de son rameau qui penche,
Qu'on oublia... non, non! mais qu'on voulut en vain
Atteindre, rougissant sur la plus haute branche,
Seul a pu vous cueillir le jardinier divin.

Oh! combien votre part est la part la meilleure!
Loin de l'homme inconstant, faux, ingrat, passager,
Que vous avez bien fait de fixer de bonne heure
Vos désirs en Celui qui ne saurait changer!

Vous détournant du puits de la Samaritaine,
Que vous avez bien fait, instruite par Jésus,
De ne vouloir puiser qu'à la vive fontaine
Où les cœurs altérés jamais ne sont déçus!

De votre règle austère aimant la servitude,
Toute en Dieu, toute à Dieu, vous ne connaissez pas
Cette fureur d'errer, cette âpre inquiétude
Qui vers des lieux nouveaux pousse aujourd'hui mes pas.

De notre cher pays exilé volontaire,
Dans ma course lointaine, ô ma sœur, qu'il m'est doux
De songer que, là-bas, dans votre monastère,
Vous priez pour celui qui se souvient de vous !

Ma sœur, n'est-il pas vrai que vous serez joyeuse,
A la grille, un matin, venant me recevoir ?
L'aimable charité vous rendant curieuse,
Ce qu'au loin j'aurai vu, vous le voudrez savoir.

En ce moment, debout sur le pont du navire,
Tantôt d'un long regard je suis dans ses détours
Le fleuve aux vertes eaux, tantôt mon œil admire
Les romantiques bords qui dominent son cours.

Là, c'est la vigne en fleur avec son gai feuillage,
Ici, des rochers nus; ailleurs, des bois épais;
Des murs croulants, des tours, l'orgueil du moyen âge:
Nids d'aigle, que le temps dépeupla pour jamais :

Le temps, vainqueur fatal ! le temps, dont sur la terre
Toute gloire est la proie... Et la terre, à son tour,
Par le temps doit périr... Cette mortelle guerre
Finira, quand viendra la fin du dernier jour.

Que vous avez bien fait de choisir de bonne heure
L'Eternité pour part! Rien ne vous l'ôtera.
A d'autres, ce qui passe! à vous, ce qui demeure.
Le temps, qui détruit tout, lui-même périra.

Hélas! pourquoi faut-il qu'en ses trop sûrs ravages
Le prévienne souvent la fureur des humains!
Vieux Rhin, combien de fois tu vis sur tes rivages
S'entr'égorger Gaulois et Romains et Germains!

Leurs descendants sont là se défiant encore!
Pourquoi, des deux côtés, ces bruits sourds que j'entends?
Lorsque, des deux côtés, c'est le Christ qu'on adore,
Pourquoi, prêts à marcher, tous ces fiers combattants?

L'ambition des chefs, le délire des princes
L'un sur l'autre demain vont-ils précipiter
Deux peuples dont la paix fait fleurir les provinces,
Par la science et l'art plus heureux de lutter?

Priez, priez, mes sœurs... Ah! que ce choc impie,
Que ce grand châtiment soit détourné par vous!
Si nous sommes pécheurs, par vous le mal s'expie;
En holocauste à Dieu vous vous offrez pour nous.

## VII.

### OCTOBRE 1870 (1).

Oui, la France encore est debout.
Un cri de sa poitrine ardente
S'élance, et retentit partout :
Mourir, ou vivre indépendante !

Allons ! Sus à l'envahisseur !
Sous nos coups redoublés qu'il tombe
L'assassin, l'âpre ravisseur !
Et que notre sol soit leur tombe.

Un homme, chef et citoyen
Dont l'angoisse aujourd'hui s'exhale,
A cru qu'un langage chrétien
Serait compris par un Vandale !
Il part, il va chercher la paix ;
Emu, chez le vainqueur, il entre.
Homme, chrétien, tu te trompais !
Tu trouves la bête en son antre :

(1) Ces vers furent publiés, à leur date, par divers journaux, sous ce titre : *Sus aux Prussiens*. Le rapport de M. J. Favre sur l'entrevue de Ferrières venait de paraître.

Loup et renard tout à la fois,
N'ayant d'humain que l'enveloppe !
Tu l'as vu, ce brigand des bois !
Et maintenant parle à l'Europe.
Gloire à toi ! Tu n'as point failli ! (1)
Il l'a voulu ! Guerre implacable !
Tes vengeurs du sol ont jailli,
France, qu'en vain le nombre accable.

Contre ces féroces Teutons,
Contre leur fureur débordée,
En avant, fils des vieux Bretons !
En avant, gars de la Vendée !
Champagne, Bourgogne, en avant !
En avant, Provence et Guienne !
Soyez le lion se levant
Pour déchirer l'infâme hyène.

(1) Ce mot est un souvenir classique. On sait avec quelle incomparable éloquence Demosthène, dans son discours *sur la Couronne*, l'adresse aux Athéniens, les vaincus de Chéronée : Οὐκ ἔστιν, οὐκ ἔστιν ὅπως ἡμάρτετε : *non, non, vous n'avez point failli* ; et ce qui suit et ce qui précède ; pages admirables, qu'il faut relire, dignes, par leur grandeur patriotique, d'une ville comme Athènes, j'ajoute : d'un pays comme la France.

La presse, ne l'oublions pas, fut unanime pour applaudir à la conduite du *Ministre des affaires étrangères* et à son *rapport*. Il *n'avait point failli*, en effet, en faisant une démarche qui avait forcé le vainqueur à déclarer ses desseins implacables de conquête. Dès ce moment, la guerre avait changé de caractère, c'était nous qui défendions notre honneur avec notre territoire. Faire la paix après Sedan, *tomber comme l'Autriche en trois semaines*, subir, sans avoir lutté, l'humiliation et la douleur d'un démembrement, la France le pouvait-elle ? L'honneur du moins a été sauvé par tant de dévouements héroïques.

L'Auvergne est un volcan qui bout.
Alerte! Limousins; en marche !
Oui, nous lutterons jusqu'au bout;
De notre honneur défendant l'arche !
Oui, par les enfants d'Israël
Sera vaincu l'Amalécite.
Jeanne, Clovis, Charles-Martel,
Que pour nous Dieu vous ressuscite !

La France est le soldat de Dieu !
En vain, généreuse patrie,
Par des Brutus de mauvais lieu
Ta face encor serait meurtrie !
En vain d'un César de tréteau
La trahison t'a mutilée !
En vain, déchirant ton manteau,
Les Barbares t'ont violée !

Tu revivras dans ta beauté,
J'en jure par ta vieille gloire !
Ton front rayonnant de clarté
Doit dominer encor l'histoire.
Retrempe-toi dans tes revers ;
Dieu t'humilie, ô France élue !
Plus grande aux yeux de l'univers,
Reine, l'avenir te salue.

O Paris, tu n'entendras pas
Ce chant de mon âme inspirée ;
Mais un jour, fier de tes combats,
Ville auguste et transfigurée,
J'irai, dans tes murs affranchis,
Célébrer ta lutte héroïque ;
Le poëte aux cheveux blanchis
T'offrira son dernier cantique. (1)

(1) Voilons un moment, s'il est possible, les horreurs qui ont suivi. Au lieu du cantique que je ne ferai pas, voici de belles paroles qui valent mieux :

« Paris a contribué à sauver l'honneur de la France. Il a donné au » monde le spectacle, exceptionnel dans l'histoire, le spectacle » invraisemblable d'une population de deux millions d'habitants » animés du même esprit de résistance que l'armée, acceptant la » souffrance, voulant souffrir davantage, voulant mourir plutôt que » de se rendre. Vu à distance, à la distance où la misère des détails » doit disparaître, son siège mémorable conservera cette qualité » rare en tout temps, la grandeur. » M. Buisson, député de l'Aude, mainteneur des Jeux Floraux ; Rapport à l'Assemblée nationale.

SOUVENIRS DE VOYAGE

# MISSION FRANÇAISE AUX ILES GAMBIER

(OCÉANIE).

*Lecture faite en Séance particulière;*

Par M. G. DE ROCQUEMAUREL,

un des quarante Mainteneurs.

TANDIS que les réformateurs du jour cherchent à relever nos âmes et à cicatriser les plaies de la patrie, en imposant à la jeunesse une instruction *gratuite*, *obligatoire* et *laïque*, il n'est peut-être point sans intérêt de jeter un coup d'œil en arrière pour retrouver la source des mâles vertus et du véritable patriotisme.

On ne nous croirait point, si nous rappelions ici tout ce que l'éducation religieuse a fait pour dissiper les ténèbres de la barbarie qui enveloppaient jadis notre vieille Europe, et élever la France à ce degré de gloire et de puissance où nous ne la voyons plus...

Il en coûterait trop à notre orgueil d'attribuer la moindre influence au sentiment religieux sur le pro-

grès matériel qui s'offre à nous aujourd'hui, comme le but suprême de nos efforts, et le gage infaillible de notre félicité.

Nous ne voulons donc point explorer la voie laborieuse qu'ont suivie nos pères pour s'élever de la misérable condition du sauvage jusqu'à l'état social dont nous jouissons. Mais pour bien comprendre la portée des enseignements que nous allons chercher loin de nous, il ne faut pas perdre de vue que toutes les nations privées de la connaissance du vrai Dieu ont payé un égal tribut aux superstitions les plus abjectes : toutes ont fait servir leurs grossières armes de pierre taillée à l'immolation des victimes humaines, et il ne faut point fouiller trop avant dans l'origine des sociétés, si l'on ne veut pas y découvrir quelques traces d'un affreux cannibalisme.

Nous allons donc maintenant aborder une plage lointaine, pour constater au sein d'une peuplade sauvage les merveilleux résultats obtenus par le système si indignement décrié de nos jours, d'une éducation *gratuite*, *volontaire* et *religieuse*.

Il nous serait facile de retrouver, sur divers points du globe, les traces lumineuses d'une civilisation naissante, propagée chaque jour par de modestes missionnaires, dont le pieux dévouement a surmonté tous les obstacles et bravé tous les dangers.

Mais pour connaître l'œuvre et apprécier les résultats, il suffira cette fois de concentrer nos regards sur un seul point isolé, et presque perdu dans l'immensité de l'océan pacifique.

L'île *Gambier*, située sous le tropique du capricorne, placée comme une sentinelle avancée à l'extrémité orientale du redoutable archipel des îles Basses, n'est guère séparée de notre riante colonie

de *Tahiti* que par un intervalle de 300 lieues ; la même distance la sépare du groupe des îles Marquises, situées plus au nord. Une navigation de 20 à 25 jours, favorisée par le souffle tiède de l'alizé, suffit pour franchir les 1,200 lieues qui séparent la côte du Chili de la petite terre où nous voulons aborder.

Le 1er août 1838, l'expédition du capitaine Dumont-d'Urville, après avoir terminé son excursion dans les glaces circumpolaires, se présentait devant l'île Gambier, dont le sommet formé d'un gros prisme basaltique s'élève d'environ 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette île est défendue contre les rudes assauts des vagues de l'Océan, par une ceinture de rescifs madréporiques qui émergent çà et là sous forme de petits îlots verdoyants. Deux passes étroites, en partie obstruées par les coraux, donnent accès à plusieurs ancrages assez bien abrités par la digue naturelle qui protége tout le groupe. Gambier se compose, en effet, de quatre îles principales, désignées par les naturels sous les noms de *Mangareva*, *Taravaï*, *Aokena*, *Akamarou*, plus, une multitude d'îlots et de rochers inhabités. L'espace occupé par ces lambeaux de terre n'excède pas cinq lieues, de telle sorte que le chef-lieu de ce petit Etat océanique, Mangareva, ne compte guère plus d'une lieue d'étendue. Malgré les guerres cruelles et les pratiques barbares qui décimaient la peuplade de Gambier avant la venue de nos missionnaires, on y compte encore près de 2,500 âmes.

Ce petit archipel, comme la plupart des terres océaniques, a une origine volcanique ; la montagne formée d'abord par l'action des feux souterrains, livra bientôt son cratère à l'invasion des eaux qui

forment le lagon intérieur. Les îles et les rochers qui ont résisté à ce cataclysme sont aujourd'hui couverts d'une belle végétation.

La corvette l'*Astrolabe*, parvenue à l'entrée de la baie, est accostée par une frêle baleinière, conduite par six insulaires, et portant un instituteur religieux, M. Fleury de Latour, envoyé par les missionnaires, et les deux matelots Guillou et Marion, chargés de conduire nos navires au meilleur mouillage. Notre joie est extrême de rencontrer des compatriotes sur une petite île perdue au milieu du grand Océan. M. de Latour répond avec une complaisance parfaite aux nombreuses questions dont il est accablé. Les deux matelots sont à leur tour mis à contribution, si bien qu'en quelques instants nous possédons sur ce petit groupe les renseignements les plus essentiels. Le plus important pour nous en ce moment, était d'apprendre qu'au lieu d'aborder une terre barbare, nous allions nous trouver au milieu d'une peuplade devenue chrétienne et l'amie de la France.

Il n'est pas toujours facile de se frayer un passage au milieu de ce dédale de coraux qui gênent notre route. Aussi, n'est ce que le second jour que nos deux corvettes ont pris possession d'un ancrage définitif. Nos six insulaires, obligés de passer une nuit à bord, semblaient d'abord contrariés de ne pouvoir regagner leurs pénates. Nous n'avons eu d'ailleurs qu'à nous louer de la conduite et de la douceur de ces pauvres gens. Leur physionomie ouverte et naïve, leur air simple et jovial nous ont tous enchantés. L'un de ces naturels que nous ne devons plus ranger parmi les sauvages, depuis qu'ils sont devenus nos co-religionnaires et nos amis, a poussé la complaisance jusqu'à se prêter au moulage de sa tête.

Un mouchoir aux vives couleurs a dignement récompensé ce petit sacrifice fait à la science. La ration des matelots est donnée à nos océaniens, qui semblent l'estimer autant que leur nourriture ordinaire qui est presque toujours végétale. Ces bons insulaires, dans toute la ferveur d'une récente conversion, ne manquaient jamais de faire un signe de croix avant de porter un morceau à leur bouche ; mais, ne voyant parmi nous aucune de ces pratiques extérieures qui leur étaient familières, ils semblaient douter que la religion que l'on venait de leur enseigner fût la nôtre. Aussi, demandaient-ils souvent si nous étions chrétiens ; une réponse affirmative comblait de joie nos amis basanés, qui déclaraient aussitôt qu'eux aussi étaient chrétiens (kritiano-katolico), et ils nous montraient à l'envi les petites croix ou médaillons suspendus à leur cou ; plusieurs débitaient en un latin très-défiguré leurs patenôtres. Les matelots Guillou et Marion, ces vieux forbans convertis, avaient eux-mêmes pris un air assez décent, et s'appliquaient avec un zèle louable à mitiger ce qui pouvait être trop accentué dans leur langage habituel. Mariés dans les formes à deux filles du pays, nos deux écumeurs de mer devenus ermites à la façon du rat de Lafontaine, mènent ici une vie assez rangée, en attendant que par leur trafic avec les naturels, ils aient ramassé un petit butin qui leur permettra bientôt de se lancer de nouveau dans la carrière des aventures.

Après avoir assuré la sécurité des navires par un ancrage assez abrité, la grande préoccupation du marin est la recherche des moyens de ravitaillement. L'eau potable est de première nécessité, ainsi que le combustible pour le fonctionnement régulier de la cuisine et du four à pain. Il faut aussi se procurer

quelques vivres frais, et surtout une ample provision de fruits et de légumes qui, dans les grandes navigations, peuvent seuls corriger les funestes effets qui résultent de l'usage trop prolongé des viandes salées, et prévenir tant qu'il se peut l'invavasion du scorbut.

Pour satisfaire sans retard à ces conditions importantes, il faut bien explorer le pays pour connaître ses ressources, et entrer au plutôt en contact avec ses habitants. De là résultent si souvent ces collisions, ces horribles scènes de violence qui éclatent à la première entrevue des européens avec les peuplades océaniennes. C'est ce qui arrivait en 1826 au capitaine anglais Becchey qui, se voyant ici même assailli par une horde féroce armée de pieux, de lances et de casse-tête, crut devoir recourir au canon pour ouvrir à ses matelots un libre passage dans les rangs éclaircis de nos pauvres Mangareviens.

Les éclairs foudroyants des armes à feu furent ici, comme en tant d'autres lieux, les premiers rayons de notre civilisation qui frappèrent les regards des malheureux Océaniens. Il ne fallait pas moins que les sages leçons de nos pieux missionnaires pour rassurer ces peuplades, et faire briller à leurs yeux de plus douces clartés.

Écartant donc tout appareil militaire, nous pouvons en confiance débarquer sur cette terre où nous serons accueillis non en conquérants, mais en amis.

La côte de Mangareva, cernée par les coraux, n'est guère accessible que par d'étroits passages où l'œil vigilant du pilote Guillou dirige notre embarcation. Toute cette côte est verdoyante et ombragée par un massif d'arbres touffus dominés par les coco-

tiers chargés de fruits. Cette belle végétation n'est séparée de la mer que par une plage très-étroite où les dernières ondulations de la vague viennent mourir au pied des arbres. Quelques cases éparses sur ce rivage paisible constituent le chef-lieu de tout le groupe, le village de Mangareva. Nous accostons un quai formé de gros blocs madréporiques assez proprement assemblés. Le peuple, accouru sur le rivage pour nous voir débarquer, se presse en foule sur nos pas. Ce n'est qu'avec peine que nous parvenons à nous frayer un passage au milieu des insulaires qui nous accueillent de la manière la plus affectueuse. Nous n'avons pas assez de mains à donner à tous ceux qui nous tendent la leur, ni assez de paroles ou de sourires aimables pour répondre aux compliments de bienvenue qui nous assourdissent. Ces bonnes gens, après avoir épuisé tous les mots français qu'ils ont appris des Missionnaires, nous disent dans leur langue qui nous est encore inconnue, une foule de choses d'une grâce naïve, dont nous lisons aussitôt l'expression sur ces visages riants et dans ces regards affectueux, aux bonjour, bonsoir, Français (*Palancé*), moi votre ami, vous porter bien, succédèrent des adieux (*onarana*) prolongés, entremêlés de bénédictions et de signes de croix qui nous ont fait comprendre comment nous sommes accueillis en frères par ces mêmes insulaires qui, en 1826, repoussaient les Anglais à coups de lances et de pierres. Il est donc vrai que trois Missionnaires français, sans aucun secours du Gouvernement, sans autre moyen que la douceur et la persévérance, sont parvenus en quatre années à ramener à des mœurs douces et hospitalières cette peuplade sauvage et intraitable.

Après avoir répondu de notre mieux aux démons-

trations amicales des naturels, nous arrivons par une chaussée de pierre à la porte de la ville royale. C'est un étroit défilé formé par un gros arbre (*pendanus*), dont le tronc, s'arrêtant à deux pieds au-dessus du sol, sert de seuil à la porte, tandis que deux fortes branches en forment les côtés, ne laissant dans cette espèce de fourche que le passage d'un homme. La tête touffue du *pendanus* forme au-dessus de cette porte une belle arcade de verdure; ses longues feuilles pointues ressemblent à autant de fers de lances disposées pour en défendre l'entrée.

La demeure du roi, qui s'offre tout d'abord, occupe un des côtés d'une assez grande place irrégulière, ménagée au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers. Ce modeste palais ne se distingue des autres cases que par sa plus grande étendue : c'est donc une simple grange formée d'un châssis de bois revêtu d'une sorte de treillis en feuilles de *pendanus*, artistement cousues. Cet édifice, tout primitif, n'a qu'une seule ouverture fermée par une porte, la seule peut-être qui existe dans le pays. A quelques pas de là s'élève une autre case habitée par la famille du chef. Les femmes, plus réservées que les hommes, semblent pourtant nous voir aussi avec plaisir ; un gracieux sourire déride pour un instant le front de ces dames, qui reprend bientôt sa gravité première.

Portant ensuite nos regards autour de la place en question, nous cherchons vainement la ville ou le simple village de Mangareva. Il n'existe ici aucun groupe d'habitations qui puisse rappeler nos plus pauvres hameaux; les cases sont éparpillées au milieu des bois toujours verts qui, sous ce climat béni, ne cessent de donner à l'homme l'aliment de chaque

jour. Les arbrisseaux et les plantes, confondus en apparence, prospèrent sans se nuire, et puisent presque sans travail une nouvelle vie dans ce terrain, fécondé par le soleil et les pluies du Tropique. Nous n'avons pas encore trouvé un seul cours d'eau qu'on puisse appeler ruisseau ; mais de nombreuses sources s'épanchent du pied des collines et viennent, par une série de rigoles proprement aménagées par les naturels, arroser les petites plantations d'ignames et de taro (*arum esculentum*). Le bananier étend ses larges feuilles à l'ombre de l'arbre à pain (*artocarpus*), et le cocotier, s'élançant au-dessus de ce massif de branches entrelacées, va livrer au vent sa chevelure flottante. La canne à sucre et le *pendanus* forment sur le rivage une barrière contre l'invasion des sables que la mer tend toujours à chasser devant elle.

Continuant notre course à la recherche d'une bonne aiguade pour nos corvettes, nous finissons par découvrir un tout petit cours d'eau qui se perd dans les sables du rivage. Une femme, qui n'est rien moins que la tante du roi, agenouillée sur le bord de la rigole, est en ce moment occupée à faire ses ablutions. Cette naïade échevelée, qui n'a ni la taille du palmier ni les yeux de la gazelle, se lève brusquement à notre approche, et, secouant les perles de ses cheveux, s'éloigne d'un pas lourd, après avoir jeté sur nous un regard effaré.

Nous ne tardons pas à rencontrer l'heureux possesseur de cette nymphe des eaux : c'est *Matoua*, l'oncle du chef, grand-prêtre de la religion mangarevienne avant la venue des missionnaires. Cet homme, à la taille de géant, m'a paru avoir au moins six pieds ; il est sans doute le plus grand de sa nation. Sa démarche est lente et pénible ; on dirait que ses

jambes fléchissent sous le poids de son énorme corps. Un chapeau de paille, un gilet de couleur et un pantalon de coton, forment tout l'accoutrement européen de ce personnage, dont les bras et les jambes sont couverts d'un tatouage noir; des traits assez beaux, sillonnés par des rides profondes, une épaisse barbe grise, des yeux vifs composent l'ensemble de sa physionomie. L'abord de ce vieillard fut plus gracieux que celui de sa sauvage moitié; après quelques mots de compliments débités avec un sourire plein de bonhomie, Matoua m'offrit un coco dont le suc rafraîchissant, que je goûtais pour la première fois, me parut délicieux.

Ayant pris congé du vénérable grand-prêtre, nous entrons dans la case du pilote Guillou, où nous remarquons un ordre parfait, une propreté et un confortable encore inconnus des naturels. La jeune femme du marin est assez agréable; elle est déjà formée par son mari à l'ordre et au travail. L'aire de la case est balayée avec soin; aucun brin de feuille ne dépare l'harmonie de la natte de *pendanus* qui forme les murailles et le toit de la modeste habitation. Les tables, les bancs, et quelques ustensiles de ménage, la plupart fabriqués par Guillou lui-même, sont entretenus et rangés avec un goût qui semble relever leur simplicité. Le lit des époux et le berceau de l'enfant sont garnis de feuilles sèches. Cette couche, simple et économique, est protégée par un entourage de rideaux blancs. Une fenêtre, qui est une véritable innovation dans l'architecture du pays, a été ménagée dans cette case, afin que l'honnête Guillou puisse à son réveil entendre le chant des oiseaux et voir le vert feuillage qui se balance autour de sa demeure. Une natte légère permet de di-

minuer cette ouverture ou de la fermer tout à fait à l'œil indiscret des passants ; deux cloisons, formées par de simples nattes, divisent le logis en une antichambre, une dépense ou magasin, et la chambre à coucher ; la cuisine est en plein vent. Non loin de là, sur le rivage, est un chantier de construction, où notre matelot, qui n'a pas encore dit un dernier adieu au perfide élément, occupe ses loisirs à charpenter un canot.

Après avoir reconnu l'impossibilité de renouveler l'approvisionnement d'eau de nos corvettes dans cette partie de l'île, à cause du peu d'eau fournie par les rigoles d'irrigation, nous songeons à retourner sur nos pas pour chercher ailleurs une source plus abondante. Arrivés à cette charmante clairière que nous appellerons, si l'on veut, la place royale de Mangareva, nous rencontrons le P. Guillemard, l'un de nos missionnaires, entouré de ses néophytes. Le jeune prêtre nous présente aussitôt à S. M. *Mapouteo*, chef ou *akariki* du pays, qui, dans ce moment, assis sur une pierre devant son palais de feuillage, prenait le frais comme le pouvait faire le plus simple des mortels. Mapouteo se lève et nous présente sa main royale que nous serrons cordialement. Le monarque avait endossé ce jour-là quelques vieux habits européens ; les bas et les souliers manquaient à cet accoutrement. Le chef débonnaire nous montre du doigt un monceau de fruits du pays qu'il a fait cueillir à notre intention ; mais notre canot est déjà tellement chargé par les provisions offertes spontanément par les naturels, que nous sommes obligés d'attendre de nouveaux moyens de transport pour embarquer ce riche butin. Après avoir remercié le bon chef de ses largesses, et pris congé de M. Guil-

lemard, nous quittons Mangareva, salués de nouveau par les acclamations des insulaires.

Notre apparition aux îles Gambier a mis en émoi la population de ce petit archipel, qui, depuis longtemps, était préparée par nos missionnaires à recevoir les marins français comme des amis. L'île de Mangareva, la plus voisine de nous, est en grande rumeur; tous les habitants de la partie nord ont abandonné leurs cases pour se rapprocher de nous. La messe de demain les réunira tous au chef-lieu de l'île, où se trouve leur unique église avec leur pasteur.

Le soir, un envoyé du grand chef apporte au commandant d'Urville une lettre autographe, dans laquelle Mapoutéo nous souhaite la bienvenue, et offre modestement quelques fruits de son île, avec un petit groupe de perles fines, s'excusant de sa pauvreté, qui ne lui permet point de faire mieux. Dès ce moment, chacune des petites îles nous envoie son contingent de fruits, des légumes et même des volailles; nos équipages voient avec bonheur l'abondance succéder à la misère.

Notre aiguade est définitivement établie au pied du gros morne, d'où coule une source assez abondante; mais notre chaloupe ne peut accoster le rivage défendu dans cette partie par une chaîne de coraux où la vague vient se briser avec grand fracas. Il faut jeter l'ancre au-dehors de cette barre écumeuse qui menace de tout engloutir. Les futailles sont mises à l'eau et roulées par la vague jusqu'au brisant, où les insulaires les reçoivent et les conduisent à la plage; des enfants de huit à dix ans sont les plus empressés, et s'estiment très-heureux qu'on veuille bien leur confier un barril avec lequel ils

font vingt culbuttes au milieu d'un brisant qui fait sourciller nos plus solides matelots. Les insulaires, accourus en foule pour nous venir en aide, s'emparent de nos outils, creusent un joli canal pour amener les eaux jusqu'au rivage, construisent un barrage, ménagent un bassin d'épuration pour y remplir les futailles, et les conduisent enfin à nos chaloupes, en franchissant le redoutable brisant qu'eux seuls peuvent braver impunément. Une ample provision de fruits et de poisson est encore ici apportée à nos matelots, qui ne peuvent concevoir une pareille réception de la part des sauvages. Ces bonnes gens ont poussé l'abnégation jusqu'à vouloir laver nos hardes, qu'ils ont rincées de leur mieux, sans solliciter une récompense qui leur était bien due. On n'a pas eu à reprocher à ces honnêtes sauvages le plus petit larcin ; ils ont scrupuleusement respecté tout ce qui nous appartenait, et rendu fidèle compte du moindre chiffon. Les hardes et les étoffes étaient pourtant d'un si haut prix à leurs yeux, que, pour se procurer un mauvais mouchoir, une chemise en lambeaux, ils cédaient volontiers leurs objets les plus précieux, tels que les lances, les colliers, ou les dents de cachalot. Nos nouveaux amis furent d'ailleurs récompensés de leur peine par une ample distribution d'hameçons, de mouchoirs, de couteaux et de verroteries.

Le commandant d'Urville fait aujourd'hui sa visite au chef *Mapouteo* qui va le recevoir au débarcadère, et le conduit à son manoir champêtre. Là, en présence d'une foule de peuple assemblé, M. d'Urville félicite le bon chef sur sa récente conversion; il appelle sa constante bienveillance sur nos Missionnaires toujours si dévoués au bonheur de son peuple,

et lui recommande aussi les meilleurs traitements pour les européens (papalanguis) qui viendront en amis visiter son île. Le P. *Cyprien*, interprétant la réponse du chef, a témoigné de ses excellents sentiments et de ses bonnes dispositions en faveur des étrangers. Le gros *Matoua*, de son côté, proteste hautement de sa tendresse pour ses nouveaux amis. Après cet échange de manifestations affectueuses, on étale devant Mapouteo tous les présents qui lui sont destinés. C'est d'abord un assortiment d'etoffes aux vives couleurs qui, déroulées tour à tour aux yeux du peuple, provoquent à l'envi des cris d'admiration. Les femmes qui, en cette occasion, ne peuvent se tenir à l'écart, sont vraiment émerveillées. L'exhibition successive des divers instruments, ustensiles, miroirs... terminée par l'étalage d'un superbe uniforme en drap écarlate, destiné à Sa Majesté, n'excita pas moins d'étonnement. Mais ce fut bien autre chose quand on eut présenté au chef un fusil à deux coups et une petite carabine pour l'ex-grand prêtre Matoua. Alors le bon peuple ne trouvait plus dans son naïf langage de termes propres à manifester son admiration. Le pauvre Mapouteo ne savait comment exprimer sa satisfaction et sa reconnaissance; mais le colosse Matoua prenant la parole, prononça avec aisance un long discours sur la puissance de la France et la générosité de son chef. Après cette entrevue, nos canots rentrent à bord chargés de fruits et de volailles.

Un de nos officiers expédié à *Taravaï*, pour une exploration hydrographique, a été accueilli sur cette île avec la même joie, la même cordialité qu'on a manifestée pour nous à Mangareva; toute la population accourue avec son digne pasteur, *M. Armand*

*Chausson*, vient au-devant de notre embarcation. Des cent cinquante individus qui forment la population de l'île, il n'en reste peut-être pas un seul dans sa cabane en ce moment. Une troupe de naturels se jettent à l'eau pour conduire notre canot au travers d'un labyrinthe de coraux, et l'échouer en sûreté sur le sable du rivage. Les démonstrations les plus affectueuses eurent lieu au débarquement de nos compagnons ; les femmes et les jeunes filles, moins timides et moins réservées que leurs sœurs de Mangareva, ne restèrent point à l'écart, et prirent part à l'allégresse générale avec ces élans du cœur et ces effusions de tendresse auxquels leur sexe sait donner une expression si touchante... le départ donna lieu à de nouvelles démonstrations amicales, chacun voulait faire accepter ses fruits, son poisson, sa volaille. Les adieux des insulaires retentissaient encore dans les vallées, quand l'embarcation s'éloignait de ces rives hospitalières.

L'évêque de la mission, Mgr Rouchouse, arrive aujourd'hui de l'île *Aokena*, pour rendre visite au commandant ; il est accompagné de M. l'abbé Laval, jeune missionnaire, qui débarqua le premier en 1834, sur la terre sauvage de Mangareva. Les débuts de cette campagne évangélique, tout improvisée, ne furent pas heureux : les naturels, sans se montrer trop hostiles, ne voulurent d'abord ni loger, ni nourrir les missionnaires : ceux-ci n'eurent donc pour abri que la voûte du ciel ou l'ombre des forêts. Les fruits tombés sur le sol furent leurs seuls aliments. Après quelques jours passés dans cet état d'abandon, nos apôtres, qui avaient en attendant exercé la médecine et opéré quelques petites cures, finirent par obtenir du grand-prêtre Matoua, la concession d'une

case. Ils apprirent peu à peu la langue du pays, ce qui leur permit de prêcher la nouvelle doctrine, mais personne ne paraissait encore disposé à l'adopter. Un événement imprévu vint décider du succès de la mission : une quarantaine de sauvages, vrais bandits, venus des îles *Pomotou*, qui sont dans le voisinage, débarquent armés de fusils sur la côte de Mangareva, et en présence de la population épouvantée, se mettent à piller les cases et à ravager la campagne. Tout fuit d'abord à leur approche; mais les Mangareviens revenus peu à peu de leur frayeur, en comptant leurs ennemis, se rallient enfin à la voix du brave Matoua, et guidés par leur prêtre guerrier, se disposent à charger les barbares. Les lances armées de dents de poisson aiguës et barbelées, les javelots, les casse-tête de bois dur et les frondes vont affronter les armes à feu des assaillants. Le sang allait couler, lorsque nos généreux apôtres se jettent en médiateurs entre les deux partis. Mais, peu versés dans la langue des sauvages, ils ne peuvent d'abord faire comprendre leurs paroles de paix. Cependant, après quelques coups échangés, les deux partis, aussi peu belliqueux l'un que l'autre, finissent par déposer les armes. Un armistice négocié à grand'peine par les missionnaires, est enfin conclu avec les Pomotou, qui consentent à se rembarquer. Dès ce jour, le grand Matoua résolut de brûler ses dieux sanguinaires pour suivre les lois d'un Dieu de paix. La conversion de ce personnage très-considéré dans le pays, a décidé celle de toute la population qui est aujourd'hui catholique, à l'exception de trois ou quatre vieux endurcis. Les femmes qui, dans les pays sauvages, vivent dans la condition la plus misérable, soumises aux travaux les plus pénibles,

parfois exposées à des traitements barbares, isolées le plus souvent de la société des hommes et de leurs propres enfants, les femmes ont embrassé avec enthousiasme une religion qui les affranchit d'une dure servitude et les relève à l'égal des hommes. C'est par elles surtout que l'Eglise verra de jour en jour s'affermir sa nouvelle conquête. L'évêque à son départ a été salué par le canon des deux corvettes. Il a reçu un bon approvisionnement d'outils et d'ustensiles dont il veut propager l'usage parmi les insulaires, afin d'améliorer leur condition matérielle, sans perdre de vue leur éducation morale et religieuse.

Le chef Mapouteo, accompagné de son oncle, le géant Matoua et du P. Cyprien, est venu dîner chez le commandant. Sa Majesté est aujourd'hui proprement vêtue à l'européenne, et il ne lui manque que des bas et des souliers. La vue d'un bâtiment de guerre a paru causer aux deux princes océaniens autant de plaisir que d'étonnement. Matoua surtout ne pouvait se lasser d'admirer tant de merveilles. Une salve d'honneur a mis en émoi tous nos insulaires, à qui le capitaine anglais Becchey a fait connaître la puissance foudroyante du canon. Aussi, nos hôtes qui conservent le souvenir de ses effets désastreux, sont-ils restés muets d'épouvante pendant la durée de la salve. Le chef s'est tenu longtemps blotti sur l'arrière du navire, le plus loin possible des canons, bouchant ses oreilles, et cachant son visage dans ses mains. Le guerrier Matoua voulant s'associer à cette manifestation retentissante, consentit à tirer lui-même un coup de fusil. Ce fut pour nous un spectacle fort comique de voir les terreurs de notre ancien grand-prêtre au moment de faire feu.

Son bras pouvait à peine soutenir le poids de son arme, ses genoux tremblants commençaient à fléchir : il était presque mort quand le coup partit, et peu s'en fallut que nous ne vissions cet énorme corps étendu sur le pont.

Nos hôtes princiers ont dîné chez le commandant, et se sont comportés avec une décence parfaite, veillant attentivement les moindres signes du P. Cyprien, pour réprimer les mouvements désordonnés qui leur échappaient quelquefois. Ils ont mangé avec plaisir de tous nos mets, excepté des aliments salés pour lesquels ils semblent avoir une certaine répugnance. Le pauvre Matoua s'extasiait sur tout ce qu'il voyait, et, sans perdre un coup de dent, poussait de temps en temps un cri d'admiration. On demanda au chef s'il ne lui conviendrait pas d'emporter pour sa femme et ses enfants quelques-uns des mets qu'il semblait préférer. Mapouteo sembla ne rien comprendre à cette proposition ; mais Matoua fut, au contraire, tout joyeux de pouvoir apporter à sa famille quelques bribes du festin.

Le Père Cyprien qui est en ce moment attaché à la mission de Mangareva, paraît exercer un empire absolu sur les chefs, tandis qu'il jouit de l'amour de la population. Voué corps et âme à la propagation de la foi, il a pour réussir dans cette œuvre évangélique un grand sens, une patience et un dévouement à toute épreuve. Ses manières sont douces et attrayantes ; son tact parfait et la finesse de son jugement le rendent peut-être supérieur à tous ses confrères de la mission, sans en excepter l'évêque.

Il est temps d'examiner en détail l'intéressante peuplade qui, secouant chaque jour quelques restes d'une sauvagerie native, se regarde déjà comme affiliée à la grande patrie française.

Les naturels de Gambier sont grands et bien faits, quoique on puisse trouver leurs extrémités un peu grêles. Leur physionomie est grave et peu expressive, si ce n'est dans la conversation et la discussion où elle prend un caractère de franchise et de bonhomie qui enchantent. Le regard triste et languissant dans le silence, devient tout à coup plein de vivacité dans la conversation. La tête est haute et un peu pointue, le front quoique fuyant et un peu déprimé sur les tempes, ne manque pas de développement. Les bosses sourcillières ont même une saillie très-remarquable. Ceux qui attachent quelque importance au volume du crâne comme réservoir de nos facultés, seront peut-être un peu désappointés en apprenant que le contour d'une tête mangarévienne, mesurée à la hauteur du front, atteint le plus souvent 21 à 22 pouces, tandis que nos pauvres têtes, si pleines de science, de civilisation... et surtout d'orgueil, ne dépassent pas 18 à 20 pouces.

Les insulaires ont, en général, le nez court et légèrement épâté, la bouche large et rapprochée du nez, des lèvres assez épaisses, et de fort belles dents; la barbe, rare sur les joues, est assez fournie au bas du visage; les cheveux noirs sont quelquefois frisés, mais jamais crêpus ou laineux. Le tatouage est usité chez ce peuple qui, à défaut de vêtements, semblait par ce genre de décorations indélébiles vouloir distinguer les rangs et marquer le souvenir de quelque action éclatante. Cette étrange parure forme des plaques sur les épaules et la poitrine, et le plus souvent se prolonge en bandes étroites sur les jambes, de manière à figurer de loin une sorte de caleçon d'étoffe rayée.

Les femmes m'ont paru exemptes du tatouage qui

exige une série d'opérations très-douloureuses, en raison du grand nombre de piqûres pratiquées sur la peau. Elles sont ici moins belles, moins vives et gracieuses qu'à Tahiti et aux Marquises; mais elles sont infiniment plus modestes et plus réservées que leurs voisines.

La population du petit archipel que nous visitons a dû sans doute être plus nombreuse qu'elle n'est aujourd'hui. On rencontre, en effet, à chaque pas dans les bois, les aires pavées des cases disparues; les vallées et les collines sont presques désertes, et les insulaires, sans se grouper nulle part, n'occupent guère que les terrains plats qui bordent le rivage; cette partie, bien arrosée et cultivée, est d'une fertilité merveilleuse. Mais la largeur de cette zone privilégiée n'excède guère un kilomètre. Chaque baie et la vallée qui y correspond forme un quartier distinct, de sorte que les diverses propriétés ont chacune une portion des collines, un petit cours d'eau, un terrain plat, véritable jardin fruitier, et une portion du rivage où la pêche promet en tout temps un surcroît de ressources. La plupart des quartiers adossés aux collines ne communiquent entre eux que par des sentiers étroits et escarpés. Une voie un peu plus large, franchissant ces ravins sur quelques empierrements assez bien entendus, s'élève sur un plateau d'où la vue embrasse l'ensemble de ce singulier archipel, avec ses îlots verdoyants et sa ceinture de rochers incessamment battus par la vague écumante. C'est sur ce plateau que s'élève la croix de la mission, et qu'existe le nouveau cimetière.

Le P. Cyprien, qui est l'habile et sage architecte de la petite colonie, vient d'entreprendre une sorte

de chemin de ceinture qui, partant de ce que nous avons appelé la place Royale, se prolonge vers le nord, de manière à former une large et belle promenade ombragée par les grands arbres de la forêt. Les petites plantations d'ignames, de patates et de taro bordent à droite et à gauche cette charmante avenue où l'on respire en tout temps un air frais et embaumé. On a conservé comme souvenir du passé une aire assez vaste, pavée en larges dalles basaltiques, où se réunissaient jadis les assemblées de la nation, et où s'accomplissaient les sacrifices humains.

L'ancien temple existe encore ; mais les idoles ou magots de bois ont été brûlés. Une seule statuette, œuvre assez remarquable comme produit d'un art tout primitif, a été conservée, et figure aujourd'hui dans une des collections du Louvre. Ce temple sert à recueillir les matériaux destinés à la construction d'une église catholique ; on taille déjà les blocs de corail recueillis sur le rivage, et un vaste four donnera bientôt toute la chaux nécessaire.

L'église provisoire s'élève non loin de là, construite à la façon des cases du pays, c'est-à-dire en feuilles de pendanus artistement ployées sur des baguettes qui s'appuient sur une charpente légère. Elle se compose de deux ailes qui se joignent à angle droit : l'autel est à l'angle, se présentant un peu obliquement à chacune des ailes. L'une des travées est occupée par les hommes, et l'autre appartient aux femmes. Cette église peut contenir un millier d'âmes ; dans une des ailes, a été réservée une petite enceinte pour le catéchisme et l'école mutuelle. On y voit des tableaux composés avec les caractères romains, reproduisant l'alphabet de Mangareva qui,

avec nos cinq voyelles, n'a que les neuf consonnes, b, k, g, m, n, p, r, t, v. Les syllabes, les mots usuels, la numération décimale, quelques notions de géographie, forment avec le catéchisme et les prières, la base de cette instruction élémentaire qui se développe peu à peu, grâce à l'admirable patience des missionnaires et à une véritable aptitude des enfants océaniens. L'école mutuelle est suivie (sans contrainte) avec autant d'assiduité que les exercices religieux; les insulaires ont déjà si bien appris à syllaber et à articuler les mots, qu'il est déjà très-facile à un Français de les comprendre.

Les cases des naturels sont toutes construites sur ce même plan et avec les mêmes matériaux. C'est toujours une base rectangulaire pavée de grosses pierres volcaniques : aux quatre angles s'élèvent quatre piliers verticaux terminés en fourche, sur lesquels s'appuient les traverses horizontales qui les relient, les montants de la façade sont plus hauts de trois à quatre pieds que ceux du revers, de manière à donner au toit une forte inclinaison du côté de l'ouest, d'où vient le mauvais temps. Le faîte ou l'arête culminante de l'habitation se trouve ainsi dans le plan de la façade qui n'est en partie formée que par un treillis ou des nattes qui se roulent ou se déploient suivant le temps. Si l'extérieur des cases n'offre à l'œil qu'un amas confus de feuillage, l'intérieur présente une sorte de canevas qui plaît par la légèreté et le bon goût du travail. Le fond de la cabane est occupée par une estrade formant une sorte de lit de camp pour toute la famille. L'ameublement et les ustensiles de ménage sont tout ce que l'on peut voir de plus simple.

Un lit de feuilles, quelques nattes, des pièces d'une

sorte d'étoffe fabriquée par un simple battage avec l'écorce du mûrier à papier, ou celle de l'hibiscus; des vases en citrouilles ou noix de coco, de petits filets de fil d'anana, des hameçons de nacre ou d'écaille, quelques augets ou baquets de bois pour la préparation des aliments, tels sont les objets que l'on peut voir dans chaque habitation mangarevienne.

Nous ne citerons que pour mémoire les armes primitives sur lesquelles les insulaires ne peuvent plus compter depuis le jour où le canon a retenti sur ces paisibles rivages.

La nourriture des indigènes, presque entièrement végétale, consiste en fruits à pain, patates, ignames, taro, bananes et cocos... et parfois du poisson. Le fruit à pain (*mayoré*), qui est la base de chaque repas, est aussi leur mets de prédilection; il se prépare de plusieurs manières : d'abord grillé sur les charbons ou cuit dans le four de terre, il donne un aliment plus savoureux que notre pomme de terre, mais moins sucré que la patate douce. Ce fruit semble acquérir par la fermentation des qualités plus nutritives; enfoui dans un silos tapissé de feuilles et recouvert de terre, il se conserve plus d'une année pour les cas de disette amenée par les ouragans qui, de loin en loin, portent la désolation dans les îles du grand Océan.

Les pains retirés du silos sont broyés et pétris dans une auge de bois jusqu'à consistance d'une bouillie épaisse qui est souvent étendue d'une certaine dose du suc laiteux de la noix de coco. Toute la famille, accroupie autour du baquet, savoure avec délices le mets national dont la saveur aigre et le fumet nauséabond sont faits pour décourager tout d'abord nos appétits européens. Telle fut, cependant, la seule

nourriture de nos apôtres, qui se sont assez bien accommodés de ce régime. La pâte en question, roulée en pains dans une feuille de bananier, et cuite dans le four de terre, prend un goût de marron grillé qui n'est pas désagréable.

Les missionnaires ont multiplié les plantations d'arbres à pain qui, avec les cocotiers et les bananiers, sont pour les insulaires les plus précieux moyens d'alimentation. Quelques graines potagères ont été semées par leurs soins sans donner encore de résultat bien satisfaisant. Les oignons ont réussi, mais n'ont pas grainé ; le maïs a germé, mais n'a pas encore porté de fruits ; les haricots sont venus assez beaux, mais donnent un grain fade et aqueux. J'ai remis au P. Cyprien, qui est aussi bon jardinier, une petite collection de graines du Chili qu'il ne désespère point de voir fructifier.

Le coton, bien qu'indigène, était méconnu des habitants. Les plantations de ce précieux arbuste sont aujourd'hui soignées et encouragées; déjà les Mangareviens commencent à tirer parti de leur petite récolte pour la fabrication de leurs vêtements. Les femmes ont appris à tourner le rouet et le fuseau pour filer le coton; j'ai vu même entre les mains d'un insulaire un petit métier à tisser où se fabriquait une pièce d'étoffe qui m'a paru assez bien réussie pour un coup d'essai. Cette industrie naissante fournira bientôt à l'intéressante peuplade des moyens de satisfaire aux premiers besoins que comporte notre civilisation. Tous voudraient à l'envi pouvoir se vêtir comme nous ; ils cèdent volontiers leurs objets les plus précieux pour se procurer une mauvaise chemise, une culotte ou une veste en guenilles. Nos bons missionnaires sont toujours là pour leur venir

en aide, et consacrent une bonne partie de leurs minces ressources à procurer à leurs néophytes les vêtements qui leur manquent.

L'homme est tellement à l'étroit sur les petits lambeaux de terre qui composent l'archipel Gambier, qu'il ne peut guère songer à se donner pour auxiliaires tous ces animaux domestiques dont nous sommes entourés. La volaille prospère autour des cases des insulaires, où elle trouve dans les débris des végétaux une nourriture facile et abandante. Les cochons s'accommoderaient bien aussi de ce régime, mais les naturels semblent redouter pour leurs cultures le voisinage de ces animaux qu'ils seront obligés de parquer ; il n'en existe encore que deux ou trois couples dans tout l'archipel. Les moutons ne sont pas plus nombreux ; les chèvres ont déjà considérablement multiplié, et se sont emparées des hauteurs où elles vivent à l'état sauvage ; déjà même on se plaint des incursions qu'elles font dans les vallées. En attendant que Sa Majesté Mapouteo, mieux aguerri à l'usage des armes à feu, ait déclaré la chèvre un gibier royal, les insulaires traquent les maraudeuses, et nous ont conduit aujourd'hui une chèvre et ses deux petits.

Aujourd'hui dimanche (12 août), au lever du soleil, nos deux corvettes sont pavoisées comme en un jour de fête. L'étendard royal de Mangareva flotte sur le sommet de l'île ; les commandants et leurs états-majors, suivis d'un fort détachement de matelots armés, se dirigent vers le village où Mgr Rouchouse va célébrer la messe. Les détachements ayant débarqué, se forment sur le rivage et bordent la haie sur le passage de M. d'Urville; le chef Mapouteo s'avance aussitôt avec sa garde pour nous recevoir ;

le drapeau royal s'incline trois fois devant les couleurs françaises, et les honneurs militaires sont strictement rendus par les fusils du roi et de son oncle. Toute la population de l'île se presse autour de nous; ces braves gens n'avaient jamais vu d'armée si formidable. L'éclat des armes et des uniformes, la marche cadencée des matelots, se mouvant comme un seul homme au son du fifre et du tambour, tant de chefs, tant de guerriers venus de si loin pour fraterniser avec les Mangareviens, et rendre hommage au Dieu des chrétiens... tout cela est bien fait pour inspirer aux naturels un saint respect pour leur nouveau Dieu, et des sentiments d'admiration et d'amour pour ceux qui leur ont fait connaître ce vrai Dieu.

Tous ces sentiments sont peints sur le visage des naturels, qui manifestent la joie la plus vive par leurs acclamations.

Mangareva s'était parée de ses habits de fête : le roi avait chaussé, pour la première fois peut-être, des bas et des souliers. Sa garde, composée de beaux hommes, armés de lances à dents de poisson, était proprement vêtue, mais sans uniformité. Les blouses bleues bariolées, les chemises et les culottes de coton, quelques gilets et des vestes encore plus rares, formaient l'accoutrement de cette troupe d'élite. Un de ces guerriers portait le fusil à deux coups de Sa Majesté; un autre la petite carabine de notre ami Matoua. Les licteurs romains, chargés des faisceaux, nos maîtres de cérémonies porteurs du sceptre et de la main de justice, ne marchèrent jamais avec plus de gravité et de dignité que nos deux sauvages chargés des terribles mousquets.

Les femmes, proprement peignées et huilées, s'étaient enveloppées dans leurs amples étoffes blan-

ches, fabriquées par elles avec l'écorce du mûrier à papier. La reine et la femme de Matoua se distinguaient entre toutes par leur énorme taille emprisonnée dans une robe de coton rayé ; d'amples fichus suffisaient à peine à voiler les robustes appas des princesses, leur tête était couverte de chapeaux ornés de rubans qui flottaient au vent avec de longues mèches de cheveux noirs.

Un autel était dressé en plein air, dans l'angle formé par les deux ailes de l'église. Le sanctuaire, encadré par un groupe d'énormes arbres à pain dont le feuillage formait la voûte, n'avait pour toute décoration que quelques pavillons tendus entre les arbres. Le sol, proprement nivelé, était recouvert avec les étoffes du pays ; deux fauteuils ont été disposés à droite de l'autel pour les commandants des deux corvettes ; à gauche, un fauteuil pour Sa Majesté, et des siéges pour ses trois oncles. Nos états-majors occupent une estrade en arrière de leurs chefs ; les femmes du pays se placent à droite, et les hommes à gauche de l'autel ; les détachements armés bordent la haie des deux côtés, et les insulaires, accroupis sur leurs talons, attendent avec recueillement le commencement de la cérémonie. Toute la population de Mangareva, jeunes et vieux, au nombre de plus de 1,200 personnes, occupe en ce moment l'amphithéâtre de hauteurs dont l'église est entourée. L'évêque arrive bientôt, escorté par la garde d'honneur, qui est allée le recevoir au rivage. Dès que Monseigneur a gravi les degrés de l'autel, assisté de ses diacres, l'un d'eux, se tournant vers les assistants, entonne un verset en langue du pays. Aussitôt, un millier de voix au timbre grave et sonore s'élève de l'assistance avec un ensemble et une harmonie qui

pénètrent mon âme de l'émotion la plus vive ; jamais les pompes de nos cathédrales ni les musiques guerrières de nos armées, n'ont surpris mon oreille et fait vibrer mon âme comme ce chœur religieux, ce simple chant des sauvages qui bénissaient le Dieu des chrétiens. Une décharge de mousqueterie, faite à l'élévation, ne parut pas trop distraire nos insulaires de leur pieux recueillement. Après la messe, l'évêque nous adressa une petite allocution en rapport avec la circonstance ; l'émotion visible du prélat fut aussi éloquente que ses paroles. Il termina par une courte exhortation adressée aux naturels dans leur propre langue ; le chant du *Te Deum* mit fin à la cérémonie.

Les détachements des deux corvettes exécutèrent alors quelques manœuvres d'infanterie suivies d'un exercice à feu. Le peuple n'étant plus contenu par le respect dû au saint lieu, poussait mille cris d'admiration et trouvait tout cela prodigieux. Le bon Mapouteo, tremblant au milieu de ses gardes, semblait trouver ce spectacle un peu trop bruyant ; mais le géant Matoua, sentant renaître en lui les vieux instincts guerriers, flairait au contraire avec bonheur la fumée du combat simulé. Enfin, nous quittâmes le rivage avec l'évêque et les trois missionnaires qui vinrent déjeûner avec le commandant.

Le lendemain, nous nous dirigeons sur l'île d'Aokena, résidence de Monseigneur, qui nous a conviés à déjeûner. Cette île, la plus orientale et la plus petite des quatre qui composent le groupe, est la plus fréquentée par les traitants de nacre, de perle et d'écaille, qui tiennent ici leur petit comptoir. La nacre et l'écaille de tortue, les seuls objets de commerce que ce pauvre archipel puisse fournir à l'ex-

portation, deviennent de jour en jour plus rares, et ne tarderont pas à être épuisés. Ce sera peut-être un bien pour les naturels, qui, dans la période critique de la transition de l'état sauvage à une demi-civilisation, ont fort peu à gagner par leur contact avec les marchands. Les naturels qui viennent à nous semblent déjà initiés à quelques-unes des ruses du négoce; pour rehausser le prix de leur marchandise, ils mettent tous quelque mystère à exhiber le petit sachet de perles fines qui est leur seul trésor. Les étoffes d'indienne sont ici la monnaie courante employée pour les échanges ou les salaires; des plongeurs exercés s'engagent pour quelques brasses d'étoffe à explorer un banc d'huîtres d'une certaine étendue, dont le produit tout entier doit être livré au traitant. On reproche parfois aux sauvages la soustraction d'une partie de leur pêche; mais il arrive plus souvent encore que les conventions sont violées par l'insigne mauvaise foi des traitants européens ou américains. Cette fille aînée de Mercure, plus prompte que la renommée, passe d'un vol rapide sur tous les points du globe, et porte les germes d'une démoralisation prématurée dans l'âme des peuples qui naissent à peine à la civilisation. On cite de nombreux exemples de naturels privés de leurs minimes salaires, sous le vain prétexte que la pêche n'est point assez productive; d'autres enlevés à leur patrie pour aller pêcher sur de lointains rivages, abandonnés sans pitié sur une île deserte ou inhospitalière. De tels excès, qui ne sont que trop fréquents, nous font redouter le contact des gens sans aveu sur l'intéressante peuplade de Gambier.

L'île d'Aokena, où nous venons de débarquer, est formée par deux petits monts volcaniques, réunis

par une langue de terre peu élevée. L'aspect du sol et ses produits ne diffèrent en rien de ceux des autres îles. Ici comme partout, s'étend une belle verdure et une admirable végétation. Dans la partie occidentale se trouve une curiosité naturelle qui mérite de fixer l'attention du voyageur : c'est une chaussée de lave basaltique qui se dresse comme une haute muraille tapissée de verdure. Un éboulement survenu au pied de cette chaussée a donné lieu à la formation d'une arcade gigantesque que l'on prendrait de loin pour un pont jeté sur un bras de mer ; les vagues écumantes viennent, en effet, saper les assises de ce pont naturel.

La petite église d'Aokena est un peu plus soignée que celle de Mangareva. Il est vrai que celle-ci n'est que provisoire, et doit bientôt céder la place à une cathédrale. Une maisonnette, ombragée par une touffe de grands arbres, forme le palais épiscopal ; c'est là que nous prenons place au banquet de Monseigneur. Pour régaler ses convives, le bon évêque a voulu épuiser son petit jardin et dépeupler son poulailler. Il faut dire aussi que les jeunes convives apportaient les meilleures dispositions pour faire honneur au festin. Nous buvons à notre France bien-aimée, que beaucoup d'entre nous ne doivent plus revoir ; nous buvons à notre saint évêque et à la prospérité croissante de la mission.

Il était déjà tard quand il fallut songer au moment toujours si pénible des adieux. Une traversée rapide nous ramène bientôt au chef-lieu pour prendre congé du P. Cyprien et de son royal pupille. Ce n'est pas sans émotion que nous quittons ces lieux, où chacun de nous a reçu un accueil si touchant ; tous, officiers et matelots, emportent le meilleur souvenir

de l'intéressante peuplade de Gambier et des pieux missionnaires qui lui ont consacré toute leur existence.

Le 15 août 1838, l'expédition Dumont-d'Urville, franchissant de nouveau la chaîne des récifs extérieurs, gagnait la haute mer pour aller courir de nouveaux hasards.

En donnant ici, sur les îles Gambier, tous ces détails, consignés, dès 1838, sur un journal nautique, rédigé sans esprit de système, sans parti pris de blâme ou d'admiration, nous espérons fournir au lecteur les moyens de juger sainement l'œuvre de nos missionnaires; et cette œuvre n'est pas nouvelle, car on les a vus jadis aux bords des fleuves Saint-Laurent et Mississipi porter les lumières de l'Evangile et leurs enseignements à des peuplades errantes et sauvages qui, malgré les temps écoulés, conservent encore le souvenir de leurs bienfaiteurs, et un sentiment filial pour la France qui les leur envoya.

Nous voyons de nos jours deux modestes apôtres, les PP. *Laval* et *Carret*, envoyés par la Mission de *Picpus* pour propager l'Evangile dans l'Océanie orientale, débarquer en 1834 à l'île de Tahiti, qui devait plus tard devenir une terre française. Accueillis d'abord avec bonté et empressement par la population, ils se voient bientôt violemment expulsés par les agents d'un homme qui, par d'autres intrigues et de nouveaux exploits, devait acquérir une si triste renommée, sous le nom de *Pritchard*. Nous avons fait connaître une partie des tribulations et des misères qui marquèrent les premiers pas de nos courageux apôtres sur la terre sauvage de Gambier, où ils s'étaient réfugiés. Nous avons exposé le résultat

de leurs travaux et le succès complet de cette œuvre évangélique. Les étrangers de toute nation, quel que soit leur culte, ayant constaté comme nous la régénération de la peuplade de Gambier, obtenue en si peu de temps par nos missionnaires, n'ont pu refuser leurs hommages à de si hautes vertus et à ce dévouement tout évangélique.

Notre seule préoccupation en quittant cette terre bénie était de supputer quel pourrait être dans l'avenir le sort d'une population si douce et si paisible. N'aurait-elle pas bientôt à subir pour son malheur la funeste influence du contact des gens sans aveu débarqués sur ses rivages ?..... Combien de temps pourra durer le régime salutaire qui forme les nouveaux liens de cette société ?

Une nouvelle tournée de l'Océan pacifique est venue fort à propos nous fournir l'occasion de revoir nos anciens amis de Gambier. Donze années s'étaient écoulées depuis notre séparation, lorsque la corvette la *Capricieuse* se présentait devant la barrière écumante qni protége ce petit Etat océanique ; le 9 nouovembre 1850, le matelot Marion, notre ancienne connaissance, sautait lestement à bord, et nous offrait ses services de pilote, aujourd'hui peu nécessaires, afin d'atteindre avec la corvette un mouillage convenable.

C'est avec la plus vive satisfaction que nous avons retrouvé ce peuple doux et paisible, vaquant sans bruit à ses petits travaux sous le joug débonnaire de Sa Majesté *Mapouteo*, toujours assisté par les sages conseils de son prudent mentor. Je ne saurais dire tout le bonheur que j'ai éprouvé, après une si longue carrière d'aventures et de misères, à me retrouver dans les bras du vénérable *P. Cyprien*. Le

bon homme, un peu alourdi par l'âge et les fatigues, semble encore cependant jouir d'une santé assez rassurante ; mais le régime végétal tout primitif dont il s'obstine à faire usage, ne paraît plus pour lui assez fortifiant. Notre médecin et moi avons fortement insisté pour y joindre le café et le vin, dont notre pauvre missionnaire ne voulait user qu'à la messe. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à introduire presque furtivement au presbytère une petite provision de vin, de sucre et de café. — La farine manquait aussi, et beaucoup d'autres choses encore... Pour connaître ce dénûment, que le saint homme nous a toujours caché avec le plus grand soin, il a fallu procéder militairement à une visite domiciliaire. Grand Dieu, quelle détresse !... Le digne apôtre semble dédaigner toutes les douceurs que les insulaires se procurent peu à peu par le nouveau régime ; mais il est fort heureusement parvenu jusqu'ici à proscrire l'usage des boissons fermentées.

Cependant, les travaux des chemins, des constructions et des cultures, ont été continués sur tous les points. Une église fort propre s'est élevée, avec un presbytère et la maison d'école ; une habitation convenable pour le roi ; quelques magasins et des maisonnettes assez propres commencent à s'étendre en bordure le long de la belle avenue dont nous avons déjà parlé. Toutes ces constructions sont en blocs de corail, percées de larges croisées, et surmontées d'un toit de feuilles, suivant l'ancien usage du pays.

La filature et les petits métiers de coton fournissent déjà une partie des vêtements nécessaires à la population. Le commerce pourrait bien donner le

reste ; mais le P. Cyprien ne cherche point à l'attirer, redoutant surtout le contact malsain des aventuriers.

Nous avons pu juger par nous-même de l'état prospère des écoles, assidûment fréquentées (sans contrainte) par la jeunesse des deux sexes et même par les adultes. Plusieurs ont déjà appris notre langue et font de grands efforts pour suppléer dans la prononciation aux diverses consonnes qui n'existent point dans leur idiome. Nous voudrions pouvoir placer sous les yeux du lecteur la traduction de nos prières, et certain cahier parfaitement rédigé, contenant les premières propositions de la géométrie, avec toutes les figures à l'appui, comme spécimen du talent précoce d'un enfant de douze ans ; mais nous en avons dit assez pour constater les progrès réels de l'œuvre de nos missionnaires.

Il est temps de terminer cette revue lointaine qui avait pour nous plus d'attrait qu'elle n'en aura peut-être pour le lecteur ; mais nous demanderons en finissant si les hommes qu'un vif sentiment religieux et un ardent esprit de charité portent à se lancer résolûment dans une carrière toute de dévouement, d'abnégation et de sacrifice, seraient moins aptes que de simples laïques à former la jeunesse à la pratique des vertus, et à relever la nation au rang élevé qu'elle occupait aux temps de nos pères ?

# LA MONTAGNE.

*Lu en Séance particulière,*

Par M. Albert VILLENEUVE,

Un des quarante Mainteneurs.

---

A l'heure où le jour agonise,
Quand succède au dernier rayon
Le crépuscule à teinte grise,
On aperçoit à l'horizon
Une masse obscure, indécise,
Sans contours ni forme précise,
Et l'œil en un doute éternel
Ne sait dans ces vagues images
S'il voit des monts ou des nuages,
S'il voit la terre ou bien le ciel.

C'est la montagne merveilleuse
A qui le soleil expirant
Pose au front, en se retirant,
Une caresse vaporeuse

Comme le regard d'un mourant.
C'est la montagne inaccessible;
Tantôt belle, tantôt horrible;
Gaie et triste; douce et terrible;
Lieu de gêne et de liberté,
D'épouvante et de volupté;
Que meurtrissent les avalanches,
Et que ceignent les neiges blanches
D'innocence et de chasteté;
Tantôt brulée et tantôt verte;
Là bien close, ici bien ouverte;
Peuplée en bas, en haut déserte,
Et couvrant de variété
L'immuable uniformité
De sa magnificence inerte.

C'est dans ce pays enchanté
Qui ne sort plus de la mémoire,
Que notre pauvre humanité
A ses plus beaux titres de gloire.

Les dieux que la Grèce honora
Sur ses montagnes prenaient place;
Jupiter naissait sur l'Ida,
Hercule mourait sur l'Æta,
Apollon trônait au Parnasse.
Et quand l'Olympe déserté
Vit ses dieux partir en détresse;

Lorsque l'austère vérité
Chassa les rêves de la Grèce ;
Du bord des lacs au haut des monts ,
Jésus aux gens de la campagne
Allait répandant ses leçons ,
Et le plus doux de ses sermons
Est le sermon de la montagne.

Sous le ciel triste et vaporeux
Qui des Alpes couvre la cime ,
Au milieu des déserts affreux
Où l'œil n'aperçoit en tous lieux
Que des mers de glace et l'abîme ,
S'élève l'asile pieux
Où veille le pâle chartreux ,
Martyr inconnu mais sublime.
Salut à ce lutteur sacré ,
Que Dieu l'assiste et le protége,
Lui qui s'élance dans la neige
Vers le voyageur égaré ;
Qui pour mieux trouver ceux qu'il aime ,
Et les sauver plus sûrement
A su mettre le chien lui-même ,
De moitié dans son dévouement.

Dans un respectueux silence ,
Sur le Rutli , j'ai vu les lieux
Où trois de ses fils glorieux ,
Ont fait une sainte alliance

Et de leurs frères malheureux
Ont conspiré la délivrance.
Noble serment ! si bien rempli,
Qui devait tirer de l'oubli
Le nom rayonnant du Rutli,
Berceau de cette indépendance.

Dirai-je les pics qu'Annibal
Dans le vinaigre a fait dissoudre,
Et ceux que de sa Durandal
Roland brisait comme la foudre,
Encelade agitant l'Etna,
Vésuve engloutissant les villes,
Moïse enflammant le Sina,
Léonidas aux Thermopyles.

Mais vite, en marche, ô Pionniers,
Ma voix trop longtemps vous arrête.
La neige fond sur les glaciers ;
Les monts ont leurs habits de fête.
Elancez-vous dans leurs sentiers,
Marchez lentement, mais sans trève,
Sans trop regarder à vos pieds,
La tête tourne à qui s'élève.
Du vallon vous êtes partis
Depuis quelques moments à peine,
Et voyez déjà dans la plaine
Combien les objets sont petits.
Les toits d'ardoise du village,

Les vieux ormeaux, le saint parvis
Autour du clocher réunis
Semblent un joujou du jeune âge ;
Et les côteaux du voisinage,
Humbles vassaux de bas étage,
Sous vos regards sont aplanis.

Bientôt le soleil va résoudre,
En se levant dans ses splendeurs,
Le brouillard léger qui saupoudre
De blanches et folles vapeurs
Les grands pics aux sombres couleurs.
Allons ! haut les pieds ! haut les cœurs !
Le chemin, long ruban de poudre,
Part et serpente en coup de foudre ;
Il s'enroule aux flancs du côteau ;
Il suit la crête dentelée ;
Il redescend dans la vallée
Et s'y change en lit de ruisseau.
Au versant des pentes rapides,
Un torrent, aux ondes perfides,
Le coupe en deux avec fracas,
Et présente aux regards livides,
Un gouffre creusé sous vos pas.
Il faut passer quoiqu'il arrive.
Un tronc d'arbre que les hivers
Sur l'abîme ont mis en travers,
D'un pas tremblant sur l'autre rive
Vous conduit au milieu des airs.
O Mahomet, divin prophète !

Tu devais les avoir franchis
Ces troncs d'arbre en ponts convertis,
Quand dans le Coran tu prescris
Qu'à la félicité parfaite
Nul croyant ne doit être admis,
Sans qu'il ne passe au préalable
Sur un cheveu, vrai pont du diable,
Qui donne accès au paradis.

Cependant tout se transfigure.
L'horizon grandit. L'air s'épure.
L'œil est plus clair. L'ouïe est plus sûre.
Les sens sont plus vifs et plus nets,
Et l'on sent doubler sa puissance
Et s'élargir son existence,
En s'élevant vers les sommets.

Mais parfois les âmes s'affaissent
Sous des contretemps imprévus;
Et lorsque les hauteurs s'abaissent
Sous vos pieds pesants et contus,
Quand vous vous croyez parvenus
Aux lieux où les fatigues cessent,
Fiers, joyeux, mais n'en pouvant plus;
D'autres hauteurs vous apparaissent;
D'autres pics devant vous se dressent,
Plus hauts que ceux qu'on a vaincus.

Halte donc, car la faim vous gagne !
L'eau saillit parmi les cailloux.
La source attend votre champagne ,
Et boire à la glace est bien doux.
Déjeûnons , et de la montagne
Avant de rentrer en campagne
Goûtons le charme autour de nous.

En bas les cavales hennissent
Dans les prés, au fond du vallon.
Elles s'ébattent et bondissent ,
Et passent comme un tourbillon.
Au-dessus, les vaches mugissent,
Et sur vous avec fixité
Attachent un œil hébété.
Les brebis en bêlant se glissent
Sur le pic le plus effrayant,
Partout où les herbes verdissent,
Pendant qu'un pâtre insouciant
Assis sur l'abîme béant,
Poursuit sa chanson monotone ,
Qui s'évapore en se mêlant
Au bruit du grelot qui résonne
Au cou du bétail indolent.

La grotte aux bizarres féeries
Dans le pli de quelque ravin

Ouvre ses longues galeries
Ruisselantes de pierreries ;
Entrez-y, la torche à la main,
Vous y surprendrez la nature,
Polissant dans la nuit obscure
Et depuis que le monde dure
Les diamants de son écrin.
Si l'on observe et qu'on écoute,
On entend tomber de la voûte,
Dans sa lente uniformité,
L'eau qui suinte goutte à goutte,
Clepsydre de l'éternité.
Et ces gouttes d'eau si petites
Sont pourtant les seuls instruments,
Qu'autrefois, mon Dieu, vous choisîtes
Pour suspendre les stalactites,
Et pour creuser les stalagmites
De ces palais d'enchantements.

Les grottes, les cavernes sombres
Dans leur lit gardent les décombres
D'époques qui n'ont pas de nom,
Et l'on heurte en leurs noirs refuges
Des ossements que les déluges
Y portèrent dans leur limon.
L'homme étonné rêve. Il mesure
Ces débris plus grands que nature,
Restes d'animaux disparus.
Quels sont-ils ? Que font-ils sur terre ?

Il entrevoit un grand mystère,
Et découvre un passé confus.
Bientôt, pas ses calculs habiles,
Il resuscite les tribus
De tout un peuple de fossiles,
Grands carnassiers et grands reptiles,
Monstres emplumés ou velus
Depuis tant de siècles perdus;
Et tous les ruminants énormes
Si divers d'aspect et de formes,
De leur long sommeil éveillés,
Agitent leurs masses difformes
Sous nos regards émerveillés.
C'est l'aurore de notre monde,
L'aube des âges ingénus.
De tous côtés la séve abonde,
La jeunesse éclate à la ronde,
Dieu vient de dire : *Fiat lux*.
Tout s'organise; tout se fonde;
Les vents du ciel courent sur l'onde;
Les mers ont leurs flux et reflux,
Et la terre ardente et féconde
Se couvre de palmiers touffus
Forêts vierges, libre domaine
De tous ces êtres inconnus
Qui devancent l'espèce humaine.

O merveilleuse profondeur !
Nous ramenons à la lumière

Les premiers jets de la matière
Sortis des mains du créateur,
Et nous repeuplons notre sphère
Avec quelques os sans valeur.
Combien ces épaves chétives,
Du vieux globe uniques archives,
Qui dormaient depuis si longtemps,
O grotte, en ta fange captives,
Avaient de beaux enseignements !

Mais voici le lac solitaire
Dans le fond du gouffre endormi,
Que de son ombre tutélaire
Le bois de sapins séculaire
A nos yeux dérobe à demi.
Ici le bruit du monde expire ;
Ici l'on rêve et l'on soupire.
C'est auprès de ses bords sacrés
Que Lamartine sur sa lyre
Chanta l'écume qui d'Elvire
Carressait les pieds adorés.
Leur barque a vogué sur cette onde ;
D'amour ils s'y sont enivrés,
Et les chants qu'ils ont murmurés
Sont dans le cœur de tout le monde.
Quel calme profond ! L'on dirait
Que le barde à chanter s'apprête
Et que la nature discrète
Pour mieux entendre le poëte

Se recueille, écoute et se tait.
Mais il n'est plus. Mais à sa place
Quel autre luth aurait l'audace
D'éveiller les échos du soir?
Nul esquif ne ride la face
Du lac uni comme une glace
Que le bois de sapins enchâsse
Tristement dans un cadre noir;
Et du haut des cieux le nuage
Est seul à chercher son image
Qui se reflète et qui voyage
Sur les eaux du vaste miroir.

De ses bords s'écoule et s'échappe
Un gave impétueux. Il frappe
Son lit qui se venge en changeant
Les émeraudes de sa nappe
En brouillard d'écume et d'argent.
Près de là, son onde étourdie
Dans l'air, en cascade hardie,
Se brise aux rochers anguleux,
Et triste, honteuse et meurtrie,
S'éparpille à leur base en pluie,
Image des désirs fiévreux
Auxquels notre cœur est en butte,
A leur départ torrent fougueux,
Hélas! et larmes à leur chûte.

Mais le gave en bonds insensés
Ne court pas toujours vers la plaine.
Il se calme, il se rasserène,
Quitte un moment ses airs pressés,
S'étend à l'ombre et prend haleine.
Narguant les aulnes et bouleaux,
Le soleil pour baiser ses eaux
Se glisse à travers leurs rameaux,
Et la naïade qui chemine
Décoche une œillade assassine,
Au fin rayon qui la lutine
Et qui de ses feux la poursuit
Sous la feuillée et dans la nuit.
Un gave n'est pas longtemps sage.
Bientôt il écume et fait rage,
S'emporte, se gonfle et bondit,
Et ne fait tout ce beau tapage
Que pour avoir trouvé, je gage,
Quelques rocs au fond de son lit.
Oh ! les horribles caractères
Qu'ont ces hypocrites rivières,
D'entrer en de telles colères
Et de gronder à tout propos,
Pour quelques pauvres tas de pierres
Qu'ont précipités dans leurs flots
Les tempêtes et les tonnerres !

La lavande embaume les monts
De ses dards acérés et pâles;
Et j'ai vu des rhododendrons
Et des steppes de digitales
Etaler leurs roses pétales
Sur des pentes où des moutons
Couraient les toisons virginales.
Tout était beauté, grâce, amour.
La montagne était Pompadour;
Et dans ce charmant coin de terre,
Au milieu du joli troupeau,
Mes yeux cherchaient dans la fougère
Quelque provoquante bergère
Portant rubans et pannetière
Retroussée au goût de Watteau.

Mais ce n'est pas là la montagne,
L'âpre montagne au front neigeux
Et dont le sommet ne se gagne
Qu'au prix d'efforts vertigineux.
Montez encor, montez sans cesse,
Montez sans hâte ni faiblesse,
Montez durant des jours entiers.
Traversez les ponts des glaciers,
Enjambez les roches cassées
Qu'un coup de foudre a fracassées,
Et que les siècles malfaisants,
Semblables aux anciens Titans,
L'une sur l'autre ont entassées.

Là, tout est nu, tout est maudit.
Plus de terre ni de verdure;
Ni pins, ni source qui murmure;
Rien que des déserts de granit.
Ce sont les grandes solitudes !
C'est le pays des hommes rudes
Aux jarrets d'acier, au cœur fort !
Gloire à ces lutteurs intrépides !
Les spectacles les plus splendides
Payeront leur suprême effort.

Autour d'eux, les pics de la chaîne
Dans leur sombre immobilité.
Au loin, les brouillards de la plaine,
Grand manteau de l'immensité.
L'astre du jour en vain s'allume,
Tout est confus; l'horizon fume
Jusqu'au fin fond de l'univers.
Leurs regards, noyés dans la brume,
Se perdent dans le sein des mers.
Sous eux, les sapins gigantesques,
Les lacs verts, les glaciers brillants
Et les cascades pittoresques
Se détachent en arabesques,
Qui des ravins ornent les flancs;
Et tous les rochers en démence,
Tous les gouffres extravagants,
Tous les précipices béants

Pour eux s'alignent en silence,
Tuyaux pressés d'un orgue immense
Qui soupire des ouragans.
Tout semblait hasard, violence,
Débauche de la Providence,
Fouillis, désordre, inconséquence;
Tout se justifie à la fois.
Les rochers ont leur harmonie,
Les avalanches leur génie,
Et le chaos même a ses lois.

Que de temps devant ces merveilles,
Ouvrant les yeux et les oreilles,
J'ai passé sur quelque haut lieu;
Et que j'ai consacré de veilles
À lire ce livre de Dieu!

« Séjour de la neige éternelle,
» Champ de bataille des volcans,
» Rayé par les glaciers errants;
» Toi que tourmentent pêle-mêle
» Les vents, la tempête et la grêle;
» Ancien lit des vieux Océans,
» Où tout fleuve prend sa naissance;
» Lieu de vertige et de souffrance;
» Pauvre pays dont l'indigence
» Enfonce un amour plus intense
» Au cœur de tes rudes enfants!

» Que me veux-tu, montagne austère?
» D'où viens-tu? Comment es-tu là?
» Réponds, dût ta voix de tonnerre
» Me briser le front comme un verre,
» Montagne, qui donc te créa?

» Es-tu l'atelier vénérable
» Où les mondes furent construits,
» Et de ce travail admirable
» Tes rochers sont-ils les débris?
» Es-tu la place auguste et sainte
» Où Dieu travailla de ses mains?
» Où par lui la matière étreinte
» Manifesta ses grands desseins;
» Et tes gouffres sont-ils l'empreinte
» L'empreinte de ses doigts divins?

» N'es-tu que la fille de l'Onde,
» Abîmes, ravins et vallons
» Affouillés par la mer profonde,
» Dévastés par ses tourbillons?

» Ou bien au centre de la terre
» Bout-il un océan de feux
» Qui, trouant un jour notre sphère,
» T'a fait surgir par ce cratère
» Avec tes pics audacieux?

» Quels mots nous peindront la fournaise
» Mise à jour par ce grand effort,
» Et sa lave, liquide braise,
» Assiégeant ta haute falaise,
» Comme les flots battent leur bord ?

» Affreux volcan ! Jongleur terrible
» Entrecroisant les rocs dans l'air,
» Dont la puissance irrésistible
» Pour les vivants rendit visible
» L'épouvante du sombre enfer !

» Oh ! que les mondes s'agitèrent
» Secoués dans leurs fondements !
» Comme les astres se voilèrent,
» Et comme les cieux se troublèrent
» A ces vastes soulèvements ! »

Et lors qu'ainsi, du haut des cimes,
Ebloui par ma vision,
Je demandais aux noirs abîmes
Le mot de leur création,
J'ai senti la muse immortelle
Qui semblait vouloir sur son aile,
Dans l'air, m'emporter avec elle
Sur les pitons les plus ardus,

Pour m'y révéler leurs merveilles,
En murmurant à mes oreilles
Quelques mots ardents mais confus.
Par ses faveurs l'âme exaltée,
Je m'élançais pour la saisir ;
Mais elle, comme Galathée,
Aussitôt se hâtait de fuir.
J'essayais en vain quelque rime
Pour épancher l'ivresse intime
Où me plongeait tant de splendeur ;
Le spectacle était trop sublime,
Il m'écrasait de sa grandeur.

Et si, trop longtemps immobile,
A rêver ce rêve stérile,
Je restais sur l'étroit sommet,
Un froid de mort, un froid tranquille
M'enveloppait et me glaçait,
Comme si la montagne inique
Devait, pareille au sphinx antique,
Dévorer qui l'interrogeait.
Alors, moi, je prenais la fuite,
M'agitant et courant toujours,
Pour que mon cœur battît plus vite,
Et que mon sang reprît son cours.
Je passais comme une avalanche.
Sur la neige, dans ses amours,
J'effarouchais la perdrix blanche.
De leurs nids, les petits vautours
Me suivaient d'un regard vorace.

Je glissais sur les mers de glace
Devant moi, tout droit, sans détours,
Et je plongeais avec audace
Au fond des antres les plus sourds,
Au risque d'éveiller un ours
Et de nous trouver face à face.

Mais j'étais fort et plein d'ardeur,
Aveugle comme est la jeunesse,
Pour qui la prudence est faiblesse
Et la raison est de la peur;
Qui se fie à sa marche agile,
Pour qui tout chemin est facile,
Et le plus court est le meilleur.
Temps de franc rire et temps de larmes,
Où tous les plaisirs sont plus doux,
Où tous les rêves sont plus fous,
Où le danger même a des charmes,
Tant la mort paraît loin de nous.

Aussi tout me semblait possible.
Je grimpais au plus haut piton
Sur le gouffre le plus horrible,
Et cela pour graver un nom
Sur quelque pointe inaccessible.
Mais ce nom mis en pareils lieux
Ne risquait pas de compromettre
L'objet de mon culte amoureux,
Car Dieu seul pouvait voir la lettre
Que je sculptais si près des cieux.

Hélas ! ce nom subsiste encore
Au pic où j'allais le graver.
C'est le premier point que colore
L'astre du jour à son lever,
Comme si la sensible aurore
Avait hâte de retrouver
Le nom de mon Eléonore.
Ce chaste et touchant souvenir,
Conservé par le roc fidèle,
Est tout ce qui nous reste d'elle
Et que la mort n'a pu ravir.

Temps passés ! temps mythologiques,
Où tout se teint d'azur et d'or !
Quels échos charmants et magiques,
Tant de voyages fantastiques,
D'épisodes gais ou tragiques,
Dans mon âme éveillent encor !

Vieux compagnons de mon jeune âge,
Vous souvient-il de nos exploits,
Quand nous grimpions à travers bois
Pour aller attendre au passage
Quelque loup réduit aux abois
Par la meute avide et sauvage ?
Dieu ! quelle ivresse et quelle ardeur !
Comme en gravissant les ravines
Nous comprimions dans nos poitrines
Les battements de notre cœur !

N'est-il pas vrai qu'un jour, en chasse,
J'ai surpris, penché sur l'espace,
L'isard reposant avec grâce,
Caché par le pli d'un rocher.
Je le traversai de ma balle,
Et quand nous courions le chercher,
Des aigles, la troupe brutale
Des cieux descendit en spirale,
Formant une ronde infernale,
Pour tenter de nous l'arracher.

Et nos repas sur les fougères!
Et nos truites sortant des lacs!
Nos récits toujours si sincères,
Nos cris, nos chants et nos bivacs
Auprès de nos feux de bruyères!
Comme on dormait profondément
Sous les voûtes du firmament
Avec les sapins pour alcôve;
Tandis qu'autour de notre camp,
Flairant au loin la bête fauve,
Nos grands chiens hurlaient longuement.

Mais de même que toutes choses,
La montagne avait ses revers.
Elle avait ses moments moroses,
Ses subites métamorphoses,

Caprices charmants mais pervers.
Quelquefois sur le haut des cimes
Quand nos pieds allaient se placer,
La tourmente féconde en crimes
Accourait pour nous repousser
Et nous plonger dans les abîmes.
Il fallait fuir et s'effacer.
Blottis sous un roc qui surplombe,
Nous cédions la place à la trombe,
Et nous attendions le soleil ;
Mais narguant un abri pareil,
La bise rude et meurtrière,
En hurlant de folle manière
Alourdissait notre paupière
Et nous condamnait au sommeil,
Pendant que la neige badine
Sur nous tombant à la sourdine,
Nous faisait un manteau d'hermine
Que l'on secouait au réveil.

Souvent sur la plus haute crête,
Le ciel restant pur sur ma tête,
Sous mes pieds j'ai vu la tempête
Qui préludait à ses fureurs.
Les monts engendraient des vapeurs
Qui rampaient aux flancs des vallées,
Et leurs masses amoncelées,
En tournoyant étaient roulées
Par les vents dans les profondeurs.

Je restais seul dans la lumière,
Quand, sous moi, la montagne entière
Dans la brume avait disparu.
Mais bientôt des éclairs rapides
Déchiraient les brouillards livides
Et le tonnerre éclatait dru.
La clarté chassait la nuit sombre;
La nuit éteignait la clarté,
Et cent fois l'abîme hébété
Avec ses accidents sans nombre
Emergeait de l'obscurité,
Pour retomber cent fois dans l'ombre.
Et moi qui, le front dans l'éther,
Dominais ces luttes sublimes,
De ce spectacle j'étais fier,
Comme si, nouveau Jupiter,
C'était moi qui, du haut des cimes,
Avais aux régions infimes
Envoyé la foudre et l'éclair.

Aussi la montagne m'attire.
Plus je gravis, mieux je respire;
Et dans le vallon paresseux
En vain ma volonté m'enchaîne;
Une puissance souveraine
Vers le pic le plus sourcilleux
Malgré moi me pousse et m'entraîne;
C'est que là, tout est solennel,
On contemple, on prie et l'on rêve.

Le mont y devient un autel
Où l'âme avec le corps s'élève.
Des lieux qu'habite l'Eternel,
Sur les hauteurs on se rapproche,
Et le sommet de toute roche
Est le premier degré du ciel.

# SATIRE PREMIÈRE

## DU PREMIER LIVRE D'HORACE,

Traduite par M. ALBERT VILLENEUVE,

Un des quarante Mainteneurs.

---

D'où vient qu'aucun de nous de son état, Mecène,
Qu'il l'ait pris par raison, que du sort il le tienne,
Ne vit jamais content, et qu'on vante toujours
Celui dont la carrière a pris un autre cours.
Bienheureux les marchands ! dit le soldat peu sage,
Usé par ses travaux, pliant sous son bagage.
Au rebours, le marchand, quand le vent furieux
Tourmente son vaisseau sur les flots écumeux,
Soutient que du soldat la carrière est meilleure ;
Car on se bat, et puis dans l'affaire d'une heure
La victoire ou la mort résultent d'un seul choc.
L'avocat qu'un client éveille au chant du coq,
Vante du paysan le sort doux et tranquille.
Contraint sans caution d'aller plaider en ville,
Le laboureur qui fuit ses champs et son jardin,
Dit qu'il n'est de bonheur que pour le citadin.
Ces cas sont tellement nombreux qu'à les déduire,
Le bavard Fabius ne saurait pas suffire.

Voici donc tout d'abord ce que j'entends prouver.
Si quelque dieu disait : « Je vais vous contenter ;
» Voyons ce qu'il vous faut, je suis prêt à le faire :
» Toi tu seras marchand, au lieu de militaire,
» Et toi sois laboureur, au lieu d'être avocat.
» Allons, c'est entendu ; tous deux changez d'état.
« Eh bien ! vous hésitez. — Bien mieux, ils s'en défendent,
» Et pourtant, on leur veut donner ce qu'ils demandent.
» Prenez garde à la fin que Jupiter moins doux,
» Le visage gonflé d'un trop juste courroux,
» Ne vous déclare net qu'à vos vœux indocile,
» Il ne leur tendra plus une oreille facile. »

Cependant, pour ne pas tout prendre avec gaîté,
Quoiqu'on puisse en riant dire la vérité,
Comme un maître à l'enfant qui consent qu'on l'instruise
Des premiers éléments, donne une friandise,
Laissons-là l'enjoûment et parlons sérieux.
Celui dont la charrue entame un sol pierreux,
L'aubergiste rusé, le soldat, le pilote
Que la mer en tous lieux sur ses lames ballotte,
Prétendent n'affronter la fatigue et les maux
Que pour avoir, vieillards, un honnête repos,
Lorsqu'ils auront de biens fait moisson assez ample.
C'est toujours la fourmi qu'ils prennent pour exemple,
Pauvre animal qui traîne avec un grand tracas
Ce qu'il peut charrier pour le joindre à son tas,
Prévoyant l'avenir et s'en garant d'avance.
— Oui, mais quand le Verseau, vidant son urne immense
Attriste la saison de pluie et de brouillard,

La prudente fourmi ne va plus nulle part,
Et des fruits amassés jouit avec sagesse ;
Au lieu qu'à t'enrichir tu t'acharnes sans cesse.
Rien ne peut t'arrêter, ni l'été, ni l'hiver,
Ni la mer en courroux, ni le feu, ni le fer;
Car il faut qu'en richesse aucun ne te dépasse.
Quel plaisir de trembler, la nuit, quand on entasse
Au fond de quelque trou tant d'argent et tant d'or.
—« Mais pour peu qu'on y touche, on n'a plus de trésor.
» Sans cela, qu'a de beau ce bloc de numéraire? »
—Cent mille sacs de blé dépiqués sur ton aire,
Te font-ils l'estomac plus vaste que le mien ?
L'esclave sur son dos qui ne portera rien
Aura la même part que toi, lorsque ton rôle
Est de porter le sac du pain sur ton épaule.
Aux besoins de nature à qui sait se borner
Qu'importent mille arpents ou cent à moissonner ?
—Mais prendre en un gros tas n'est pas chose mauvaise.
— Si dans un petit tas, je peux puiser à l'aise,
Feras-tu plus de cas de tes vastes greniers
Que tu n'estimeras mes modestes paniers?
Si tu veux remplir d'eau ta cruche ou bien ton verre,
Diras-tu : Mieux vaudrait puiser à la rivière
Qu'à cette humble fontaine, assez riche pourtant.
Eh bien! voilà pourquoi ceux qui convoitent tant,
Arrachés de ses bords par l'Aufidus perfide,
Vont rouler avec eux dans son onde rapide.
Mais celui qui ne prend que selon ses besoins ;
Qui, pour être content, ne veut ni plus ni moins,
Celui-là ne boit pas une eau sale et bourbeuse,
Et ne se noiera pas dans l'onde furieuse.

Ivre de convoitise, un grand nombre dira :
« On n'a jamais assez. On vaut selon qu'on a. »
Que leur faire après tout? S'il leur est agréable,
Laissons-les savourer cet état misérable;
Comme cet Harpagon, si riche et si crasseux,
Qui d'Athènes bravait les cris injurieux,
Et qui s'en étant fait une longue habitude,
Se répétait au sein de sa béatitude :
« Le vulgaire me siffle, et moi je m'applaudis
« En voyant les écus en mon coffre enfouis. »
De Tantale altéré, l'eau fuit la lèvre blême.
— Tu ris. Change le nom; il s'agit de toi-même.
Sur des monceaux de sacs tu t'endors effaré;
Contraint de les garder comme un objet sacré,
Ils n'existent pour toi qu'à l'état de peinture :
Tu ne sais ce que vaut l'argent, ce qu'il procure.
Achètes-en du vin, des légumes, du pain
Qu'à peine de douleur il faut au corps humain.
Avoir peur des voleurs, du feu, de la canaille;
Craindre que ton esclave en te pillant s'en aille,
Ce lot est-il si doux? Mets-tu donc ton bonheur
A veiller nuit et jour, demi-mort de terreur?
Ah! puissé-je rester durant toute ma vie
Tout à fait dénué de ces biens qu'on envie!

Mais si ton corps de froid tremble et s'endolorit,
Ou si quelque autre mal te couche dans ton lit,
As-tu quelqu'un alors qui t'assiste et qui t'aide,
Qui reste à ton chevet, prépare ton remède,

Et parle au médecin pour trouver les moyens
De te rendre à l'amour de ton fils et des tiens.
— Non ta santé n'est rien pour ton fils et ta femme.
Parents, filles, garçons, te détestent dans l'âme,
Et si tu crois gagner et garder pour amis,
Ceux qu'avec toi le sang a sans effort unis,
Malheureux! tu perdras et ton temps et ta peine,
Comme ceux qui voudraient obliger dans l'arène
La bourrique rétive à se plier au mors.
Cesse donc à la fin d'amasser des trésors;
Crains moins la pauvreté possédant davantage.
Tes désirs sont comblés, renonce à tout ouvrage.
Ne fais pas ce que fit naguère Umidius.
L'histoire est courte : au lieu de compter ses écus,
Il usait d'un boisseau, tant sa caisse était riche;
Vêtu comme un valet, tant le drôle était chiche.
Il avait toujours craint jusqu'au dernier moment
De mourir au milieu du plus grand dénûment.
Mais voilà, ces jours-ci, qu'une vaillante esclave
Des filles de Tyndare à coup sûr la plus brave,
D'un fameux coup de hache en deux l'a partagé.
— Alors conseille-moi. Suis-je donc obligé
Comme Nomentanus de gaspiller ma vie,
Ou comme Mœvius de vivre dans l'orgie?
— Mais pourquoi donc veux-tu, désertant un côté,
Aller te rejeter dans l'autre extrémité?
Lorsque je te défends le péché d'avarice,
Je ne te prescris pas la paresse et le vice.
Ce que de Visellus le beau-père a de trop
Manque chez Tanaïs. C'est un double défaut.

Evitons l'un et l'autre. Il est en toute chose
Un milieu, la limite où le vrai bien repose,
Et qui doit être atteint et jamais dépassé.

Je reviens à l'endroit par où j'ai commencé.
Eh quoi ! de l'avarice être toujours la proie ;
Toujours vanter celui qui suit une autre voie.
Le voisin maigrira, par l'envie aveuglé,
Si la chèvre d'autrui porte un pis plus gonflé.
Quand nul ne se compare à ceux de pire étage,
Tout le monde s'acharne à monter davantage ;
Mais on trouve toujours plus riche sur ses pas.
Ainsi quand de leur camp, partant avec fracas,
Tous les chars entraînés dans l'arène s'élancent,
Le cocher s'allongeant sur ceux qui le devancent,
Regarde avec dédain ceux qu'il a dépassés,
Qui restent en arrière et qui sont distancés.

De là vient qu'on entend si peu de vieillards dire
Qu'ils vécurent heureux, et que, lorsqu'il expire,
Alors que de ses jours le cycle était complet,
Nul ne quitte la vie avec l'air satisfait
D'un convive repu qui de table se lève.

Je m'arrête. On croira, si bientôt je n'achève,
Que j'ai pillé l'écrin du louche Crispinus.
Je n'ajoute donc pas une ligne de plus.

# ÉLOGE

# DE CLÉMENCE ISAURE,

Par M. J.-B.-Marie-Augustin LAPÈNE père,

Maître ès-Jeux Floraux.

---

Amour à la cité qui, dans nos temps arides,
Aux eaux du Souvenir retrempe ses vieux ans ;
D'un fard injurieux ne teignit point ses rides,
Et des siècles éteints sait garder les présents !

Rayonnante d'autels, par les arts couronnée,
Docte et sainte, les cieux de sa gloire ont pris soin.
Elle tient, pour joyaux de son double hymenée,
Ici les fleurs d'Isaure, un vieux temple plus loin.

Isaure !... j'ai redit le nom de l'immortelle,
Isaure, de ces bords céleste vision,
Front d'ange, pur esprit, pour qui Dante infidèle
Eût de sa Béatrix banni l'illusion ;

Isaure, chaste cœur, qui de la muse antique
Voila les charmes nus de sa mante aux plis d'or,
Et dit au chant d'amour : « Que ton aile pudique
» Tout près de l'hymne sainte ose prendre l'essor! »

Elle, la vierge aux fleurs, dont nos jeunes Alcées
Aux jours riants de Mai viennent grossir la cour,
Reine de leurs concerts, Dame de leurs pensées,
Quand ils rêvent de foi, d'avenir ou d'amour.

Toulouse, elle est à toi, comme ton noble fleuve,
Ton beau soleil, tes champs d'ambroisie et de miel!
De son nom triomphant si ta gloire était veuve,
Cet astre évanoui dépeuplerait ton ciel!

Le Nord, enveloppant nos races
Dans son inflexible unité,
Avait effacé jusqu'aux traces
De ton antique royauté.
Un Dieu, dans ces jours d'agonie,
Te gardait le pieux génie
Qui des peuples d'Occitanie
T'enchaînât encor le faisceau,
Et de qui la main filiale
Vînt, d'une autre pourpre royale,
Sur la ruine féodale,
Etendre à jamais le manteau.

Tes fils chantaient ; leurs chants, réveil de l'Ausonie,
Pour ce cœur furent plus qu'un combat d'harmonie :
Elle y surprit l'écho des célestes concerts.
De ces chants adorés rêvant pour toi l'empire,
Elle fit ton blason d'une éternelle lyre
Et de ton doux verger la Dodone des vers.

Pour l'antique chevalerie,
Dont l'astre s'éclipse à ses yeux,
Du sein de la Vierge attendrie
S'exhale un long soupir d'adieux.
Des mêmes destins menacée,
Va-t-elle périr délaissée
Cette harpe au glaive enlacée,
Sœur de la gloire et des amours?
Noble Isaure, à toi l'héritage,
Et dans cet immense naufrage
Où vient s'engloutir le vieil âge,
Sauve du moins les Troubadours !

Sous l'abri fraternel où sa voix les convie,
De ces cygnes épars la troupe se rallie.
Où la lance eut ses jeux la lyre a ses tournois.
C'est le règne naissant promis à la pensée.
Aux poëtes vainqueurs la fleur d'or dispensée
Dans les joûtes d'Isaure est un sacre de rois.

L'art, qui s'abrita sous son aile,
Près de la Foi vint s'y poser,
Et leur alliance éternelle
S'y scella dans un pur baiser.
Lorsque la Foi, d'un sol de fange,
Ailleurs retire son pied d'ange,
Que le cantique de louange
En son cœur se refoule ardent,
J'ai vu la colombe éplorée,
Vers l'oasis sainte attirée,
S'enfuir à ton arche sacrée,
O chaste muse d'Occident!

C'est que l'urne fidèle y conserve la flamme
Qui jadis s'alluma sous ton souffle de femme,
Pour les errantes nefs étincelant fanal;
C'est que le digne chant dont la couronne est prête,
Embaumé de pudeur et de foi pour la fête,
Y recueille un rayon de ton front virginal.

Quand tout un peuple en cette enceinte
La poursuit d'honneurs si touchants,
Est-ce la Muse, est-ce la Sainte,
Qu'à son jour célèbrent nos chants?
Dans le vieux Temple, dès la veille,
La voyez-vous qui se réveille,
Pour poser sa riche corbeille
Sur le lin sacré de l'autel?

Semence d'art et d'Evangile
Qu'elle jette au sillon fertile,
Et que, pour ce siècle stérile,
Féconde un sourire du ciel !

Dans les jours indigents où pâlit notre histoire,
De la femme soudain part un rayon de gloire
Qui de leur sombre nuit perce l'obscurité.
Chez nous, vieux sang gaulois, elle est, elle fut Reine.
Le Dieu, dont la parole ailleurs rompit sa chaîne,
Ici pour tout bienfait sacra sa liberté.

Sous tes yeux, ô mon héroïne !
L'essaim de nos jeunes beautés,
Epris de la muse divine,
Se presse à tes solennités.
Mais c'est plus qu'embellir la fête,
Quand l'une, au combat déjà prête,
Conquiert cette fleur du poëte,
Prix émouvant de tes concours ;
Quand surtout la triple victoire
Pose un dernier sceau sur sa gloire,
Et forçant le seuil du prétoire,
Parmi nous l'assied pour toujours.

Catelan, Montégut, étoiles triomphales,
Nous retrouvons ainsi vos noms dans nos annales,

Noms chers à nos aïeux, orgueil de la cité!
Villeneuve, d'Ayzac, Tastu, d'autres encore,
Ont pris rang à leur tour dans le temple d'Isaure,
Nœud sacré d'alliance et de fraternité.

Celui-là des jeux d'Olympie
Légua les pompes à son deuil.
Parmi les danses d'Arcadie
Un autre plaça son cercueil.
Elle, au moment où sa nef sombre,
Par delà sa demeure sombre,
Veut encore enchanter son ombre
Des doux concerts de l'avenir,
Pour qu'à cette ombre fugitive,
La Muse, ou sublime ou naïve,
Jette à jamais sur l'autre rive
Les messages du souvenir.

Il est surtout un jour où la voix de la lyre
Sur sa lèvre de marbre appelle le sourire,
Jour de fleurs émaillé pour les chantres rivaux,
Jour tombé rayonnant du ciel d'Occitanie,
Où son nom cher et doux, dans des flots d'harmonie,
Retentit d'âge en âge et d'échos en échos.

Pour te fêter, Reine choisie!
C'est l'histoire aux graves accents;
C'est l'urne de la poésie
Exhalant son plus pur encens.

Pour toi d'une lyre rêveuse
S'échappe l'hymne harmonieuse,
Où vibra jadis plus rieuse
La ballade du ménestrel.
D'ici ta louange féconde
Epand ses parfums dans le monde,
Et les ans poursuivent leur ronde
Autour de ton marbre éternel.

De nos aïeux, un jour, la langue détrônée
Sevra de ses accents ton oreille étonnée.
« Au pays des vivants qui chante ? » disais-tu.
« Elle a son charme aussi la voix de l'étrangère.
« Sons nouveaux, soyez doux à mon ombre légère !
« Ce sont encor mes chants sur un luth inconnu ! »

Aux gloires les plus respectées
L'homme a dit : « Tu blesses mes yeux ! »
La tienne eut aussi ses athées,
D'un éclat si pur envieux.
Ainsi d'une main frénétique,
Aux fleurons de la basilique,
Legs auguste d'un siècle antique,
S'acharne l'aveugle marteau ;
Ainsi, l'impie et froid blasphème,
Au front de l'Eternel lui-même,
Ose attenter au diadème
Des cieux immuable flambeau.

Mentiraient-ils, ce nom consacré d'âge en âge,
Et les dons recueillis, et la sereine image
Vieux témoin de la tombe, épave du trépas ?
Loin tout art mensonger des légendes fictives !
Inhabile à cette œuvre, un peuple aux mœurs naïves
Acclame ses héros, ne les invente pas.
Foi donc au culte saint voué par la patrie ;
Au cercueil où la mort nous atteste la vie ;
Aux bienfaits où le cœur se survit immortel !
Une gloire grandit quand le doute s'éveille.
S'il bannit dans les cieux la terrestre merveille,
Où nous dressons un trône il érige un autel.

La France, dans ces jours néfastes,
Malgré son immense douleur,
Nous permet d'évoquer nos fastes,
Comme un baume à notre malheur !
Elle aussi demande à l'histoire
Les rayons épars de sa gloire
Pour les réunir en faisceau,
Quand, semblable au Dieu qu'elle adore,
Les peuples la verront encore
Sortir vivante du tombeau.

Libre ainsi, ma fidèle lyre,
O bon ange du troubadour,
Acquitte en un pieux délire
Ce legs d'harmonie et d'amour !

Aux lieux où ta cendre repose,
Muette enfin je la dépose,
Pour y dormir de ton sommeil,
Jusques au jour où, renaissante,
De Mai la brise caressante
En retire un son de réveil !

A toi ce qui charme et console,
A toi ce qui dit : Haut les cœurs !
Ton nom est pour nous le symbole
Des nobles chants, des saintes mœurs.
Comment un souffle délétère
Pourrait-il flétrir cette terre
Où règnent ton culte et ta loi ?
Hors des sens notre âme s'élève,
Et le scepticisme est un rêve
Qui s'anéantit devant toi !

Comme ces fleurs que perpétue
Un tendre soin près des tombeaux,
Chaque printemps à ta statue
Jette en passant ses dons nouveaux.
C'est ta louange rajeunie,
Pareille à ces blocs d'Ionie,
Héritiers d'un type sacré,
Alors que la beauté suprême,
Sans fin renaissant d'elle-même,
Jaillissait d'un marbre inspiré.

Ma muse, à son aube première,
T'engagea ses chants et sa foi.
A l'autre bout de la carrière,
Mon hiver refleurit pour toi.
Jaloux d'embellir mon offrande,
J'enlacerai dans la guirlande
Les fleurs que ta main nous départ ;
Et ces fleurs saintes, douce Isaure,
Dont tu couronnas mon aurore,
Reprends-les vierges au départ !

# RAPPORT

# SUR LE CONCOURS,

Par M. le Comte FERNAND DE RESSÉGUIER,

Secrétaire perpétuel ;

Lu en Séance publique, le 3 Mai 1872.

---

MESSIEURS,

Lorsque après un grand deuil on rentre dans le monde et que l'on revient aux habitudes de sa vie passée, on éprouve un premier froissement dont il est impossible de se défendre. En reprenant aujourd'hui le cours interrompu de ses travaux, l'Académie ressent quelque chose de semblable. — L'appareil de cette fête, ces fleurs, ces chants qui accompagnent les triomphes pacifiques de nos luttes intellectuelles, lui semblent en désaccord profond avec les malheurs de notre pays, et cependant ces dehors sont la parure naturelle que la tradition et que les convenances nous imposent.

Dispensez-moi de red ire les causes qui nous ont

empêchés de nous réunir l'an dernier. — Hélas ! vous ne les connaissez que trop. — Le deuil de la France était si grand que le silence et les larmes étaient le seul langage qui nous fut permis, et le seul aussi qui convînt à notre patriotisme.

Que pouvions-nous en effet et quelle place restait-il encore pour les fictions de la Poésie en présence de cette réalité saisissante, et de cette grande voix qui s'élevait du théâtre de nos revers et de nos discordes comme une lamentable Elégie ! — Et aujourd'hui même n'allons nous pas cueillir nos Fleurs sur des ruines? Sommes-nous certains qu'elles renaissent réellement? Les incertitudes de l'heure présente sont-elles moins cruelles que les dangers dont nous sommes délivrés ? Pouvons-nous dire ce que sera demain, et si le torrent qui mugit et qui se précipite s'éloigne ou se rapproche de nous?

Quoi qu'il en soit, Messieurs, l'Académie ne faillira point à son œuvre. Elle se souviendra de sa propre histoire. Deux fois depuis sa naissance poétique, elle a vu ses portes se fermer, et deux fois elle se releva courageuse et persévérante. Nous connaissons donc le chemin des épreuves. Nous sommes de ceux qui y puisent une force nouvelle, et cette permanente jeunesse qu'on raille en nous, nous la tenons des idées et des principes que nous défendons, nous la tenons de la République des lettres elle-même, qui sut se faire reconnaître sous tous les régimes.

C'est là ce qui fait notre force. — Le respect et la tendre affection que nous portons aux choses de l'esprit n'est point un vain caprice. Cette fleur délicate de l'âme, cet épanouissement de la pensée à la culture de laquelle nous nous consacrons ne

sera jamais ni une vieillerie ni un anachronisme. — Sans elle aucune civilisation n'a pu ni commencer ni se maintenir. — Inséparable de l'humanité, la Poésie se trouve à l'origine veillant sur le berceau du monde, elle suit l'homme dans toutes les phases de son développement. Son domaine est le patrimoine sacré des croyances et des institutions que l'on peut nommer à bon droit les croyances et les institutions nécessaires, car elles sont l'atmosphère même dans laquelle l'âme humaine se meut. Dieu, la patrie, la famille, d'où dérivent la vertu, le courage, le dévouement, voilà ce qu'elle chante, voilà ce qu'elle défend. — Elle a donc pour elle le fond même du cœur de l'homme.

Eh quoi! Messieurs, se peut-il qu'après des siècles de concluante expérience et de florissante civilisation, nous aboutissions ainsi à mettre en cause tout ce qui fit notre grandeur? — Verrons-nous disparaître en un jour les notions fondamentales de la foi dans les croyances, de la justice dans les droits, de l'ordre dans les faits, de la morale dans les actes, et de l'idéal dans les régions de l'esprit?

Et cependant si nous remontons en arrière, si nous évoquons le souvenir de cette France qui tenait hier encore la tête de la civilisation européenne, il est aisé de saisir comment, par une pente irrésistible et par une dégradation successive des caractères et des idées, une grande commotion se préparait. Il y a dans l'origine de nos revers et des dangers qui menacent à la fois les institutions sociales et les sources d'où découle toute floraison intellectuelle une indéniable solidarité. Les faits ont entre eux un enchaînement visible et les entraînements de la veille expliquent les abaissements dont nous sommes témoins.

## I.

L'intéressant sujet que l'Académie des Jeux Floraux avait mis au Concours de cette année, offrait une occasion précieuse d'étudier le rôle mémorable qu'ont joué les lettres modernes dans cette période d'affollement et de décadence, et cependant il s'agissait de Lamartine, c'est-à-dire du Poëte radieux qui dans l'ordre du génie fut un des premiers de nos contemporains et qui assurément est resté, malgré ses écarts, un des plus purs au milieu de la corruption grandissante. — Il s'agissait de l'homme qui fut pour ainsi dire le XIXe siècle vivant. Comme lui en effet, il naît sous le despotisme, il reprend dès ses premières années ses croyances et la monarchie, et comme lui nous le voyons glisser insensiblement et aboutir à ces systèmes et à ces gouvernements mal définis qui embarrassent la philosophie et la politique,

Nul plus que Lamartine ne reçut en naissant ces dons heureux, ce privilége du talent, ce prestige de la parole, du rhythme et de la figure qui prédestinent à l'immortalité. Endormie par l'école compassée et méthodique dont les derniers représentans vivaient encore, la Poésie est peut-être ce qu'on trouvait le moins dans les vers qui se faisaient lire à l'époque où il parut ; et tandis que Châteaubriand rallumait sa flamme dans une prose qui semblait défier les vers, il vint lui, il accorda sa Lyre et il nous apporta comme une révélation, son merveilleux

secret, — ce chant des mélancolies, des souvenirs du passé et des aspirations du cœur, poëme de l'infini dans les cieux et des splendeurs de la terre qui garde une éternelle jeunesse ! — Poète indépendant, Lamartine ne procède d'aucune école, son vers n'est point une parole apprise, c'est sa parole à lui. Sa voix s'élève mélodieuse après nos grandes tourmentes comme un écho des douleurs de la lutte, des langueurs du présent et des incertitudes de l'avenir. Complaisante et subjuguée la foule se reconnut dans ce génie des temps nouveaux. Chacun croyait avoir fait lui-même ce vers souple, abondant, inspiré qui disait sans effort ce qu'il y a de plus simple et de plus vrai dans l'âme humaine. Après les négations du XVIII^e siècle il puisait dans ce Christianisme mis au tombeau, et ressuscitant ses harmonies immortelles, il conduisait dans les sphères idéales le genre humain étonné.

C'est bien de là qu'est née sa gloire, et c'est de là aussi que lui est venu cette popularité dont il a joui et dont il s'est enivré. S'il a été adoré de son siècle il s'est plus encore adoré lui-même. Périlleuse ivresse, car nul ne l'a arrêtée dans sa route. Toutes les voiles de sa pensée se sont enflées sous le vent d'une imagination qui ne sut jamais se contenir. Il a abordé avec un entraînant éclat le poëme, le livre, la tribune, le pouvoir ; et toujours applaudi, toujours Poëte, maître de son public plus que de lui-même, il a parlé en Roi qui règne mais qui ne se gouverne pas.

Sa destinée le voulut ainsi : Il devait dans une certaine mesure, et dans le sens humain, sombrer par l'excès même et par l'abus des qualités qui avaient préparé sa gloire. Sans doute ce fut la faute de l'homme, mais ce fut aussi celle de son temps.

Quel est l'écrivain qui n'a pas souffert, dans son génie et dans son développement, du mal que lui a fait l'époque où il est né? Si Lamartine eût vécu sous Louis XIV, autre eût été Lamartine, mais il venait de nos jours, c'est-à-dire dans un siècle qui a rejeté loin de lui toute règle et toute barrière. Pouvait-il dès lors échapper aux entraînements de sa propre nature, se soustraire à cette ambition contagieuse qui a envahi toutes les forces vives de la société moderne? Pouvait-il surtout se défendre, après avoir captivé et enivré les masses, du désir de les diriger?

Ce sujet qui présentait de si grands horizons et sur lequels nos récents malheurs jetaient comme une lumière nouvelle n'a pas porté les fruits que nous étions en droit d'en attendre. Neuf éloges de Lamartine ont été il est vrai présentés au Concours, mais sur ces neufs ouvrages cinq ont été écartés par le jugement de l'Académie; et malgré les qualités pleines de promesses ou le mérite réel des autres, — malgré même les prix que nous décernons, aucun n'a réellement offert ce fini et cet éclat que comportait l'éloge du grand Poëte.

Le premier Discours que nous allons examiner devant vous est l'œuvre d'un homme de cœur et d'imagination, mais c'est aussi l'œuvre d'un homme qui essaie. L'originalité et la jeunesse s'y montrent toutes deux, — l'une avec sa témérité, l'autre avec son charme et son allure inégale. Étudiant la vie de Lamartine d'abord, ses œuvres ensuite, M. B. Bénezet affronte des retours en arrière qui ralentissent l'intérêt et qui paralysent ce mouvement oratoire auquel l'Académie a la faiblesse de tenir encore.

Il met souvent son jugement personnel à l'abri du

jugement des autres, ses citations sont exactes. Toutefois, elles n'ont pas seulement le tort d'enlever la parole à l'auteur, elles ont aussi celui qu'ont les citations en général mises hors de leur cadre : Comme des tableaux placés à contre-jour, leur signification première s'altère et produit des effets inattendus. Plus de sobriété et plus d'art dans l'emploi de ce procédé de marquetterie littéraire eussent donné au discours plus de calme et plus d'indépendance.

C'est sans doute par instinct et comme cédant à une vocation première, justifiée par de nombreux succès, que M. Bénezet, peintre de talent, recherche des rapprochements fréquents entre la Peinture et la Poésie. — Il en tire des effets incontestablement intéressants ; et telle page de son Discours où la figure du divin Raphaël se montre dans les fresques du Vatican, comme Lamartine apparaît lui-même dans ses œuvres, est bien motivée et tient sous le charme. Mais lorsque, s'efforçant de suivre le développement des deux arts, il rapproche Rousseau du Poussin, Châteaubriand de Lesueur, Parny de Watteau, il cherche plus qu'il ne la trouve la loi d'un parallélisme fondé.

Si de ce Discours, où le peintre a fait tort au lettré, nous passons à celui de M. Marchal, avoué à Toulouse, nous trouvons une étude attentive, de l'ordre, de la méthode et une marche douce et uniforme. Le sentiment y domine sur la critique, mais l'œuvre se recommande par l'intérêt qu'elle éveille et par l'absence aussi de ces effets vifs et imprévus qui troublent, mais qui parfois subjuguent. Particularité digne d'être signalée, car elle décèle chez l'auteur une prédisposition de l'esprit à sonder les problèmes de la vie sociale, le style se raffermit dans les appré-

ciations qui touchent à l'action politique de Lamartine. Celles qui s'adressent à l'œuvre du Poëte sont trop souvent ingénieuses; sans doute, il est juste que le sentiment ait ici sa part, mais on regrette qu'un jugement critique, net et littéraire, n'y ait pas la sienne aussi.

D'ailleurs, la physionomie de Lamartine est-elle bien rendue? Le caractère réel de sa poésie a-t-il été bien saisi?

Dans l'emploi que Lamartine fait du sentiment religieux, tout calcul, toute pensée philosophique furent absents. C'est pour ainsi dire à son insu qu'il s'est trouvé chrétien. Nulle arrière pensée, nul système n'a entravé ou commandé son inspiration. Il a chanté en pleine indépendance, dans un libre abandon et en dehors de tout esprit de propagande ou de prosélytisme, et l'on est en droit de craindre que la religiosité vague et que le mysticisme brillant du Poëte n'aient, eux aussi, participé à l'action dissolvante qui lentement s'infiltrait dans les cœurs. Berçant les âmes dans ses incomparables harmonies où tout est flottant et indécis, rapprochant du souvenir de ses désenchantements terrestres le culte d'un Dieu impersonnel, glissant lui-même sur ce lac sans rivage qu'il a chanté, Lamartine apparaît comme le Poëte inconscient qui endort à la veille des catastrophes et non comme celui qui les prévoit et qui les conjure.

Il n'en est pas moins vrai que le travail de M. Marchal est une œuvre à signaler. Rapproché des précédents envois de l'auteur, il se fait remarquer par un véritable progrès.

C'est certainement une des joies les plus vraies des Concours de l'Académie que de suivre dans son déve-

loppement et dans sa marche ascendante, un homme de talent. En retrouvant plus fort, plus mûr et digne enfin de ses couronnes celui aux premiers essais duquel elle a applaudi, il lui semble qu'il lui revient à elle-même une part de son triomphe. C'est ce sentiment de satisfaction personnelle que M. Louis Noël nous fait éprouver aujourd'hui.

Le premier attrait de ce Discours est sa mesure. Les proportions en sont heureuses et, dans un Concours d'éloquence où tant de voix se font entendre, la discrétion qui est partout une vertu est à coup sûr une coquetterie. On ne vous demande pas en effet de tout dire, mais de bien dire.

Il semble d'ailleurs qu'une fois que le cadre est bien tracé, il sera plus aisé de le remplir, d'en varier les effets et de distribuer avec art l'ombre et la lumière. M. Noël ne s'y est pas trompé, aussi à peine a-t-il triomphé du premier embarras qu'il éprouve à se mettre en marche, on sent qu'un guide sûr et intelligent conduit nos pas. On sent aussi que Lamartine est étudié et recherché avec tendresse, peut-être même avec aveuglement. L'homme qui a écrit ces pages connaît l'œuvre sublime et il en subit l'irrésistible séduction. De là vient sans doute cette tendance à substituer l'analyse à la critique, à louer Lamartine par Lamartine imité, car dans ce style approprié au sujet on croirait par moment reconnaître le Poëte lui-même.

On a reproché à ce Discours des omissions. Le Poëte y est isolé et comme en dehors de son temps On s'attendait à y trouver le tableau ou du moins l'état de la littérature poétique au moment où Lamartine renversa l'autel des faux Dieux. La révolution profonde, que produisit l'explosion de cette Poésie

nouvelle, intime, et vivante n'est point décrite. Le caractère particulier de cette Poésie elle-même, résulte plutôt de l'ensemble de l'œuvre que des conclusions précises de l'auteur. Une main timide a laissé dans l'ombre, la vie politique de Lamartine, son histoire des Girondins et son action sur le siècle. Ce qui veut dire que dans sa préoccupation exclusive d'écrire un Éloge, l'auteur a estompé des points saillants qu'une plume hardie eût vivement accusés.

Peut-être, M. Noël a-t-il eu plus encore en vue une étude de style que le sujet lui-même. La forme est en effet remarquable, la finesse et la ciselure en sont certainement intentionnées, et souvent exagérées, car ce style imagé a aussi son danger. Poussé à l'excès, il oblige l'esprit du lecteur à une contention incessante, et si les images se croisent, si la lumière et la couleur se superposent où se contrarient, la clarté et le naturel, ces premières qualités du langage, disparaissent. Nous le disons sans détour à l'auteur. Le prix qu'il obtient aujourd'hui, un Souci d'argent, nous donne des droits à sa confiance et nous l'appelons à de nouveaux Concours, car la péroraison, émue et éloquente, qui couronne son intéressant travail, nous laisse un souvenir sans mélange.

Il nous reste à vous parler, Messieurs, du travail le plus sérieux et le plus important du Concours, de celui auquel une Violette a été accordée. C'est l'œuvre de M. Jules David si souvent couronné par l'Académie. Dire le nom de l'auteur, c'est dire déjà qu'un mérite solide, qu'une érudition profonde, et qu'une étude consciencieuse ont présidé à cette composition. Pris corps-à-corps, ouvrage par ouvrage, et même pièce par pièce, Lamartine est ici commenté, analysé et discuté. Le Poëte, l'Orateur, l'Historien, passent

sous nos yeux ; c'est une œuvre de critique littéraire, pleine de science et de valeur, c'est un volume abondant et instructif dont les chapitres sont juxtaposés, mais à coup sûr ce n'est pas un Discours. On regrette, en effet, qu'une pensée générale ne relie pas, entre elles, ces études diverses. Elles sont là comme des pierres taillées à l'avance et elles attendent qu'un artiste les mette en place, les coordonne et nous fasse jouir des qualités harmonieuses qu'on exige d'un beau monument.

M. David observe avec justesse la progression du talent du Poëte, l'accroissement du sentiment religieux qui va des premières aux secondes méditations, des méditations aux harmonies. Il signale l'influence fatale que Byron eut sur lui. Il pénètre dans cette épopée colossale dont Jocelyn et la Chute d'un Ange ne seraient que des fragments, il montre enfin l'abandon de la Poésie chrétienne pour la Poésie philosophique et panthéiste. Tout cela est bien posé et bien rendu. La partie historique est remarquable; c'est la mieux réussie de l'ouvrage. Les Girondins y sont jugés en maître et aussi cette faiblesse de Lamartine pour ce parti fatal dont les illusions furent généreuses peut-être, mais qui ne sut opposer qu'une impuissante éloquence aux dangers d'une politique désastreuse.

Non moins de tact et non moins de sens se trouvent dans l'appréciation de M. David sur l'Histoire de la Restauration. L'auteur y rend un hommage éclatant et mérité à ce Gouvernement national entre tous qui rendit à la France toutes ses gloires et toutes ses libertés, et l'on sent dans ces pages la fermeté et la compétence de son jugement.

Voilà les mérites de M. David, et cependant, son

Discours donne prise à des critiques fondées. Le style laisse échapper de nombreuses faiblesses et offre parfois un contraste pénible avec la valeur du fond.— Dans cette œuvre, Lamartine est ressemblant sans doute, surtout à la première heure, à son début; l'est-il à son déclin? Une indulgence complaisante n'a-t-elle pas voilé les fautes de l'Historien et de l'Orateur? Ni l'un ni l'autre ne sauraient être excusés cependant. M. David qui a vécu les mêmes années que Lamartine et qui lui a survécu, pouvait et devait le dire. Et pour conclure enfin ne semble-t-il pas que l'auteur qui prodigue l'érudition et la critique, et qui juge Lamartine avec tant d'esprit, a été avare de ce jugement du cœur et de l'âme que nous étions en droit d'attendre ici?

N'était-ce pas en effet l'unique moyen d'atteindre dans son vol cette nature idéale dont tous les actes et toutes les œuvres furent Poésie, et qui selon l'heureuse expression d'un de ses plus vaillants disciples fut avant tout le Poëte de l'âme (1).

## II.

Maintenant, Messieurs, laissons Lamartine à sa gloire et venons au Concours de Poésie, non certes avec la pensée de mettre en regard de cette triomphante figure, les physionomies modestes de cette phalange militante qui nous adresse des vers, — ce

(1) M. de Laprade.

rapprochement injuste pour plusieurs pourrait paraître ironique pour d'autres, — mais avec le désir d'encourager les hommes qui se distrayent des émotions du jour dans le culte de la Poésie. Les Poëtes connaissent notre faible pour eux, ils savent combien leurs inventions nous sont chères et par quel aveuglement maternel, correspondant à leur sentiment, nous nous exposons parfois au danger de prolonger leurs illusions. Que de gens en effet, aux yeux desquels l'Académie n'est plus qu'une Précieuse égarée dans ce siècle positif? On la représente volontiers comme Philaminte, les bras ouverts, prête à dire au premier venu :

Que pour l'amour *des vers*, Monsieur, l'on vous embrasse.

Laissons dire et tâchons de prouver que notre tendresse n'a rien de banal, ni rien de cruel.

Notre tâche, d'ailleurs, sera cette année plus sommaire que de coutume. Une grève pénible semble peser sur les Poëtes. Les hommes de cœur et de talent portent eux aussi le poids du jour. S'il est vrai de dire que les émotions morales sont de celles qui rejettent l'âme vers les hautes pensées, il faut bien reconnaître aussi que les émotions sociales, que l'instabilité du sol, tiennent les esprits dans une agitation fiévreuse, fatale surtout à l'éclosion des œuvres profondes et durables que voient naître des temps plus heureux.

C'est ce qui explique le Concours de 1872. Les œuvres en sont incomplètes et inachevées. Par moment l'inspiration s'y fait jour, on la sent, on croit la tenir, mais soudain comme ces fleuves qui disparaissent sous les rochers effondrés et dans le chaos

de la nature, elle se dérobe et moins heureuse qu'eux, elle ne reparaît plus.

Les Odes en particulier, sont affectées de cette intermittence. — Nous devions nous attendre à ce que le souvenir de la guerre serait une source féconde d'inspiration. Ce thème a été abondamment traité; mais hélas! il ne se recommande le plus souvent que par l'intérêt qu'offre son actualité. Sous le coup trop récent encore des angoisses et des malheurs, on sent que la main du Poëte tremble et manque de fermeté.

Un certain nombre de ces compositions sont dignes cependant d'être signalées. — La première sera l'Ode de M. Maury, secrétaire perpétuel de l'Académie de Clermont-Ferrand, ayant pour titre : *A la France*. Nos désastres y trouvent leur explication naturelle et philosophique; des scènes de dévastation et de ruine y sont rendues avec vigueur. Cependant le fini du vers ne répond pas toujours à l'ordonnance attrayante des strophes.

Il en est de même de l'Ode intitulée : *En Bretagne*, présentée par M. l'abbé Maximilien Nicol. — C'est bien la Bretagne en effet qui se montre à nous sous son aspect vrai et dans des vers où la couleur locale vient heureusement en aide à l'harmonie du poëme. On dirait comme un écho de Brizeux. Mais Brizeux ne se contentait pas de peindre, il animait aussi le tableau. Or, l'absence de toute scène caractérisée ou de tout nom propre se fait ici sentir, et il semble que dans ce paysage de Bretagne si bien rendu quelques Bretons n'eussent pas été de trop.

Mieux inspiré, l'auteur de la pièce qui va suivre, M. Sabin Aressy, Principal du collége de Thiers, nous adresse un travail plus savant et plus mûr. Cette

Ode intitulée : *L'Auvergne* se peut placer comme un pendant qui contraste avec la précédente. Ici c'est l'histoire et le manuel archéologique à la main que le Poëte commente la légende nationale. Chaque strophe répond au développement historique de la patrie de Vercingétorix ; mais chaque strophe aussi porte une trace de la contrainte que lui a imposée l'auteur.

Pourquoi une inspiration plus haute et plus libre n'a-t-elle pas mêlé un sentiment plus vif et plus lyrique à cette exposition si scrupuleuse des faits?

On lira cependant avec intérêt ces divers ouvrages dans notre Recueil. Car si nous les rangeons dans la catégorie de ceux qui restent sans couronne nous reconnaissons aussi qu'ils sont de ceux qui auraient pu y prétendre.

Cette ambition à laquelle nous sommes toujours si heureux de pouvoir répondre, nous paraissait plus justifiée encore chez M. Gabriel Chapelon-Grasset. L'Ode qu'il présente au Concours sous le nom *La Guerre* est en effet un brillant début.

La réalité se dresse ici devant nous avec une rare énergie. Les images lugubres et meurtrières passent sous nos yeux. Les cris des mourants, les blessés qu'on achève, le cheval qui entraîne au loin le corps sanglant du cavalier, tout y est pris sur le vif. La guerre y est dépeinte dans sa fureur et dans son éclat vibrant;

Elle aime les grêles cymbales,
Les clairons aigus, les tambours,
Le sifflement perçant des balles,
Les boulets rapides et lourds;
Elle aime a voir l'obus qui passe
Sinistre étoile dans l'espace,

Les rivages ensanglantés,
L'incendie ardent qui s'allume,
Le fort demantelé qui fume,
Les champs immenses dévastés.

Le Poëte sait trouver aussi le chemin du cœur lorsqu'il représente ces mères auxquelles il a fallu vingt ans de soins et de tendresse

Pour faire un homme d'un enfant !

On les voit attendant en vain sur le seuil de leurs chaumières, le retour d'un fils dont la tombe ignorée échappe au dernier culte de la douleur.

Certes il y a là du talent, et en lisant dans notre Recueil ces strophes pleines et émues, les lecteurs se demanderont peut-être ce que l'Académie exige de ses lauréats? Il n'en est pas moins vrai, cependant que l'ensemble de cet ouvrage nous frappe plus qu'il ne nous satisfait. La guerre fléau sans doute, mais fléau nécessaire et légitime, y est représentée sous un jour qui l'exagère et qui la dénature. Pour la maudire d'ailleurs, après la défaite, plus de réserve eût été de mise, et il eût convenu que ce plaidoyer où la déclamation humanitaire éclate parfois en des vers roides et durs, fut plus sobre de réalisme et moins uniforme dans ses aspects.

Le succès en effet est à ce prix. Il ne saurait dépendre d'une inspiration partielle heureusement trouvée, il lui faut aussi l'accord dans la composition, le talent continu, et la vérité pour soutien.

Ces qualités, nous avons cru les reconnaître dans la pièce d'un jeune avocat de Limoges, qui déjà en 1869 avait mérité nos encouragements. Les fleurs que nous lui promettions alors, M. Henry Baju a

tenu à cœur de les cueillir. Le voici attestant son mérite grandi dans une Ode adressée *Aux Zouaves Pontificaux à Patay*. — Cette composition est menée avec adresse, variée dans son rhythme et bien posée dans son cadre. La simplicité du style y vient en aide à l'émotion. Elle se recommande surtout par son allure naturelle et graduellement ascendante. C'est sans effort, sans recherche et comme commandé par le sujet lui-même, que l'auteur fait vibrer au point culminant de son œuvre un sentiment indiscutable et entraînant. Le ton héroïque et religieux s'y trouve comme se rencontrent la bravoure et la foi dans le cœur de ces soldats chrétiens. — Sans doute l'intérêt qui s'attache à cette glorieuse phalange, dont l'histoire restera comme une consolante légende au milieu de nos revers, n'a pas nui à cet ouvrage. Mais il est certain aussi que vu d'ensemble et apprécié dans ses qualités générales, il justifie pleinement la décision de l'Académie.

Toutefois, en remettant à M. Baju, le Souci que nous lui décernons, il nous permettra de lui dire que plus d'essor dans le jet et plus de vigilance dans le choix de ses images, eussent valu à sa pièce un succès plus complet et plus conforme à nos vœux. M. Baju nous a prouvé qu'il n'était pas sourd aux conseils de la critique, — il comprendra la réserve de notre récompense.

C'est là la seule Ode qui ait reçu un prix ; et après l'avoir couronnée, nous n'aurons plus à distribuer aux pièces de ce genre que des récompenses secondaires.

Les données de ces compositions sont diverses. En voici une qui va chercher le motif de son inspiration dans l'île de Sein, et qui est adressée aux prêtresses

de Velléda. C'est peut-être pour avoir été si loin et pour avoir fait un trop grand effort pour nous intéresser, que le poëte dépasse le but. L'auteur, M. du Laurier de la Barre, de Rennes, fait preuve d'une puissance poétique, où l'ironie éclate en de beaux vers, malheureusement ces éclats restent isolés et ne dissipent pas l'obscurité d'une composition qui a succombé faute de mesure dans le cadre et de modération dans la touche.

L'enflure est, en effet, bien souvent l'écueil de l'Ode. Elle aime sans doute le délire de la passion, mais elle redoute celui de la fièvre. Contre cette maladie commune, l'art et le goût sont les seuls remèdes connus : Nous n'en avons pas d'autres à conseiller aux auteurs.

Bien que marquée d'un caractère philosophique nuageux, la pièce suivante de M. Lomon, n'échappe pas à cette critique ; seulement, c'est dans l'idée même que se trouve ici l'exagération. On la nomme : *Sæcla*, et sous ce nom mystérieux, nous voyons se dérouler les perspectives de l'avenir que l'auteur entrevoit. Il s'adresse aux travailleurs. Tantôt abondant et sonore, tantôt comprimant des aspirations semi-transparentes, il caresse des visées tout au moins funestes, et substitue une dangereuse utopie aux saines et morales vérités que le Poëte à la mission de chanter.

De la même famille est une Ode dialoguée, nommée *les Houilleurs en grève*, par M. Carénou, de Montauban, composition véhémente et inégale, dans laquelle le Poëte désarme la loi et prête à la révolte un langage, en vérité, trop éloquent.

Si les auteurs de ces pièces ont manqué de précision, et s'ils nous ont exposés à les mal comprendre, nous nous contenterons de louer le nombre et le

rhythme qui se trouve parfois dans leurs vers. Mais si le Poëte chante intentionnellement ou naïvement l'Idylle socialiste, nous lui répondrons sans détour : La Poésie, pas plus que la Société, n'a rien à attendre de ces fausses et dangereuses conceptions. — Que pourrait l'une ou l'autre contre le sinistre enseignement des faits? — N'avons-nous pas vu les rêves d'un bonheur idéal et d'une fraternité menteuse aboutir aux excès les plus hideux et se terminer par des drames où l'odieux et le sacrilége le disputent à la lâcheté?

Que le Poëte se le tienne donc pour dit, qu'il prenne avant tout une idée vraie, qu'il épure son âme, qu'il exalte et qu'il réveille les sentiments honnêtes et généreux, dignes d'enflammer le cœur de l'homme ; égarer les passions, c'est se rendre complice de leurs débordements.

Mieux vaut mille fois, comme le fait M^lle^ Marthe Lachèse, d'Angers, célébrer dans des vers modestes et émus l'influence douce et sereine d'un grand artiste, dont les tableaux deviennent sur les murs de nos basiliques, comme un foyer permanent d'où s'échappent en rayons la Prière et la Foi. Livre toujours ouvert, page éloquente qui propage la vertu par la merveilleuse expression des scènes et des types qui en furent les actes et les représentants.

*Hippolyte Flandrin*, tel est le titre de cette Ode qui a été inspirée à l'auteur par une pensée de reconnaissance éminemment personnelle. Mais l'ampleur du début, un sentiment tendre et délicat, une élévation constante de la pensée, ont valu à cette œuvre un bienveillant intérêt. — L'Académie trouve ici un accord juste, elle y répond franchement, et dût un examen plus approfondi faire découvrir dans l'œuvre

quelques faiblesses et quelques taches de détail, l'Académie estime qu'une fleur d'encouragement, un Œillet, revient de droit à Mlle Marthe Lachèse.

Ici se termine l'examen des pièces qui prétendaient à l'Amarante et qui ne l'ont pas obtenue. — Plus heureux dans la lutte qui s'est engagée autour de la Violette, les Poëmes et les Epîtres ont enlevé la couronne.

Cinq ouvrages se trouvaient en présence. C'était d'abord une pièce intitulée : *A celui qu'on outrage*, que le jugement de l'Académie avait fait passer du rang de l'Ode à celui du Poëme. Œuvre d'une large et excellente versification, où brillaient d'un éclat incontesté les sentiments les plus élevés et la foi la plus vive. Les lecteurs de notre Recueil ont certainement conservé le souvenir de Mlle Natalie Blanchet. Ils seront heureux de retrouver aujourd'hui ce talent abondant et facile, cette séve qui n'a à se défendre que de son exhubérance même et qui plane toujours dans une sphère idéale et harmonieuse.

Le déclassement de cette pièce avait été motivé par l'étendue de l'œuvre, par son uniformité méditative et par l'espérance aussi que, mise au rang des Poëmes, son mérite serait mieux reconnu. Le sort a voulu qu'elle n'était pas plus un Poëme, qu'elle n'avait été une Ode. Ode, on lui demandait plus de mouvement, plus d'audace et plus d'éclat ; Poëme, elle laissait à désirer une action plus précise et une allure plus vive et moins philosophique. C'est ainsi que cette pièce a eu la mauvaise chance de ne point bénéficier de ses qualités intimes et de se voir imputer des défauts contre lesquels elle n'avait pu se mettre en garde.

Nous regrettons que l'Académie, qui a à sa disposition une Fleur destinée à couronner l'effusion du sentiment chrétien lorsqu'il s'adresse à la Vierge, n'ait point pu dans cette circonstance détourner le Lis de son affectation traditionnelle et l'offrir à Mlle Blanchet. Plus encore que l'Œillet que nous lui accordons, le Lis eût été en harmonie parfaite avec la pureté d'un épanchement qui, de l'âme du Poëte, monte vers le Christ outragé, comme une réparation et comme une prière.

De ces vers, où l'influence Lamartinienne est si transparente, nous passerons à un récit dont la forme et la marche semblent empruntés à une école qui a fait son temps, mais qui, paraît-il, n'a pas dit son dernier mot. —N'est-il pas classique, en réalité, ce Poëme intitulé : *Le Sacrilége*, que nous adresse M. Ernest Perrassier, capitaine d'état-major à Toulouse? — L'épithète accumulée, l'hémistiche sonore et que la mémoire croit reconnaître, tout rappelle autrefois. — Mais ce qui est de tous les temps, ce sont des vers indépendants, des descriptions heureuses et l'intérêt de cette scène terrible dont l'action se passe en Pologne. Le poëte l'a dramatisée avec vivacité. — Toutefois, une disproportion regrettable entre les diverses parties de l'ouvrage et des transitions heurtées inquiètent et tiennent par conséquent la critique éveillée.

Elle le sera aussi malgré elle, en lisant l'œuvre de Mme Amélie Pernod, de Lyon, Epître adressée à *M. et à Mme Louis Faure.*

Sans doute, la forme est ici différente et en entendant ces vers, on éprouve comme un bien-être musical qui vient plus encore des notes heureusement

enchaînées par l'auteur que d'une impression bien motivée. — La donnée est au début difficile à saisir. —Si nous ne nous trompons, le Poëte regarde un album où se trouvent recueillis avec tendresse des fleurs, des extraits de lecture, des esquisses, de la musique, souvenirs d'une vie intime. A chaque instant la main tourne un feuillet et l'horizon change. C'est une perspective où les lignes se brisent et se contrarient sans cesse. Il en résulte donc comme un enchevêtrement des pensées qui embarrasse la trame si légère sur laquelle la fantaisie de l'auteur a brodé ses paillettes. Mieux posé, ce sujet eût facilement entraîné, et mieux éclairé aussi, les pages de l'Album de Mme Pernod eussent recueilli à côté des fleurs desséchées qu'elle y conserve, une Fleur vivante et immortelle que Clémence Isaure eût été heureuse de lui accorder.

Je ne sais si cette pièce est le meilleur des dix-sept ouvrages, tous poétiques assurément, mais tous marqués au coin d'une sentimentalité nuageuse et indéterminée que Mme Pernod adresse à l'Académie. Elle nous donnera l'occasion de reconnaître que l'auteur fait, je ne dirai pas trop facilement des vers, mais qu'il nous en envoie beaucoup. Peut-être y aurait-il avantage à ce que le choix du Poëte s'arrêtât à quelques pièces préférées. — Le Concours, en effet, n'est pas une loterie où l'on augmente ses chances en raison du nombre de billets qu'on a souscrits.

M. Cyrille Fiston, contrôleur des postes au Puy, se chargerait, au besoin, de le prouver. Il ne présente que deux pièces de vers, et toutes deux vont lui valoir des couronnes.

L'une d'elles est la pièce première et comme la Diva du Concours. On la nomme *Le Mirage*, et plus

heurense encore que le phénomène qu'elle décrit, elle ne trompe pas. — On y sent un soleil de plomb. On y voit la caravane en marche. Africaine jusqu'au bout des rimes, orientale jusque dans la manière dont la pensée philosophique éclate à la fin, elle tire de la description saisissante d'un des effets les plus connus et les moins expliqués de la vie du désert, une application à ce grand voyage de l'existence humaine, où le mirage du bonheur est peut-être la seule réalité.

Nous ne quitterons cependant pas cet excellent ouvrage sans relever nos éloges par un grain de critique. Le style y sent l'effort et eût gagné à être assoupli.

Cette pièce a lutté pour le prix avec une Epître pleine de couleur et de mouvement, que M. Adrien Lala, Poëte causeur, pittoresque et fantaisiste, intitule : *Le Virtuose*, et qu'il nous adresse de Nice.

Nous sommes ici en pleine familiarité épistolaire. C'est en se jouant et en se laissant aller à toutes les brises du caprice, que l'auteur, heureusement doué et regrettablement nonchalant, donne cours à son vers et à sa pensée.

La scène se passe sous les Palmiers, en face de la Mer bleue : Un pauvre virtuose, dont la silhouette dépenaillée semble empruntée à Callot, vient se heurter au dédain d'une jeune fille, dont la beauté idéale ne recouvre, hélas ! qu'un cœur d'acier.

Pourquoi l'auteur, qui a de l'esprit, de la grâce et si souvent du nombre, jette-t-il aux orties, ou, comme il le dit lui-même, à la tête du lecteur, ce récit si bien commencé ? Un peu de soin et plus d'étude dans l'observation des caractères et du sentiment, en eussent fait la rivale d'un de ces jolis con-

tes d'Alfred de Musset, modèles de grâce, de finesse et de naturel.

C'est par sa propre faute que M. Lala n'obtient pas la Violette. En bonne justice, l'Académie la doit à M. Cyrille Fiston, et en bonne justice aussi, elle accorde à M. Lala un Souci réservé.

Toutefois, avant de terminer l'examen des Epîtres, nous devons une mention à celle de M. H. Galleau de Candé, intitulée : *Le Cloarec* ou le *Soldat séminariste*. Elle se fait remarquer par un entrain et une sincérité que déparent aussi quelques fautes de goût.

Le Concours nous appelle maintenant à l'examen des Elégies, c'est-à-dire des Poëmes qui interprètent cette disposition particulière de l'âme et de l'imagination que les aspirations du christianisme, d'une part, et que les vicissitudes de la vie, de l'autre, ont si fort propagée.

Elles sont en nombre, et elles ont grandement leur raison d'être. Si, en d'autres temps, les malheurs chantés par les Poëtes ont pu paraître fictifs et conventionnels, si les effets produits ont semblé être en disproportion avec les causes, comment ne pas s'accorder sur la réalité des sources qui versent à cette heure la douleur dans les âmes, coupe pleine de lie où se trouve le désanchantement de tant de rêves et la ruine de tant d'espérances !

Il n'en est aucune cependant qui se soit faite l'interprète directe de ce sentiment. *La Méditation du dernier jour de l'année*, de M. Sabin Aressy ; — *Un nid sur une tombe*, de M. Hippolyte Maquan ; — *A un Poëte*, de M. l'abbé Nicol, puisent dans le grand courant des tristesses humaines, fleuve toujours prêt à déborder, mais qui trouve, comme on le voit,

dans les épanchements des Poëtes un salutaire dérivatif. On lira ces pièces dans notre Recueil, et l'on trouvera sans peine la raison de cette distinction, de même qu'on comprendra, en lisant celles qui les ont éclipsées, les motifs de notre préférence.

On reconnaîtra, en effet, qu'après toutes les larmes qui ont coulé des yeux des Poëtes et toutes les plaintes qu'ils ont modulées, l'Elégie est devenue un Poëme difficile. On est en droit de lui demander une union délicate de l'invention et du naturel, et on attend d'elle une forme renouvelée, sans quoi, elle n'est plus que le convoi banal des pompes funèbres du sentiment !

L'ingénieuse donnée que M. Léo Boutelleau, de Barbezieux, intitule *Stella*, semblait répondre à nos aspirations. Malheureusement, dans cet effet de clair obscur, l'auteur berce notre esprit plus qu'il ne le satisfait. A poursuivre ce léger météore, cette fugitive apparition, cette femme qui meurt au clair de lune dans un élan vers l'idéal, le sujet lui-même nous échappe. Sans doute, — les plus grands peintres l'ont prouvé, — on ne fait de la lumière qu'avec des ombres, les étoiles elles-mêmes ne se voient que la nuit ; mais avec l'abus du vague et de l'indéfini, vient aussi, pour le spectateur, un moment critique qu'une fable célèbre de Florian a popularisé, — c'est celui où il ne voit plus rien.

C'est donc encore à la voix franche et émue de M. C. Fiston que nous devrons recourir pour obtenir l'Elégie désirée. On trouvera dans celle qu'il a intitulée : *Mélodie nocturne*, une versification soignée et un entrelacement gracieux de la nature et du sentiment. On ne saisit peut-être pas toujours le rapport direct qui existe dans la pensée de l'auteur entre le

tableau tracé et le souvenir qu'il évoque, mais l'harmonie et la cadence soutiennent constamment l'inspiration, et donnent à la délicatesse du thème un attrait qui vous gagne.

Cette Elégie obtient un souci réservé, et l'emporte non-seulement sur toutes les Elégies ses rivales, mais encore sur toutes les Ballades qui lui ont été comparées. A vrai dire, cette dernière victoire a été facile; mais il n'en a pas été de même lorsqu'on l'a mise en présence d'une Eglogue de M. Angellier, maître repétiteur au Lycée Descartes, intitulée : *Dans les champs*. Cette lutte a été même la plus vive et la plus intéressante du Concours, et s'est terminée en faveur de l'Eglogue.

En effet, l'Eglogue de M. Angellier, conduite avec non moins de talent, se recommandait par plusieurs des qualités qui distinguaient l'Elégie de M. Fiston, et elle offrait, en outre, une donnée plus précise.

A l'heure où l'ombre descend, et où vient le soir, un jeune homme de la ville rencontre une jeune villageoise. La conversation s'engage; ils font ensemble un bout de route, et lorsque vient le moment où le sentier se bifurque et va les séparer, pensif le citadin hésite, il s'arrête :

Et ce fut seulement en voyant sa demeure
Qu'il me vint à l'esprit qu'il la fallait quitter.

Comme on le voit, les cœurs vont vite à cet âge, et cependant les nuances sont ici si bien observées, le trait, j'allais dire le baiser qui termine la pièce est si délicat, le silence vient si à point achever tout bas la phrase commencée, que c'est au fond du cœur que se continue le Poëme. Cette analyse suffit, non pour

rendre le charme de ce joli récit, mais pour rassurer les esprits inquiets, et pour faire comprendre le succès de l'auteur, qui obtient le Souci, prix du genre et de l'année. La Fleur décernée à l'Elégie de M. Fiston, a été bien heureusement *réservée* cette fois, puisqu'elle permet ainsi à l'Académie de sortir d'embarras et de couronner presque de pair ces deux gracieuses compositions.

Emportées de haute lutte, ces fleurs ne sauraient nous faire oublier une victoire plus modeste, gagnée cette fois par M. l'abbé Nicol, déjà nommé dans ce Rapport.

Si l'Œillet qu'il obtient pour sa pièce, intitulée : *Sur la mer*, est donné à la plus courte de ses compositions, c'est aussi qu'elle nous a paru être la plus vivante et la plus émue.

Nous lui reprochions plus haut le peu de précision de son Ode, intitulée : *En Bretagne*. Il nous prouve ici que la grandeur du cadre importe peu lorsqu'une main ferme tient le pinceau.

Cette vérité a, du reste, été mise en vive lumière dans le Concours lui-même par un Sonnet de M. Louis Satre, de Saint-Chamond.

Parlant du Sonnet, le poète dit :

J'en sais, qui sans gêner leur plume ou leur palette,
Transformant en chef-d'œuvre une simple bluette,
Logent tout le printemps dans un pli de gazon,
Dans l'angle d'un rocher toute la mer profonde,
Tout l'infini des cieux dans un bout d'horizon,
Et dans l'étroit sonnet font tenir tout un monde.

Certes on ne saurait mieux dire, et si M. Satre n'eût oublié une assonnance regrettable au dernier

vers d'un de ses quatrains, nous lui eussions prouvé aussi

Qu'un Sonnet sans défaut vaut seul un long Poëme!

Le Concours pourrait se terminer ici, car ni les Idylles, ni les Ballades, ni les Fables, ni les Hymnes ou les Sonnets à la Vierge, ni les pièces diverses n'ont présenté un grand intérêt. Nous sauverons cependant de cette légion de martyrs et nous imprimons dans notre Recueil, quelques inspirations dignes d'encouragement.

Ainsi, on lira avec intérêt de jolies strophes pleines de langueur et de mystère qui portent le titre *Venise*. — On reconnaîtra la touche inégale, cette fois, mais toujours sincère, de M. Sabin Aressy, dans une Idylle pleine d'actualité intitulée : *Mes Diamants*.

On regrettera surtout, que les Fables qui venaient tout en moralisant, reposer ou égayer l'esprit, n'aient point contribué cette année à l'éclat de notre séance solennelle. La facilité et la moralité très-poétique que l'on rencontre dans celle de Madame Rabot des Partes, de Marseille, intitulée : *Les deux Feuilles*, n'ont point résisté à un examen plus attentif, et celle que M. Delphis de la Cour nous présente sous le titre : *Les Ongles du Lion*, nous a semblé d'une application difficile à saisir.

Si d'une part le caractère des animaux s'y trouve observé, et si l'auteur, souple et inventif, donne de l'esprit sans s'appauvrir aux personnages qu'il met en scène, nous aurions désiré aussi à cette Fable, plus d'à-propos dans sa donnée, et plus de charme dans sa facture.

Dans les Ballades, nous avons remarqué le tour

ironique et adroit d'une pièce de M. L. Fouquet, de Blot, intitulée : *Le Page et l'Écho*, jeu de l'esprit plutôt que de la pensée. — *Les Fileuses*, de M. Blanchard, de Mounismes, avaient de l'émotion et de la mesure, mais le récit est triste en vérité et peu fait pour la veillée du village ; restait donc comme étant la plus vaillante, celle que M. Chapelon Grasset, a nommée : *La Course fantastique*.

Ici le délire de la vitesse, le galop du cheval, sont peints avec emportement. Le cavalier franchit la plaine, les halliers, mais si ardente que soit sa course, si imitatif que soit son vers, la pensée ne se développe pas, et l'intérêt manque à cette note uniforme.

C'est ce qui a fait dire à un de ses juges : « Cette pièce qui va si vite n'est pas pourtant arrivée ! »

Cette boutade cependant ne saurait être le mot de la fin adressé surtout à M. Chapelon-Grasset. — Trop de séve et trop d'avenir sont en lui. — Constatons qu'aucune des pièces qu'il a présentées, n'est restée dans l'ombre. Son hymne à la Vierge, sous le titre : *Un Mobile de 1870*, procède elle-même d'un sentiment très-sincère. Ainsi pris dans son ensemble, son envoi poétique offre une variété de tons qui sont évidemment des signes de force. Le jour où une pensée plus savante reliera ces différents effets, ce jour-là, M. Chapelon-Grasset ne sera plus l'espérance des luttes prochaines, il en sera l'honneur.

Tel est, Messieurs, le Concours poétique de 1872. Il présente ce caractère frappant d'une grande pénurie dans les œuvres puissantes, hautes et sévères, et d'une abondance semée de bien des mécomptes dans

les œuvres intimes et personnelles. — Il est sous ce rapport en harmonie avec les temps présents. Il témoigne de cette difficulté qu'éprouvent les hommes de notre génération, Poëtes ou politiques, réactionaires ou progressites, croyants ou sceptiques, à trouver une formule et une expression générale s'imposant au sentiment de tous. Les idées et les conceptions sociales, les idées et les conceptions littéraires pâtissent du même mal et ont besoin du même remède. Elles cherchent une majorité qui les seconde et qui les tire de cette voie périlleuse où les ont engagées toutes deux l'abandon de toute règle, et le mépris des lois éternelles de l'ordre et d'idéale beauté !

# TABLE

## DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1871-72.

Pages.

LISTE ACADÉMIQUE ..... v

Programme pour le Concours de 1873 ..... IX

### PREMIÈRE PARTIE.

**Ouvrages couronnés, ou distingués dans le Concours.**

Les Zouaves pontificaux à Patay, *Ode qui a obtenu un Souci reservé ;* par M. Henri BAJU ..... 3

A Hippolyte Flandrin, *Ode qui a obtenu un Œillet ;* par Mlle Marthe LACHÈSE ..... 8

La Guerre, *Ode qui a concouru pour le Prix ;* par M. Gabriel CHAPELON-GRASSET ..... 13

A l'Auvergne, *Ode présentée au Concours ;* par M. Sabin ARESSY ..... 18

Velléda aux prêtresses de l'île de Sein, avant de monter sur le bûcher, *Ode présentée au Concours ;* par M. DU LAURENS DE LA BARRE ..... 28

En Bretagne, *Ode présentée au Concours ;* par M. l'Abbé Maximilien NICOL ..... 34

Sæcla, *Ode présentée au Concours;* par M. Charles LOMON. 39

Pages.

A la France, *Ode présentée au Concours ;* par M. Maury. 47

Le Mirage, *Poëme qui a remporté le Prix ;* par M. Cyrille Eiston..... 54

A celui qu'on outrage ! *Poëme qui a obtenu un Œillet ;* par Mlle Natalie Blanchet..... 58

Le Sacrilége, *Poëme présenté au Concours ;* par M. Ernest Perrassier..... 66

Le Virtuose, *Epître qui a obtenu un Souci réservé ;* par M. Adrien Lala..... 74

A M. et Mme Louis Faure, *Epître présentée au Concours;* par Mme Amélie Pernod..... 83

Le Cloarec ou le soldat séminariste à l'armée de la Loire, *Epître présentée au Concours;* par M. Henri Galleau. 88

Dans les champs, *Eglogue qui a remporté le Prix ;* par M. Angellier..... 95

Mélodie nocturne, *Elégie qui a obtenu un Souci réservé ;* par M. Cyrille Fiston..... 98

A un Poëte, *Elégie qui a concouru pour le Prix ;* par M. l'Abbé Maximilien Nicol..... 102

Stella, *Elégie qui a concouru pour le Prix;* par M. George Boutelleau..... 106

Un nid sur une tombe, *Elégie présentée au Concours ;* par M. Hippolyte Maquan..... 111

Méditation du dernier jour de l'année, *Elégie présentée au Concours;* par M. Sabin Aressy..... 120

Course fantastique, *Ballade qui a concouru pour le Prix ;* par M. Gabriel Chapelon-Grasset..... 127

Le Page et l'Echo, *Ballade présentée au Concours ;* par M. L. Fouquet..... 131

Les Fileuses, *Ballade présentée au Concours ;* par M. Blanchaud..... 135

Les Ongles du Lion, *Fable qui a concouru pour le Prix ;* par M. Delphis de la Cour..... 141

Les deux Feuilles, *Apologue présenté au Concours ;* par Mme Rabot des Partes..... 144

Un Mobile de 1870, *Hymne en l'honneur de la Vierge, présenté au Concours ;* par M. Gabriel Chapelon-Grasset 146

Pages.

La Statuette, *Hymne à la Vierge, présenté au Concours;* par M. Jules Lefebvre..... 150

Sur la Mer, *Pièce qui a obtenu un Œillet;* par M. l'Abbé Maximilien Nicol..... 156

Le Sonnet, *Sonnet qui a concouru pour le Prix;* par M. Louis Satre..... 159

Mes Diamants, *Sonnet présenté au Concours;* par M. Sabin Aressy..... 160

A Venise, *Pièce présentée au Concours;* par un Auteur anonyme..... 163

Eloge de Lamartine, *Discours en prose, qui a obtenu une Violette réservée;* par M. Jules David, (fragments) 165

Eloge de Lamartine, *Discours, qui a obtenu un Souci réservé;* par M. Louis Noel (fragments)..... 213

## SECONDE PARTIE.

### Discours, Rapports et Travaux divers des Mainteneurs et Maîtres.

Pensées détachées; par M. Sauvage..... 239

Poésies diverses, par M. de la Jugie :

I. Sommeil et réveil de Louis XVI enfant..... 261

II. La veille du 21 Janvier..... 266

III. Rue du Regard..... 275

Appendice..... 281

IV. A un jeune propriétaire campagnard..... 284

V. Le jour de tous les Saints..... 290

VI. En remontant le Rhin..... 295

VII. Octobre 1870..... 299

Souvenirs de voyage. — Mission française aux îles Gambier (Océanie); par M. de Rocquemaurel..... 303

Page.

La Montagne, Poésie, par M. Albert VILLENEUVE..... 357

Satire première du premier livre d'Horace, traduite par M. Albert VILLENEUVE..... 361

Éloge de Clémence-Isaure, *Chant lyrique;* par M. LAPÈNE père..... 367

Rapport sur le Concours de 1872; par M. le Comte Fernand DE RESSÉGUIER, *Secrétaire perpétuel*..... 377

FIN DE LA TABLE.

Page.
. 337
r
. 361
r
. 367
l
. 377